

LES SÉMITES
ET
LE SÉMITISME

AUX POINTS DE VUE



ETHNOGRAPHIQUE, RELIGIEUX ET POLITIQUE

PAR

EUG. GELLION-DANGLAR

Auteur des Lettres sur l'Égypte contemporaine.



PARIS
MAISONNEUVE ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1882



DU MÊME AUTEUR :

Les Ottomanes, poésies. Paris, Lacroix-Comon, 1854. 1 vol. in-18.

Ce qu'on dit au village. Paris, Degorce-Cadot, 1869. 1 vol. in-18.

Ce que doit faire la gauche. Paris, Degorce-Cadot, 1869. 1 broch. in-18.

Sphinx-Phénix, poésies. Paris, Librairie générale, 1871. 1 broch. in-8.

Histoire de la révolution de 1830, précédée de l'Histoire du règne de Charles X. 1 vol. in-8 de 500 pages avec portraits. Paris, Degorce-Cadot, 1873.

Liges et Ligeurs. Paris, Armand Le Chevalier, 1873. 1 broch. in-16.

La « plus belle pensée du règne. » Paris, Armand Le Chevalier. 1 broch. in-16.

La République française et l'Europe. Paris, Ernest Leroux, 1875. 1 vol. in-18.

Lettres sur l'Égypte contemporaine (1865-1875). Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876. 1 vol. in-18.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Les premiers jours d'un monde, poème des origines.

PRÉFACE

Depuis quelque temps, la question du sémitisme fait un bruit énorme chez les Allemands et les divise en deux bandes acharnées l'une contre l'autre, les *antisémites* et les *philosémites*.

En Russie, la lutte a pris tout de suite un caractère de violence sauvage, et présente l'odieux spectacle de pillages et de massacres que l'autorité est ou se dit impuissante, soit à prévenir, soit à réprimer. Il semble que le gouvernement russe veuille profiter de l'occasion pour donner le change au peuple sur le nihilisme. Il n'hésite pas, en effet, à accuser les nihilistes, qui ont, il en sait quelque chose, de tout autres préoccupations, d'être les auteurs des crimes commis contre les personnes ou les propriétés des Israélites. La question

se complique donc là d'éléments qui y sont véritablement étrangers, et qui se rattachent plus particulièrement aux choses de la politique intérieure de la Russie.

Cette actualité d'outre-Rhin et d'outre-Vistule, si elle a pu rendre opportune la publication de ce livre, n'est assurément pour rien dans la pensée qui l'a inspiré et fait écrire.

Nous en dirons autant des événements qui se produisent en ce moment dans notre colonie africaine et en Tunisie. Ces événements n'étaient pas nécessaires pour rappeler et fixer l'intérêt du public français sur la question des Sémites et du sémitisme, puisque la présence d'une nombreuse population sémitique en Algérie et tout autour d'elle donne à cette question une actualité, en quelque sorte, permanente.

La plus grande partie des matériaux qui composent ce volume ont été réunis au Kaire, en Égypte, en plein pays de sémitisme, et de nombreux fragments en ont été publiés à Paris dans la *Libre Pensée* et la *Pensée Nouvelle*, de janvier 1867 à avril 1868.

On le présente aujourd'hui au public, après

l'avoir, avec le plus grand soin, refondu, corrigé et complété.

Il importe de bien distinguer le terrain de libre discussion, où se place l'auteur de ces pages, du terrain de persécution et d'esprit illibéral sur lequel le lourd pied germanique s'appesantit.

L'Allemand de 1881 en est encore, comme ses ancêtres du Moyen Age, à courir sus aux Juifs. Il les obligerait encore volontiers à porter un vêtement spécial avec une rouelle d'étoffe jaune dans le dos.

Cela ne mérite pas qu'on s'y arrête, et ce serait, d'ailleurs, complètement superflu. Si peu que l'on possède de notions anthropologiques, il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur le facies d'un homme pour voir ce que l'on doit attendre de lui dans la vie sociale, politique ou privée, et pour prendre ses précautions en conséquence, soit sur le terrain des intérêts particuliers, soit sur celui des intérêts généraux.

L'esprit et le but de ce livre sont tout autres.

« Que l'on ne s'y méprenne pas, ou plutôt que l'on ne feigne pas de s'y méprendre, est-il dit au chapitre VII : nous ne songeons à persécuter âme

qui vive pour des idées. Nous laissons la persécution et l'intolérance à nos adversaires, qui en ont toujours largement usé. Il est simplement ici question de la lutte des doctrines à armes égales, avec la liberté pour toutes. »

La pensée de notre œuvre est tout entière dans ces lignes.

Dans le problème du sémitisme, la question religieuse se greffe sur la question de race.

La question de race n'a pas, au temps où nous vivons, l'importance qu'elle a eue dans les siècles passés. La persécution, l'extermination de quelques Juifs, l'écrasement de ce qui reste du sémitisme mosaïque, ne délivreraient pas le monde de l'esprit et des doctrines sémitiques, du sémitisme nazaréen, le plus dangereux de tous, qui se manifeste encore aujourd'hui par le Gesù et le Vatican, par le cléricalisme catholique, apostolique et romain, et aussi, et avec autant d'âpreté, il ne faut pas le dissimuler, par le cléricalisme protestant des piétistes, des mômiers, etc... C'est donc le sémitisme nazaréen, quel qu'il soit, qu'il vienne de Rome, de Genève ou de Berlin, que nous devons prendre corps à corps, serrer fortement

dans l'étreinte irrésistible de la logique, du sens commun et de la vérité, et rejeter flasque, vide et mort sur le sol.

Nous avons l'honneur, l'année dernière, d'être préfet du département de l'Ain. Nous trouvant à Belley, le 5 mai, nous eûmes l'occasion d'adresser au conseil municipal et à la municipalité de cette ville épiscopale un discours dans lequel nous jugeâmes à propos de dire ceci :

« La question religieuse, Messieurs, peut être considérée sous trois aspects.

« Au point de vue de l'homme privé, du simple citoyen, c'est un droit et un devoir pour chacun d'affirmer sa croyance ou son incrédulité, d'y conformer sa conduite et de chercher à convertir à sa doctrine, quelle qu'elle soit, par la parole et par l'exemple, le plus grand nombre possible d'adeptes, sans enfreindre les prescriptions légales.

« En présence de cette même question, la première préoccupation de l'homme politique doit être d'assurer la liberté de tous et le respect de la conscience de chacun. Cette liberté n'est pas moins sacrée, ce respect n'est pas moins obliga-

toire, qu'il s'agisse des différents cultes auxquels se rattache la foi ou l'habitude des citoyens, ou que l'on ait en vue les groupes ou les individualités qui cherchent uniquement dans la science, basée sur une étude approfondie et persévérante de la réalité des choses, la solution du problème cosmique et du problème moral.

« Quant au fonctionnaire, sur le terrain religieux comme sur tous les autres, il n'a qu'un rôle à remplir, toujours le même : observer la loi et la faire impartialement observer par tout le monde. »

Nous n'avons rien à renier de ce langage : fonctionnaire, nous avons toujours observé la loi et l'avons fait impartialement observer par tout le monde ; homme politique, nous n'avons cessé, par la plume et par la parole, de combattre pour la liberté de toutes les consciences, pour le respect de toutes les croyances et de toutes les incrédulités, pour l'égalité contre toute espèce de privilège ; citoyen, nous avons lutté et nous lutterons pour ce que nous estimons être le vrai et le bien contre ce que nous estimons être le faux et le mal, et pas une de nos actions n'a été en contradiction avec nos paroles et avec notre pensée.

Cette harmonie entre la théorie que nous avons constamment soutenue et la pratique que nous avons non moins constamment suivie donne peut-être quelque autorité à nos écrits et aux idées que nous défendons dans l'humble mesure de nos forces.

Nous osons espérer que le lecteur de ce livre y aura égard et nous en saura quelque gré.

E. GELLION-DANGLAR.

Paris, octobre 1881.

LES SÉMITES ET LE SÉMITISME

CHAPITRE I

Vue générale du sujet. — Importance de l'ethnologie et de l'anthropologie. — Les trois grands rameaux de la race blanche : aryan, sémitique et tatar. — Influence du sémitisme dans le monde. — Différences entre le sémitisme mosaïque, le sémitisme nazaréen et le sémitisme musulman. — Luites, pendant le Moyen Age, entre la race aryane et les doctrines sémitiques que les circonstances lui ont imposées. — La Renaissance et la Réforme. — Le Manichéisme. — Les Druses. — Civilisations ariyanes et civilisations sémitiques.

L'ethnologie, comme l'anthropologie sur laquelle elle s'appuie et qu'elle complète, est une science toute nouvelle et dont la naissance date d'hier. Mais sa croissance a été rapide, et, quoique bien jeune encore, elle a acquis un développement et des forces qui la mettent, dès à présent, en état d'exercer une influence décisive et de faire loi pour la solution de plus d'un problème. Des esprits étroits ou malintentionnés affectent de la réduire au rôle stérile de science abstraite et de la consi-

dérer comme une simple branche de l'histoire naturelle. A ce titre même, elle aurait encore son importance. Mais ses destinées sont plus hautes et plus larges ; de ce point de départ, elle doit s'élancer et rayonner dans tous les sens pour porter la lumière sur les grandes questions de notre temps, et fournir une base inébranlable à l'histoire, à la sociologie, à la politique, à tout ce qui intéresse l'homme enfin, soit dans l'étude de son passé, soit dans la constitution de son avenir.

Lorsqu'on a distingué une race de l'autre par l'observation attentive et minutieuse de ses caractères physiques ; lorsqu'on a déterminé ses instincts, ses aptitudes, ses qualités morales et intellectuelles, et que de cet ensemble de causes on a déduit comme conséquence inévitable la nature de sa religion, la suite de son histoire, le développement de sa littérature, le degré de sa civilisation, tout n'est pas fini : il faut encore examiner ce qu'a pu produire le contact ou le mélange de deux ou de plusieurs races, ou des différents rameaux d'une même race, et chercher comment la pureté naturelle et primitive de ces races ou de ces rameaux a été modifiée, altérée, corrompue par le contact ou le mélange. Prenons pour exemples les trois grands rameaux de la race blanche : le rameau aryan ou indo-européen, le rameau sémitique et le rameau tatar (1).

(1) Jusqu'à ce qu'on ait trouvé des dénominations plus vraies et plus précises, il faut se servir de celles qui sont maintenant

L'influence du sémitisme dans le monde a été et continue d'être immense. Malgré sa supériorité indiscutable, l'esprit aryan a été profondément obscurci et souillé par l'esprit sémitique. Une grande partie des Tatars, plus simples, plus faibles, mais plus droits que les Sémites, ont été transformés par eux. De bonne heure et pendant longtemps, les pasteurs arabes ont campé sur les bords de l'Euphrate et du Nil, et y ont laissé des traces ineffaçables de leur funeste domination. De bonne heure les Phéniciens ont porté sur tous les rivages, avec le plus âpre mercantilisme, la superstition, le mysticisme, les dogmes et les rites les plus absurdes, les plus atroces, les plus immondes. Ce fut entre les deux éléments, aryan et sémitique, une lutte instinctive, inconsciente de la part des peuples, mais implacable et incessante. Les traditions bactriennes et persanes sont pleines de la rivalité perpétuelle et des guerres sans merci de l'Iran et du Touran. Les traditions grecques résument l'idée de ce grand duel dans la légende du siège de Troie. Dans les temps plus positivement historiques, les guerres médiques, l'expédition d'Alexandre, les conquêtes de l'islamisme, les croisades sont autant de manifestations du même antagonisme. Michelet,

connues et comprises de tout le monde ; c'est ce que nous faisons.

Nous avons préféré la forme *aryan*, *aryane*, à la forme *aryen*, *aryenne*, beaucoup plus usitée, mais qui, malheureusement, se confond avec la dénomination d'*ariens* par laquelle on désigne les sectateurs de l'hérésie d'Arius.

dans son beau livre, la *Bible de l'humanité*, caractérise merveilleusement les religions énervantes, honteuses et contre nature de la Syrie, et établit une lumineuse et nette opposition entre les peuples du jour et les peuples de la nuit (1).

Le sémitisme mosaïque, austère, farouche, sombre, concentré, replié sur lui-même, n'avait eu et n'avait cherché à avoir aucune force d'expansion. Assoupli, élargi, éclairé d'une certaine lumière tendre et douce, apprivoisé, pour ainsi dire, par le Nazaréen, puis, de siècle en siècle, amalgamé d'une quantité prodigieuse d'éléments disparates, il couvrit le monde occidental de la brume épaisse et froide du Moyen Age que le soleil de la Renaissance commença heureusement de percer. Toutefois, même dans cette brume, la lutte n'avait pas cessé, et l'on s'était battu dans les ténèbres, au hasard, sans trop savoir d'où venaient les coups que l'on recevait, ni où allaient ceux que l'on portait. C'est ce qui explique le malaise général, l'inquiétude, la tristesse universelles, la fausse position de toutes choses pendant le Moyen Age; des nations aryanes, par la force des circonstances, par le jeu des événements, ont subi des doctrines sémitiques : elles étouffent sous le poids qui les oppresse; elles s'agitent,

(1) Voir aussi un livre étrange, la *Théologie cosmogonique*, publiée en 1853 par M. Daniel Ramée, et où l'on trouve, sous une forme abrupte et dans un style qui laisse trop à désirer, des idées neuves, saisissantes, et des aperçus pleins d'originalité. Lire aussi l'*Histoire générale de l'architecture*, du même.

elles se débattent. La Renaissance s'épanouit ; la Réforme éclate. Où commence la Renaissance ? Dans celui de tous les pays de l'Europe qui fut toujours le moins chrétien et qui conserva le plus longtemps les traditions de l'antiquité, en Italie. D'où vient la Réforme ? D'une des parties de l'Europe les plus purement aryanes, de l'Allemagne. La Renaissance et la Réforme sont un mouvement irrésistible et victorieux de réaction aryane contre l'esprit sémitique. La race rejette les doctrines qui lui sont étrangères et ennemies, et tendra désormais de plus en plus à reconquérir sa pureté originelle.

Les choses ne se passent pas autrement en Orient. Un Sémite habile, Mohammed-ibn-Abdallah, crée l'islamisme, parfaitement approprié à sa race et qui fait des Arabes une nation. Mais l'islamisme déborde et veut avoir le monde. Des Talars, comme les Turks, des Aryas, comme les Persans, sont soumis au Koran, au Livre, à ce troisième Testament sémitique. Un Turk, Makhmoud le Ghaznévide, met son épée au service de l'islam, comme Hlodwig et Karl le Grand avaient mis la leur au service de l'Eglise, et l'Inde aryane est conquise et sémitisée. Toutefois, la religion de Mohammed s'était divisée aussi contre elle-même, et c'est dans la Perse aryane que le schisme s'élève et que la Sonna est répudiée.

Bien longtemps avant, un reflet puissant de l'Ayrianem-Vaëgo, un chaud rayon du Zend-Avesta, le manichéisme, avait protesté contre le christianisme naissant.

Il protesta aussi contre l'islamisme et semble persister, bien que d'une manière obscure et restreinte, dans la religion des Druses.

Il est bien évident, et il suffit de parcourir l'histoire pour s'en convaincre, que le rameau aryan ou indo-européen a seul produit les grandes civilisations et possède seul la notion de la justice et la conception du beau. Les civilisations sémitiques, si éclatantes qu'elles paraissent, ne sont que de vaines images, des parodies plus ou moins grossières, des décors de carton peint, que certaines gens ont la complaisance de prendre pour des œuvres de marbre ou de bronze. Dans ces sociétés artificielles, le caprice et le bon plaisir sont tout, et sont seulement couverts du nom prostitué de la justice qui n'est rien. Le bizarre, le monstrueux y tiennent la place du beau, et la profusion a banni de l'art le goût et la décence. Le Sémite n'est point fait pour la civilisation et pour l'état sédentaire. Au désert, sous la tente, il a sa beauté, sa grandeur propres ; il suit sa voie ; il forme harmonie avec le reste de l'humanité. Ailleurs, il est déplacé : toutes ses qualités disparaissent ; ses vices ressortent. Le Sémite, homme de proie dans les sables de l'Arabie, héroïque dans un certain sens, devient un vil intrigant dans la société. Quelques-uns arrivent à être ministres et favoris des rois, comme cela s'est vu en Égypte, à Babylone, à Suse, et dans quelques capitales modernes ; la masse rampe aux plus bas échelons : tous traitent le coin de la terre où ils se sont arrêtés en pays conquis et le dévastent insatiablement.

Nous nous bornons, au début de ce travail, à indiquer rapidement et à grands traits les linéaments de la question. Nous en viendrons plus tard aux détails, et nous nous efforcerons de donner à notre idée le relief, les muscles, la vie. Dans l'agitation continuelle des sociétés modernes, les détails sont innombrables, les nuances très-souvent imperceptibles. Qui pourra déterminer dans quelles proportions tel groupe, telle famille, tel individu aryan a été sémitisé, où tel individu sémite a été aryanisé par le mélange des sangs, de génération en génération ? Il faudrait pourtant avoir cette balance exacte et scrupuleuse pour juger l'histoire, la vie, la valeur de chacun. Un diplomate danois, fort expert en ces matières, prétendait une fois, devant nous, pouvoir, en plein XIX^e siècle, distinguer un Frank d'un Gaulois. Nous voudrions avoir cette perspicacité. En attendant les progrès que la science ethnologique ne manquera pas de faire, on peut se servir avec fruit des données et des connaissances qu'on possède. Le but que doit se proposer toute société aryane qui veut vivre, c'est de se purifier du sémitisme qui a infecté tous ses organes et jusqu'à sa moelle. Quand on sait qui est l'ennemi et où il est, la victoire est proche et facile. Nous connaissons l'ennemi : nous ne lui ferons point de quartier.

CHAPITRE II

Antagonisme des races. — Les Noirs primitifs; les Jaunes; les Blancs. — Doctrine religieuse du dualisme. — Ordre de formation et d'apparition des différents rameaux de la race blanche. — Vaste et primitive domination des Tatars dans l'Asie occidentale. — Assour. — Les Ilyksos. — Les Phéniciens. — Populations de la Troade. — Paris. — La Telkhinia et les Telkhines. — La Karie, appelée d'abord Phénicie. — Éléments sémitiques dans la population de la Grèce. — Dodone; Samothrace; le temple d'Onga. — Les Kabires. — Différences profondes entre le Péloponnèse et l'Hellas. — Les Doriens. — Rivalité entre eux et les Hellènes.

Nous n'avons pas à décider ici la question de savoir si les races humaines, comme tout ce qui a vie, sont successivement nées, puis ont coexisté d'une manière tout à fait indépendante l'une de l'autre, ou si, au contraire, toutes les espèces, depuis la vésicule germinative, source première du développement de tout organisme, jusqu'à l'homme actuel, se sont graduellement transformées et perfectionnées (1). Nous dirons seulement que cette dernière hypothèse nous paraît de beaucoup la plus vraisemblable et en complète harmo-

(1) Consulter *De l'origine des espèces ou des lois du progrès chez les êtres organisés*, par Ch. Darwin. Traduction française de M^{me} Clémence Aug. Royer. Paris, Guillaumin, 1862, 1 vol.

nie avec ce que l'on connaît des lois de la nature et de l'évolution incessamment progressive de toutes choses. Un fait est certain : c'est l'antagonisme des races qui se produit perpétuellement en vertu du principe de la concurrence vitale, *struggle for life*, si bien établi par Darwin.

A mesure que chaque type nouveau, se dégageant de plus en plus nettement des types anciens, a compté un assez grand nombre d'individus solidaires et pouvant former une agglomération d'une certaine compacité, la lutte s'est manifestée d'une façon sensible et est allée toujours en grandissant. Il paraît maintenant hors de doute que les premiers êtres à qui l'on puisse donner le nom d'hommes constituaient une race de petite taille et à face prognathe, très-probablement noire, sur laquelle la formation de la race jaune, après un laps de temps incalculable, fut un immense progrès. A son tour, la race blanche se montra et demeure, à l'époque géologique où nous vivons, le plus haut perfectionnement de l'être sur notre planète, spécialement dans son rameau aryan ou indo-européen.

La doctrine du dualisme, qui se retrouve dans les religions de tous les temps et de tous les peuples, ou, pour mieux dire, qui en fait le véritable fond, a symbolisé, avec la plus grande persistance, l'antagonisme des races que la science reconnaît aujourd'hui, et dont elle détermine les éléments et les péripéties. Il faut ajouter que ce système, s'il représente, d'un côté, la lutte des divers courants humains, de l'autre doit, en partie, son

origine aux phénomènes météorologiques et géologiques dont la première humanité a pu être témoin, aux combats et aux révolutions de la matière dont le souvenir s'est perpétué dans les traditions, les légendes et les dogmes même.

Il est conforme à l'idée que nous nous faisons du progrès infini dans le temps et dans l'espace, et de la grande symphonie de la nature qui va *crescendo*, *sempre crescendo*, il est conforme à cette idée de penser que l'ordre de gradation et de supériorité des races et de leurs rameaux respectifs est en même temps celui de leur apparition successive sur la terre. Ainsi l'on devrait considérer le rameau sémitique comme plus ancien que le rameau aryan et plus jeune que le rameau tatar, ce dernier marquant la transition de l'homme jaune à l'homme blanc (1). Il est, du moins, constaté qu'à une époque très-reculée et bien antérieure à la venue des Sémites et des Aryas, les Tatars fondèrent, dans l'Asie occidentale, une vaste domination ; que la seconde langue de l'inscription de Bisoutoun est un dialecte tatar ouïgour, le premier qui ait été fixé par l'écriture, et que les caractères

(1) Ne voit-on point, non pas dans le sein d'une même espèce ou d'une même race seulement, mais d'une classe à un autre classe, d'un règne à un autre règne, des groupes indécis, tenant des deux catégories, comme les ornithodelphes monotrèmes (ornithorhynques et échidnés) entre les mammifères et les oiseaux, les lépidosirènes amphibiens entre les reptiles et les poissons, les hétéromorphes entre l'animal et la plante ? En tout et partout la loi de la nature est une.

cunéiformes ont été d'abord appliqués à des idiomes talars (1). Sur cette couche primitive de population vint s'étendre beaucoup plus tard la stratification sémitique Assour. Quand, dans quelle mesure, avec quelles alternatives, des éléments aryans, dont la présence et l'influence semblent incontestables dans la longue histoire de l'Assyrie, vinrent-ils s'adjoindre et se superposer aux couches tatares et sémitiques, c'est ce qu'on ne saurait encore établir d'une manière précise. La victoire des Arabes hyksos, sur l'Euphrate comme sur le Nil, fut-elle remportée par des Sémites sur des Aryas ou seulement par des Sémites encore nomades sur des Sémites devenus sédentaires? Probablement la situation fut très-complexe, en Assyrie beaucoup plus qu'en Égypte, et les populations s'y étaient déjà pénétrées et mélangées dans des proportions notables. L'Égypte se purifia aussi du sémitisme bien plus complètement que l'Assyrie, et il y eut toujours dans l'Asie occidentale une prodigieuse confusion de sangs. Quand le temps des grandes migrations fut passé, le sémitisme se propagea sans relâche par le génie navigateur et commerçant des Phéniciens, envahit tout le littoral de la Méditerranée et s'avança plus ou moins dans les terres. La Grèce elle-même, une des plus belles et des plus pures personnifications de l'esprit aryan, reçut ainsi de nombreuses infiltrations sémitiques. En tout cela il n'y a rien d'absolu, et c'est seulement le prin-

(1) Norris; Rawlinson; Oppert; Lenormant.

cipe fondamental et dominateur, abstraction faite d'une mixture plus ou moins considérable d'éléments étrangers, qui permet de donner à tel peuple, à tel groupe de nations, le nom d'aryan ou de sémitique.

C'est ainsi que nous avons pu représenter la guerre de Troie et les guerres médiques comme des phases de la lutte entre les Aryas et les Sémites.

A un vieux fond de population très-probablement tatar, la Troade, sinon conquise, du moins protégée par le puissant empire d'Assyrie, avait vu se mêler de nombreux ingrédients sémitiques. Priam demanda des secours au roi d'Assyrie dont il était tributaire (1), et qui lui envoya le fils de l'Aurore ou de l'Orient, qu'Homère appelle Memnon (2). On trouve dans le nom Assarak (Ἀσσερακ, d'Homère) (3) les formes assyriennes d'Assour-akh-pal (4), d'Assar-Haddon, de Nbo-Poul-Açar, etc. Une inscription du palais nord-ouest de Nimroud a été même lue ainsi par le colonel Rawlinson : « Ceci est le palais de Sardanapale (Assour-akh-pal), l'humble adorateur d'Assarak et de Beltis, de l'éclatant Bar, d'Ani et de Dagon, etc. (5). »

Paris n'est qu'un pirate sémite. Lorsque, poussé par des vents contraires, il aborde en Égypte, le gouverneur

(1) Diodore de Sicile, livre II, ch. xxii.

(2) Homère, *Odyssée*, chant iv, v. 187, et chant xi, v. 522.

(3) *Iliade*, chant xx, v. 233 et 239.

(4) Inscription du palais nord-ouest de Nimroud.

(5) Rawlinson, H. C., *On the inscriptions of Assyria and Babylonia* dans le *Journal of the Royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland*, volume VII, année 1850, p. 401-483.

de la bouche Canopique envoio dire au pharaon, à Memphis : « Il est arrivé un Teucrien qui a commis en Grèce un crime atroce. Non content d'avoir séduit la femme de son hôte, il l'a enlevée avec des richesses considérables.... » Le pharaon fait arrêter Paris et le mande auprès de lui avec Hélène et tout son butin. Le bandit s'embarrasse dans ses réponses ; ses esclaves l'accusent, et le pharaon, craignant de violer les lois de l'hospitalité, se borne à lui donner trois jours pour sortir de ses États. Chassé de l'Égypte, où se rend Paris ? A Sidon, en Phénicie (1).

Et maintenant, qui voit-on parmi les alliés des Troyens ? Les Dardaniens, les Lélèges, les Mysiens, les Phrygiens, les Méoniens (ou Lydiens), les Kariens, les Lyciens (2), tous peuples où le sang aryan était en quantité minime et qui avaient été fortement sémitisés.

Très-anciennement les Phéniciens avaient colonisé la Crète, qui s'appelait d'abord Telkhinia (3). On a rapproché le nom de Telkhines, vaste confrérie reli-

(1) Hérodote, livre II, ch. cxiii-cxx. — Homère, *Iliade*, ch. vi, v. 289-292; *Odyssée*, chant iv, v. 227-230; 351-353.

(2) Homère, *Iliade*, chant ii, v. 819-877; x, 429; xx, 96; xxi, 86.

(3) Dans la suite, l'élément grec domina dans la Crète. Idoménée et ses Crétois, qui marchent contre les Troyens et jouent un rôle important dans la guerre de Dix-Ans, sont des Grecs.

Du XVI^e au XII^e siècle avant l'ère vulgaire, les Phéniciens avaient occupé, outre la Crète, Chypre, Rhodes, Thasos, Samothrace, les Sporades, les Cyclades, Cythère. Pronectos sur la Propontide, Bithynion sur le Pont-Euxin, les Solymes de la Lycie, étaient des colonies phéniciennes.

gieuse, médicale, métallurgique, manufacturière et industrielle, de l'expression hébraïque de Tubalkaïn, *forger de toute sorte d'instruments d'airain et de fer* (1). Bien avant le temps d'Enak (Ἐνακ), les Telkhines eurent des établissements dans la presqu'île qui reçut beaucoup plus tard le nom de Péloponnèse (2). La Kario fut primitivement appelée Phénicie (3). Les Kariens, à qui Homère donne l'épithète de βαρβαρῶν (4), et les Lélèges sont le même peuple (5). Les Lélèges occupèrent en partie le Péloponnèse et, sous le nom de Curètes, l'Étolie et la Calydonie. Ils fondèrent Telkhinia, qui devint successivement Mécone et Sicyone (6). Ainsi, Telkhines, Kariens, Lélèges, Curètes, sont tous d'origine phénicienne ou sémitique. L'invasion des Hellènes modifia profondément l'ethnographie de la Grèce. Au temps de la guerre de Troie, nous trouvons des Lélèges établis dans la partie méridionale de la Troade et alliés de Priam. A cette époque, la Cilicie thébaïque, gouvernée par Eétion, père d'Andromaque, la Cilicie lyrnessienne, qui toutes deux faisaient partie de la Mysie, avaient sans doute une population syrienne, comme la grande Cilicie, située beaucoup plus

(1) Genèse, ch. IV, v. 22.

(2) Strabon, liv. XIV. — Diodore de Sicile, liv. V, ch. LV. — Étienne de Byzance.

(3) Athénée, liv. IV.

(4) Iliade, ch. II, v. 867.

(5) Hérodote, liv. I, ch. CLXXI. — Strabon, liv. VII.

(6) Pausanias, liv III. — Strabon, liv. X; liv. XIV. — Clément d'Alexandrie, *Stromata*, liv. V.

au sud et à l'est. Ce ne fut que postérieurement à la guerre de Troie et, dans une certaine mesure, par un effet de la chute de cet empire, que des colonies grecques couvrirent les côtes de l'Asie-Mineure.

Ainsi, c'étaient bien des éléments anti-aryans et principalement sémitiques qui dominaient dans les populations de la Troade et des pays voisins au XII^e et au XI^e siècle avant l'ère vulgaire, et cela explique l'unanimité de la Grèce, où le sang aryan était prépondérant, contre la ville de Priam et ses alliés.

Mais, on le sait, et nous l'avons dit, la Grèce elle-même n'était point exempte de tout mélange sémitique. Nous n'avons pas besoin d'insister beaucoup là-dessus, parce que tout le monde a présent à la mémoire la suite des colonies étrangères qui vinrent successivement s'établir dans la Grèce. Quoi qu'il en soit de Kékrops et de Danaos, que la critique nouvelle fait venir de Thrace, et non d'Égypte et de Libye (1), on ne peut nier complètement la venue et l'influence de colons phéniciens dans le Péloponnèse et dans la Béotie (2). Du reste, ce fut surtout le sémitisme, plus que les Sémites eux-mêmes, qui altéra l'esprit aryan des Grecs ;

(1) P. F. Kangiesser, *Manuel de la science archéologique*. — Ritter, *Propylées de l'histoire des peuples européens avant Hérodote*. — K. O. Müller, *Histoire des races et des villes helléniques*. — J. H. Schnitzler, *De la colonisation de l'ancienne Grèce par Cécrops, Danaüs et Cadmus*.

(2) Enak, Anak, roi, chef (d'où vraisemblablement le grec *ἄναξ*), la tribu phénicienne ou kananéenne des Anakim. — Le phénicien Kadmos.

nous voulons dire que cet esprit fut modifié et corrompu par l'intrusion d'idées religieuses, de dogmes et de rites sémitiques. Dodone en Épire, Samothrace dans la mer Égée, le temple d'Onga, déesse phénicienne, dans la Laconie, devinrent des foyers puissants de superstition. Il convient toutefois de faire quelques réserves au sujet de l'origine du culte établi à Samothrace. M. Girard de Rialle a présenté, dans le numéro du 18 novembre 1866 de la *Libre Pensée*, de très-judicieuses observations sur les Kabires. Sans oser nous prononcer plus que lui, nous croyons qu'il faut admettre dans la religion kabirique un double courant, l'un venant de la Phénicie, l'autre de l'Inde (1). Les Tritopators, adorés dans la Troade, dans l'Argolide et en Crète, paraissent analogues aux Kabires. Le mythe disait que les deux plus âgés avaient tué le plus jeune, qui était ressuscité. Voilà, assurément, un trait tout sémitique.

En Grèce, la plus grande opposition à l'esprit aryan se concentra et se perpétua dans le Poloponnèse. Les plus anciennes traditions grecques font de cette presqu'île le siège du mal. Le Styx est en Arcadie; le Ténare, en Laconie. Ténare, Tartare, Enfers, sont synonymes. Typhon naît en Cilicie, et Zeus le poursuit

(1) On trouve dans l'Inde *Asyoron*, *Asiolkersha*, *Asiotkershas*, fort semblables à *Axieros*, *Axiokersos*, *Axiokersa*. Ne serait-il pas possible que le culte des Kabires eût été importé à Samothrace par les Sintes (voir Strabon, liv. X, ch. II), la grande tribu indienne proscrite par le parti de Krischna victorienx, et qui erre encore à travers le monde ?

jusqu'au mont Kasios, en Syrie, et de là en Sicile, où il l'ensevelit sous l'Etna (1). Joignez à ces légendes celle de la défaite des Atlantes africains par les Grecs, de la guerre des Atlantes ou Titans péloponnésiens, puis des géants, fils de *Pontos* (venus par mer), contre Zeus, le dieu aryan, le *Djaus* sanskrit. Dans tout cela, les souvenirs de races diverses et ennemies sont mêlés aux traditions géologiques. On sait que le cataclysme le plus récent, et qui peut avoir eu des êtres d'espèce humaine pour spectateurs, amena la dislocation des terrains de la Provence, de la Sardaigne, de la Toscane, de Naples, le soulèvement de l'Etna, de la Somma, de Stromboli, du Ténare avec presque tout le Péloponnèse.

A une époque beaucoup plus récente, dans le XVII^e siècle avant l'ère vulgaire, les Kariens et les Lélèges, Sémites de Phénicie, s'établirent dans le sud du Péloponnèse. Un de leurs chefs, Eurotas, bâtit le temple d'Onga, dont nous avons parlé : quatre pierres noires que recouvrait une cinquième, placée horizontalement en guise de toit. La conquête de la presqu'île par les Doriens, environ cinq siècles après, donne à la population des pays sa physionomie définitive. Qu'étaient les Doriens, et d'où venaient-ils ? Ils sont bien antérieurs à Deucalion. Ce n'étaient point des Hellènes ; ils n'eurent point à lutter comme ceux-ci contre les Pélasges, déjà absorbés ou anéantis ; ils dépossédèrent les Hellènes eux-mêmes, Ioniens, Achéens, Éoliens. Combien

(1) Bibliothèque d'Apollodore, liv. I, ch. vi. — Hésiode, *Théogonie*.

de temps les Doriens, les derniers arrivés en Grèce, séjournèrent-ils dans l'Asie occidentale parmi les peuples sémitiques, et dans quelle mesure s'imprégnèrent-ils de sémitisme ? On ne saurait le dire. Mais, assurément, les mœurs, les coutumes et les institutions doriennes différèrent toujours profondément de celles de la Grèce, et furent très-souvent en contradiction manifeste avec le génie aryan. Les Doriens poussèrent dans plus d'une occasion la superstition jusqu'à la férocité. Tout travail manuel leur paraissait une infamie (1). Ils imposaient l'agriculture à leurs esclaves. Jamais ils n'eurent de villes dans le sens complet du mot, mais des bourgades, des amas de cabanes (2). Chez eux, point de littérature, point d'art. Ils faisaient parade de leur ignorance et affichaient le plus orgueilleux mépris pour la science. Ils réduisaient des populations entières en servitude (3). Leurs deux rois placés à la tête d'un gouvernement oligarchique ne sont pas sans analogie avec les deux suffètes de Carthage (4). Comme le peuple de Moché (Moïse), le peuple de Lycurgue a été stérile en tout et n'a eu d'étonnant que sa durée. Enfin, nous ne pou-

(1) Plutarque, *Vie de Lycurgue*.

(2) Hérodote, liv. I, ch. LXV. — Thucydide, liv. I, ch. x. — Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*.

(3) De même les Hébreux, les Moabites, les Hammonites, les Philistins, les Nadianites, etc., devinrent tour à tour esclaves les uns des autres; de même les Assyriens vainqueurs (Naboukoudourroussour) emmenèrent Juda en captivité.

(4) Nous parlons de Carthage : c'est un Dorien, le Lacédémonien Xanthippe, qui va se mettre à la solde du puissant État

vons nous empêcher de rappeler l'ambassade envoyée par Jonathas Macchabée — parte, comme pour renouer un antiquesien dont la mémoire se perdait dans les ténèbres séculaires (1). Ce sont là, et l'on pourrait multiplier les exemples, autant de marques qui décèlent le sang, ou tout au moins le contact et les idées sémitiques chez les Doriens. Leur haine contre les Ioniens fut éternelle, et, jusque dans la Grèce moderne, après comme pendant la glorieuse guerre de l'Indépendance, on a pu reconnaître encore la trace de ce feu mal éteint, et retrouver un souvenir de la vieille rivalité des Péloponnésiens et du reste de la nation.

Malgré tout, nous l'avons dit et nous le répétons, il faut considérer la Grèce comme une des plus hautes manifestations de l'humanité aryane. « Entre tous les peuples, a dit Goethe (2), ce sont les Grecs qui ont rêvé le plus beau rêve de la vie. » Cela est vrai. Nous ajouterons que le génie grec a pu seul concevoir l'idée de l'ordre, de l'harmonie, de la beauté, de la justice, et créer la magnifique expression de *κόσμος* qui synthétise tout cela.

Comment la Grèce, après avoir eu pour adversaires l'empire troyen et le groupe de ses alliés sémitiques, dut-elle lutter contre la Perse, dans des conditions analogues, mais sur un théâtre bien agrandi, c'est ce que nous allons essayer de démontrer.

sémitique et qui fait Régulus prisonnier dans la première guerre punique.

(1) Macchabées, liv. I, ch. XII.

(2) Goethe's, *Elisches*.

CHAPITRE III

Première société aryane. — L'Ayrianem-Vaëgo. — Aryaque primitif; zend; sanskrit; celtique. — Zariaçpa, Bactres, Balkh. — Traditions et légendes primitives. — L'invasion arabe, Dhohak. — Zarathustra (Zoroastre). — Origine géologique de la plupart des mythes primitifs. — Les Aryas védiques. — Domination assyrienne dans l'Ayrianem-Vaëgo. — Les Mèdes. — Lutte contre la Lydie. — Occupation scythique. — Les Perses. — Le grand Khosrou. — Sémitisation croissante de l'empire des Perses. — Guerres médiques. — Alexandre. — Le monde alexandrin. — Carthage. — Pureté aryane de l'Italie. — Triomphe du sémitisme. — Elagabal. — Nouveau phénomène sémitique.

La première et l'unique fois qu'une société aryane absolument pure de tout mélange se manifesta, ce fut dans les plaines qu'elle appela elle-même l'Ayrianem-Vaëgo. Les Grecs donnèrent à ce pays le nom d'Ariane (1). C'est là que fut parlé l'aryaque primitif, père du zend, du sanskrit et du celtique, à une époque dont il est impossible de préciser la date, mais qui remonte probablement au-delà de soixante-dix ou quatre-vingts siècles avant l'ère vulgaire. C'est là que fut fondée Zariaçpa, qui devint Bactres, puis Balkh, et que les

(1) Strabon, XV, II.

Orientaux appellent aujourd'hui encore la Mère des Villes.

Pour l'étude de ces temps qui n'ont point d'histoire, les traditions, prudemment accueillies, sont d'un grand prix. Résumons très-brièvement le peu qu'elles nous fournissent ici.

Kayoumarats commence la dynastie des Pischdadiens. Après Houschenc, son petit-fils, et Tahmouras, fils de Houschenc, règne Djemschid, dont le nom zend est Yima-Tchaeto. Ce personnage prétend se faire adorer et met à mort ceux qui refusent de croire en lui. Il est renversé et condamné au dernier supplice par un Arabe, Dhohak (1), l'homme aux dix mille chevaux (*Beiourasp* dans les auteurs persans), qui établit sur l'Ayrianem-Vaëgo une domination féroce. Le pays se soulève enfin, et Feridoun (en zend *Thraetano*), descendant de Tahmouras, restitue l'ordre et la paix. Deux de ses fils, Tour et Salm, tuent le troisième, Iradj.

(1) La légende fait de Dhohak ou Zhohak, un personnage vivant. La critique incline à considérer cette expression comme collective et désignant l'invasion arabe elle-même. Peut-être faudrait-il ne pas exagérer cette tendance, qui nous vient de l'Allemagne, à nier la réalité de toutes les individualités légendaires ou historiques dont l'état civil n'est point et ne saurait être dûment constaté. Cette manie de négation a été raillée avec esprit, il y a longtemps déjà, dans un opuscule intitulé : *« Napoléon n'a jamais existé. »* Le chef odieux de l'odieuse maison de Corse n'était autre que le soleil ; les douze maréchaux représentaient les douze signes du zodiaque. ... Hélas ! nos pères en 1815, et nous en 1870, n'avons été que trop certains de l'existence de la famille Buonaparte.

Mais le fils de celui-ci, Minotshehr, le venge par la défaite et la mort de ses oncles. Kaï-Kobad, quatrième successeur de Minotshehr, est le chef de la dynastie des Kaïaniens. Sous le règne de Kaï-Gouschtasp (Kereçapça), le cinquième de ces princes, naît Zarathustra, vulgairement Zoroastre, le grand réformateur, fils de Pourouschacça et de Dogdo.

Il serait téméraire de chercher à dépeindre d'une manière positive et complète ce que fut la société primitive des Aryas. On peut seulement affirmer, sans crainte de se tromper, qu'elle présenta dans toute leur simplicité naïve et primordiale les qualités qui la distinguèrent depuis le moment où elle se dégagea du reste de l'humanité et s'éleva au-dessus d'elle jusqu'à l'heure présente où elle subsiste, pleine de force et de vitalité, malgré les mélanges variés qu'elle a subis et les souillures étrangères qu'elle a contractées.

Ces mélanges et ces souillures datent assurément de fort loin. Peut-être même la première altération de la pureté native de la race est-elle antérieure à Yima-Tchacto, ou Djemschid, comme on voudra l'appeler. Du moins, l'idée qu'il conçut de se donner pour un dieu et d'exiger un culte sous peine des tortures les plus terribles n'est nullement aryane. L'invasion arabe conduite par Dhohak, et qui mit fin à sa vie en même temps qu'à sa tyrannie, n'était point, sans doute, le premier contact des Sémites et des Aryas. Ce contact, devenant une domination temporaire des uns sur les autres, modifia de plus en plus l'état des choses. Lors

même que Feridoun restaura la dynastie de sang aryan, il crut devoir ménager l'élément sémitique, encore considérable, au point d'épouser une fille de Dhohak, qu'il avait pourtant vaincu et tué. De cette mère arabe naquirent les deux fils Tour et Salm; Iradj dut le jour à une femme aryane. Aussi vit-on le duel des deux races éclater dans le sein de la propre famille du prince. Minotshehr consumma la victoire de l'Iran sur le Touran (1). Enfin Zarathustra, ne pouvant évidemment ramener les esprits à la vérité nue du commencement, épura toutefois le plus qu'il put les idées de ses congénères contemporains; et, forcé déjà de compter avec cette chose vague, obscure et funeste, qu'on a désignée sous le nom de sentiment religieux, il créa du moins la plus simple et la plus éloignée des grossièretés de la superstition humaine, parmi toutes les religions que le monde a vues se produire et toutes celles qu'il voit coexister encore.

Remarquons ici un exemple entre mille de l'origine purement géologique de la plupart des mythes primitifs. Les religions ne sont, au début, que l'histoire de la terre transformée en contes fantastiques. Les traditions

(1) L'Iran ou Éran (Ayrianem-Vaēgo), c'est le séjour des Aryas. L'expression de Touran, qui y est opposée, désigne, non pas un peuple particulier, mais l'ensemble confus et bigarré de tout ce qui n'est pas l'Iran, de tous les ennemis de l'Iran. Il n'existe ni une race touranienne, ni une langue touranienne, et l'on est revenu depuis longtemps de l'erreur qui, pour un instant, les avait fait admettre.

iraniennes, comme beaucoup d'autres qui les ont imitées, font mention d'un premier état de délices et d'abondance où vivaient les habitants de l'Ayrianem-Vaëgo et qui fut troublé et complètement changé par le Serpent, le *Pétiaré*, Ahriman. L'été, qui durait sept mois, fut réduit à deux ; l'hiver envahit tout le reste de l'année et fit ainsi de l'Ayrianem un séjour pénible et rude pour les hommes, les animaux et les plantes. Cette allégorie ne marque évidemment pas autre chose qu'un cataclysme géologique, un relèvement de terrain, et, par suite, un changement plus ou moins brusque de climat comme ceux dont la vie, déjà si longue, de la terre est remplie, et tel que le siècle dernier en a constaté un au Mexique (1).

Peut-être fut-ce à l'époque reculée de Djemschid qu'une migration d'Aryas, fuyant la persécution, alla porter la civilisation naissante dans l'Inde. On retrouve dans l'empire sacerdotal des Brahmanes la division du peuple en quatre castes, telle que l'avait établie Djemschid (2).

(1) Dans le mois de juin 1759, une vaste plaine de l'État de Valladolid commença d'être agitée d'effroyables tremblements. A la fin de septembre, un terrain de plusieurs lieues d'étendue se souleva et atteignit une hauteur de 166 mètres sur une surface de près de 40 kilomètres carrés. Cette surface éclata, et du gouffre qu'elle avait formé surgirent six montagnes parmi lesquelles le volcan de Jorullo, dont le sommet s'élève à 1,700 pieds au dessus de l'ancienne plaine; celle-ci a reçu dès lors le nom d'*el Malpays*.

(2) Dans *Les premiers jours d'un monde, poème des origi-*

Au XXI^e siècle avant l'ère vulgaire, la domination assyrienne s'étendit sur l'Ayrianem-Vaēgo et y dura jusqu'en 707. Alors les tribus mèdes se soulevèrent, devinrent prépondérantes, et fixèrent le siège du royaume dans la ville nouvelle d'Ecbatane.

On comprendra facilement à quel point durent être modifiées, altérées et perverties les populations aryano-mèdes placées pendant près de quatorze siècles sous le joug principalement tataro-sémitique des Assyriens. En outre, les Mèdes, durant le temps très-court de leur indépendance (707-560), furent en lutte perpétuelle, soit avec leurs anciens maîtres, soit avec les Lydiens, et subirent pendant vingt-huit ans l'occupation tataro des Scythes.

L'hégémonie passa aux Perses, et, pour la seconde fois, l'infusion d'un sang aryan, jeune et pur, renouvela la force de l'antique Ayrianem-Vaēgo. Ce fut pour peu de temps. Le grand Khosrou porta haut et loin la puissance persique. Mais elle trouva dans sa grandeur même les germes de sa décadence. Elle se corrompit par l'amalgame de tant d'éléments étrangers et contraires. Que devinrent les petites tribus bactro-médoperses au milieu des Assyriens, des Cappadociens, des Khaldéens, des Babyloniens, des Syriens, des Phéniciens, des Juifs, des Hammonites, des Moabites, des Idumiens, des Lydiens, des Kariens, des Pamphyliens,

nes, que nous publierons prochainement, nous avons recueilli et dramatisé ces antiques traditions de nos pères et la lutte implacable des races ennemies.

des Pisidiens, des Mysiens, des Phrygiens, des Bithyniens, des Paphlagoniens, des Lyciens, des Ciliciens, des Arméniens? L'empire s'étendit encore sous les deux successeurs de Khosrou. La soumission des colonies grecques de l'Asie-Mineure avait coûté plus que toute autre à ce prince, fut toujours précaire, et mit la Perse aux prises avec la Grèce.

En présence de la Perse ainsi bigarrée, et dont le noyau aryan était recouvert d'une couche de populations tataro-sémitiques aussi épaisse, la Grèce, malgré les quelques infiltrations étrangères qui l'avaient pénétrée et dont nous avons parlé, possédait une force d'homogénéité, une pureté de sang, une excellence de génie qui devait lui donner la victoire, et qui la lui donnèrent dans la défensive d'abord, dans l'offensive ensuite. Même lorsque la Grèce eut perdu sa liberté et qu'elle fut réduite à suivre dans sa course effrénée le cheval du Macédonien, il suffit du souffle de cet Alexandre pour abattre aussitôt la puissance colossale du *grand roi*, et balayer un empire qui, fondé sur l'ignorance et l'imbécillité des peuples, sur le gouvernement des eunuques et du harem, présentait dès lors le spectacle honteux qu'ont donné à l'histoire jusqu'à nos jours les monarchies sémitiques et tataras de l'Orient.

Mais déjà le monde alexandrin, à peine éclos, était conquis au sémitisme qui l'envahit de toutes parts. Plutarque raconte que Philippe et Olympias furent initiés tous les deux aux mystères de Samothrace. Or, nous avons dit précédemment que le culte des Kabires

était mêlé de beaucoup d'éléments sémitiques. Il y avait, d'ailleurs, en Épire, où Olympias était née, un antique foyer de sémitisme, Dodone. Plutarque dit encore que la mère d'Alexandre était une de ces femmes appelées Klodones et Mimallones, fort dévotes au dieu barbare Dionysos et très-ardentes à la célébration des Orgies (1). Ce fut assurément par un procédé tout sémitique que Philippe fut relégué au rang de père *quem nuptiæ demonstrant*, et que tout l'honneur d'avoir procréé Alexandre revint à l'opération du serpent divin. Fidèle à ce système, Alexandre ne se fit-il pas adorer comme un dieu ? Mais que pouvons-nous dire là-dessus après Michelet ? Il faut lire et relire, dans la *Bible de l'Humanité*, les pages excellentes intitulées : *Syrie, Phrygie, Énervation ; Bacchus-Sabas ; son incarnation ; le Tyran ; l'Orgie militaire ; le Monde femme*, etc. Comme l'Ayrianem-Vaëgo après les conquêtes de Khosrou et de ses successeurs, la Grèce, après Alexandre, est submergée par le sémitisme. Il déborde sur tous les rivages du bassin de la Méditerranée ; il suinte par tous les pores de cette société des Séleucides, des Lagides, des Antigonides ; il communique sa gangrène à tout ce qu'il touche, s'étend comme une peste, et le monde oriental s'engourdit dans la corruption.

Dans l'Occident, le sémitisme était militant. Carthage, une de ses sources les plus vives, un de ses plus redou-

(1) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. II.

tables repaires, luttait contre Rome avec un bonheur qui, s'il ne se fût pas démenti, eût été funeste à l'humanité. Mais le grand duel des guerres puniques s'acheva par la défaite des Sémites, et le triomphe de Rome laissa prédominer le génie aryan.

Il ne pouvait en être autrement : l'Italie, en tout temps, représenta ce génie, presque sans mélange. Si l'on excepte, pour l'antiquité les Ibères, et pour le Moyen Age les Sarrasins, toutes les couches successives de population qui ont contribué à former la nationalité italienne, Ausones, Pélasges, Ombriens, Grecs (1), Rha-Sena, Hérules, Ostrogoths, Langobards, Normands, appartiennent au rameau aryan de la race blanche. Quant aux Ibères-Sicanes, ils disparurent ou furent absorbés de bonne heure ; et les Sémites-Sarrasins ne dépassèrent point la Sicile, où leur domination ne dura que de 827 à 1090. Dans l'île de Sardaigne elle fut moins longue encore (2).

On dit que l'histoire ne se répète pas : on ne peut nier cependant que des causes analogues ne produisent, à diverses époques, des effets semblables. Il arriva pour

(1) Les colonies troyennes, phéniciennes et carthaginoises furent peu nombreuses et n'eurent qu'une bien légère influence. Les Phéniciens et les Carthaginois ne s'étaient établis qu'en Sicile, en Sardaigne et en Corse.

(2) En Corse, leur influence paraît avoir été plus forte et plus durable. Il est à déplorer qu'en 1768 M. de Choiseul ait eu l'idée d'acheter aux Génois cette île infectée de sémitisme depuis les temps les plus reculés, ni française ni italienne. Napoléon Buonaparte, physiquement et moralement, est un pur Sémite.

Rome ce qui était arrivé pour la Bactriane, pour la Médie, pour la Perse, pour la Grèce. Quand le monde oriental fut devenu romain, il se vengea de la conquête en inoculant son virus aux conquérants, et le sémitisme, dans toute sa nudité, parut sur le trône avec le Syrien Élagabal.

En comparaison de ce qui advint plus tard, c'eût été peu de chose. Le mal, après avoir tout dévoré, serait mort pour ainsi dire d'inanition, et se serait trouvé sans force contre la santé vigoureuse des nations aryanes qui vinrent renouveler la face de l'Occident. L'air, dégagé de tous les miasmes, fût devenu respirable pour de larges poitrines, et le monde eût économisé les mille ans de léthargie du Moyen Age. Mais le sémitisme, agonisant de pléthore, trouva en dehors de lui, dans des éléments étrangers, disparates, qu'il s'assimila en les dénaturant, un secours étonnant et un nerf inespéré. Nous touchons ici à la production lente et successive du phénomène le plus complexe peut-être que présente l'histoire de l'humanité.

CHAPITRE IV

Les Israélites. — Moché (Moïse). — Caractère particulier du Sémite juif. — Captivité de Babylone; rédaction des livres sacrés du peuple juif. — La Palestine sous les Lagides et les Séleucides. — Les Macchabées. — Pharisiens et Saducéens. — Pythagoras. — Institut pythagoricien. — Les Plistes. — Les Thérapeutes. — Les Esséniens. — Communauté essénienne. — L'Orient, fertile en prophètes. — Apollonios de Tyana. — Yechoua' (Jésus). — Esprit de l'Évangile. — Les Sémites juifs repoussent la réforme de Yechoua'. — Causes du succès de cette réforme dans le monde et parmi les barbares, et moyens qui amenèrent ce succès. — Le Moyen Age, œuvre du sémitisme nazaréen.

Nous sommes conduits à nous occuper ici quelques instants de celui de tous les peuples sémitiques qui, si l'on tient compte du petit nombre d'individus qui le composait, du génie particulier qui le distinguait et de l'isolement dans lequel il avait toujours vécu en vertu de ce génie même, a eu la fortune la plus singulière et la plus exorbitante. Tout le monde a compris que nous parlons du peuple israélite.

Ignorant l'univers comme il en était ignoré, il avait traversé, obscur, sourd, muet et opiniâtre, les siècles de fer de sa hideuse histoire. Mais, créé par Moché (Moïse) au sortir de l'Égypte où, selon ses propres

traditions (1), il était venu famille, à peine tribu, où il avait effroyablement pullulé, et d'où il s'échappait nation, il résuma en lui la quintessence de l'esprit sémitique ; et, sans jouer aucun des rôles brillants que surent s'attribuer les Phéniciens, les Carthaginois et, beaucoup plus tard, les Arabes, il concentra précieusement en lui assez de venin pour infecter d'une contagion posthume la longue suite des temps dont nous pouvons à peine aujourd'hui entrevoir la dernière heure.

A toute époque, le caractère du Juif, soit comme peuple, soit comme individu, a été double. Nul Sémite n'a su et ne sait encore mieux que lui se plier, s'adapter aux civilisations diverses et revêtir des apparences mensongères, tandis qu'il demeure dans le plus profond de son être ce que son sang, ce que sa race l'a fait. Cela ne veut pas dire que les Israélites soient toujours restés impénétrables à tout élément étranger et inaccessibles à toute modification apportée du dehors. Mais ils l'ont été beaucoup plus que tout autre peuple, et, sous les idées extérieures qu'ils ont pu adopter, on retrouve toujours l'originalité indélébile de leur génie, comme on constate en tout temps et en tout lieu la persistance implacable de leur type physique.

La première altération sérieuse que subit le caractère

(1) Les traditions égyptiennes, recueillies par Maneith ou Manéthon, parlent de l'expulsion des Impurs à la tête desquels s'étaient mis un prêtre d'On (Héliopolis), nommé Osarsiph. Osarsiph est évidemment Moché.

de la société juive fut le résultat de la captivité de Babylone. Tout porte à croire que la rédaction des livres sacrés de la Judée, où se rencontre, entre autres doctrines étrangères, celle du dualisme que Moché n'avait pas prise aux Égyptiens, ne date que du retour d'Assyrie et doit beaucoup à l'influence persane qui s'exerça depuis le temps du grand Khosrou jusqu'à celui d'Alexandre.

Après la mort du Macédonien, la Palestine fut, par sa position géographique entre la Syrie et l'Égypte, un perpétuel sujet de dispute et de guerre entre les Séleucides et les Lagides. Ptolémaïos Soter s'empara de Jérusalem et emmena à Alexandrie une nombreuse colonie de Juifs, qui s'étendit jusqu'à Cyrène au couchant et vers l'Éthiopie au midi.

Un an après, les Juifs tombèrent sous la domination d'Antigonos et y restèrent jusqu'à la bataille d'Ipsus. Ils retournèrent alors aux Lagides. Leur grand-prêtre, Oniah I^{er}, en refusant le tribut à Ptolémaïos Évergetis, exposa son pays au plus grand péril. La Palestine fut durement traitée par Ptolémaïos Philopator. Enfin, dans la seconde guerre d'Antiokhos III contre l'Égypte, elle se soumit à ce prince et l'aida à chasser de Jérusalem la garnison égyptienne. Depuis lors, jusqu'à la révolte des Macchabées, c'est-à-dire pendant l'espace de trente ans (198-168), elle demeura entre les mains des rois de Syrie.

Malgré le précepte mosaïque de haine contre les étrangers, il fallait bien, et de plus en plus, s'habituer

à entretenir des rapports avec les autres peuples. Cependant, quand les étrangers devinrent des persécuteurs et voulurent abolir la religion de Yahveh, la nationalité juive retrouva son antique force et se défendit avec furie.

Ce qui attira d'abord aux Juifs des persécutions, ce furent les richesses de leur temple que les rois de Syrie pillèrent plus d'une fois. En même temps, la charge de grand-prêtre devint vénale ; de là, dans la famille sacerdotale, des factions dont les Séleucides profitèrent pour affaiblir les Juifs en introduisant parmi eux les mœurs grecques, et faire payer leur appui aux compétiteurs.

C'est ainsi que le grand-prêtre Oniah III fut chassé par son frère Yehousha, qui avait acheté la protection d'Antiokhos Épiphanis, et que Yehousha fut chassé à son tour par son jeune frère Ménélaos. On remarquera cette invasion des noms grecs ; elle devient de plus en plus fréquente en Palestine à mesure qu'on avance dans l'histoire de cette époque. Yehousha lui-même prit le nom de Jason pour plaire à Épiphanis. Bientôt ce dernier voulut établir partout le culte grec ; il s'empara de Jérusalem tandis que les Juifs s'étaient révoltés contre Ménélaos, consacra le temple à Zeus et persécuta violemment les adorateurs de Yahveh. Le vieil Éléazar, docteur de la loi, et les sept frères Macchabées, avec leur mère, sont les victimes les plus connues de cette persécution. Ce fut alors que les grands Macchabées appelèrent le peuple à la révolte. On sait que

l'indépendance, précaire il est vrai, mais toutefois réelle, de la Palestine fut le prix de cette lutte acharnée, qui aboutit à l'établissement de la monarchie asmonéenne.

« Dans ce même temps, dit un historien (1), une secte grandit qui, partant du principe que les observances de la loi avaient pour but de servir de rempart à cette loi, multiplie les pratiques afin d'opposer une barrière à l'influence morale des étrangers, et ensuite exagère son rigorisme pour s'emparer du pouvoir : c'est la secte pharisienne. Une autre se refuse à recevoir l'amas de traditions que celle-ci répand, veut rester dans la doctrine primitive et repousse les croyances étrangères admises par les pharisiens eux-mêmes : ce sont les Saducéens. Une troisième, ne trouvant ni calme ni repos dans l'état actuel des nations, se jette dans un monde spirituel, à l'abri du choc des armées, des discordes intérieures et du ravage : c'est la secte essénienne, principale source du christianisme. »

Sadok, disciple d'Antigonos de Sokho, avait jeté les fondements du saducéisme vers le milieu du III^e siècle avant l'ère vulgaire, et sa doctrine austère semble présenter quelques pâles reflets de celle des stoïciens.

Mais où les infiltrations grecques sont patentes et considérables, c'est dans la communauté essénienne. Il faut entrer ici dans quelques détails.

(1) Joseph Salvador, *Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu*, t. II, liv. VI, ch. III.

Parmi les plus anciennes écoles de la philosophie grecque, une des premières et des plus remarquables fut l'école pythagoricienne. Elle revêtit même dès le temps et par la volonté de son fondateur un caractère tout spécial que n'eut aucune autre école, celui d'une association, d'une véritable communauté. La vue des collèges sacerdotaux de l'Égypte avait peut-être inspiré à Pythagoras le projet d'une congrégation perpétuelle qui serait toujours dépositaire de la science et de la morale, et enseignerait la doctrine à tous les hommes quand ceux-ci seraient en état de l'entendre et de la mettre en pratique. Il s'établit à Crotona, en Italie, vers l'an 540 avant l'ère vulgaire, et rassembla ses disciples dans un vaste édifice où, distribués en différentes classes, ils vivaient en commun. L'astronomie, la géométrie, la musique, faisaient leur étude ; quelques-uns d'entre eux, nommés *Économes* ou *Politiques*, étaient chargés d'entretenir la maison et d'administrer les affaires. Pour entrer dans la communauté, il fallait se dépouiller de toute propriété et subir un noviciat qui se prolongeait quelquefois pendant huit ans, et durant lequel on apprenait le silence, le détachement du monde et l'amour de Dieu. Si le novice ne répondait pas à l'espérance de ses maîtres, il était renvoyé, et son bien lui était restitué avec une sensible augmentation (1). « Dès ce moment, il était comme effacé du nom-

(1) Nous ne pensons pas qu'une clause de cette nature se soit jamais trouvée dans la règle d'aucune congrégation chrétienne.

bre des vivants ; on lui dressait un tombeau dans l'intérieur de la maison, et ceux de la société refusaient de le reconnaître si, par hasard, il s'offrait à leurs yeux. La même peine était décrétée contre ceux qui communiquaient aux profanes la doctrine sacrée. Les associés ordinaires pouvaient, avec la permission, ou plutôt avec un ordre du chef, rentrer dans le monde, y remplir des emplois, y vaquer à leurs affaires domestiques, sans renoncer à leurs premiers engagements. Des externes, hommes et femmes, étaient agrégés aux différentes maisons. Ils y passaient quelquefois des journées entières et assistaient à divers exercices. Enfin, des hommes vertueux, la plupart établis en des endroits éloignés, s'affiliaient à l'ordre, s'intéressaient à ses progrès, se pénétraient de son esprit et pratiquaient la règle (1). »

S'éveiller de très-grand matin, se revêtir d'une robe blanche, se promener dans la campagne en contemplant les beautés de la nature ; passer plusieurs heures à converser sur les sciences exactes ou sur la morale ; faire un léger repas suivi d'une nouvelle promenade, entrer au retour dans le bain et faire un repas composé de vin, de pain, de légumes cuits ou crus, quelquefois de viandes, rarement de poissons, après avoir offert l'encens à la divinité ; entendre une lecture utile et se livrer au

(1) Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*, LXXV. — On ne peut s'empêcher de remarquer ici plusieurs analogies avec ce qui se passe dans l'ordre des Jésuites.

sommeil après avoir examiné les actes de la journée au tribunal de la conscience, telles étaient les occupations quotidiennes des membres de la communauté pythagoricienne. La doctrine du maître se résumait dans une union intime des hommes avec Dieu et des hommes entre eux. La haine, la colère, l'égoïsme, le mensonge et le serment qui y tient de près, l'orgueil, l'amour des richesses et des plaisirs étaient bannis du cœur des pythagoriciens.

« Les enfants de cette grande famille, dispersée en plusieurs climats, sans s'être jamais vus, se reconnaissaient à certains signes et se traitaient au premier abord comme s'ils s'étaient toujours connus (1). »

Les funérailles des pythagoriciens étaient accompagnées de rites particuliers : Lysis, l'un d'eux, précepteur d'Épaminondas, étant mort à Thèbes, les pythagoriciens d'Italie, craignant que les cérémonies accoutumées n'eussent pas été accomplies lors de son inhumation, envoyèrent à Thèbes Theanor pour demander le corps de Lysis ; on lui apprit qu'Épaminondas, initié dans les mystères, en avait exécuté les prescriptions (2).

Malgré toute la douceur et toute la prudence de Pythagoras et de ses disciples, la persécution ne les épargna point. Traités de conspirateurs, rendus odieux à la multitude ignorante, ils furent massacrés ou dis-

(1) Barthélemy. — Il en est de même dans la franc-maçonnerie.

(2) Plutarque, *Du démon de Socrate*, ch. XII, XXII, XXIII, XXVIII.

persés. Pythagoras, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, périt probablement à Metapontum, victime de ses ennemis. Les Crotoniates, ayant reconnu l'innocence des pythagoriciens, ne tardèrent pas à rappeler ceux qui avaient échappé à la persécution, et les virent périr glorieusement pour la défense de leur ville dans une guerre qui survint bientôt. Ainsi, l'institut central fut détruit. Mais de nombreuses ramifications en étaient répandues dans le monde ; les disciples et les établissements pythagoriciens se multiplièrent et conservèrent assez fidèlement la doctrine du maître. Nous pensons qu'il faut en outre regarder comme se rattachant à la source pythagoricienne, par des voies plus ou moins détournées, avec des altérations plus ou moins considérables, les plistes de la Dacie, les esséniens de la Palestine et les thérapeutes d'Alexandrie.

Écoutons Flavius Josephus, le descendant des Machabées, devenu l'ami des empereurs romains Titus Flavius Vespasianus et Titus Flavius Sabinus Vespasianus, nous décrire la règle des esséniens :

« Ils vivent dans une union très-étroite et considèrent les voluptés comme des vices que l'on doit fuir, la continence et la victoire sur ses passions comme des vertus que l'on ne saurait trop estimer... Ils méprisent les richesses ; toutes choses sont communes entre eux, avec une égalité si admirable que, lorsque quelqu'un embrasse leur secte, il se dépouille de la propriété de ce qu'il possède, pour éviter par ce moyen la vanité des richesses, épargner aux autres la honte de la pau-

vreté, et, par un si heureux mélange, vivre tous ensemble comme frères... Ils choisissent pour économes des gens de bien qui reçoivent tout leur revenu et le distribuent selon le besoin que chacun en a ; ils n'ont point de ville certaine dans laquelle ils demeurent ; mais ils sont répartis en diverses villes où ils reçoivent ceux qui désirent entrer dans leur société ; et, encore qu'ils ne les aient jamais vus auparavant, ils partagent avec eux ce qu'ils ont comme s'ils les connaissaient depuis longtemps.

« Lorsqu'ils font quelque voyage, ils ne portent autre chose que des armes pour se défendre des voleurs. Ils ont dans chaque ville quelqu'un d'entre eux pour recevoir et loger ceux de leur secte qui y viennent, et leur donner des habits et les autres choses dont ils peuvent avoir besoin... Ils ne vendent et n'achètent rien entre eux, mais se communiquent les uns aux autres, sans aucun échange, tout ce qu'ils ont. Ils sont très-religieux envers Dieu, ne parlent que des choses saintes avant le lever du soleil, et font alors des prières qu'ils ont reçues par tradition, pour demander à Dieu qu'il lui plaise de le faire luire sur la terre. Ils vont après travailler chacun à son ouvrage selon qu'il leur est ordonné. A onze heures ils se rassemblent, et, couverts d'un linge, se lavent le corps dans de l'eau froide. Ils se retirent ensuite dans leurs cellules dont l'entrée n'est permise à nul de ceux qui ne sont pas de leur secte, et étant purifiés de la sorte, ils vont au réfectoire comme en un saint temple, où, lorsqu'ils sont assis en grand silence,

on met devant chacun du pain et un mets quelconque sur un petit plat. Un sacrificateur bénit les viandes, et on n'oserait y toucher jusqu'à ce qu'il eût achevé sa prière. Il en fait encore une autre après le repas pour finir, comme il a commencé, par les louanges de Dieu, afin de témoigner qu'ils reconnaissent tous que c'est de sa seule libéralité qu'ils tiennent leur nourriture. Ils quittent alors leurs habits qu'ils regardent comme sacrés, et retournent à leur ouvrage. Ils font le soir à souper la même chose, et font manger avec eux leurs hôtes, s'il en est arrivé quelques-uns. On n'entend jamais de bruit dans ces maisons ; on n'y voit jamais le moindre trouble ; chacun n'y parle qu'en son rang, et leur silence donne du respect aux étrangers. Une si grande modération est un effet de leur continuelle sobriété, car ils ne mangent ni ne boivent qu'autant qu'ils en ont besoin pour se nourrir. Ils prennent un extrême soin de réprimer leur colère : ils aiment la paix, et gardent si inviolablement ce qu'ils promettent, que l'on peut ajouter plus de foi à leurs simples paroles qu'aux serments des autres. Ils considèrent même les serments comme des parjures, parce qu'ils ne peuvent se persuader qu'un homme ne soit pas un menteur, lorsqu'il a besoin, pour être cru, de prendre Dieu à témoin. Ils étudient avec soin les écrits des anciens, principalement en ce qui regarde les choses utiles à l'âme et au corps, et acquièrent ainsi une très-grande connaissance des remèdes propres à guérir les maladies, et de la vertu des plantes, des pierres et des métaux. Ils ne

reçoivent pas à l'heure même dans leur communauté ceux qui veulent embrasser leur manière de vivre, mais les font demeurer durant un an au dehors, où ils ont chacun, avec le même régime, une pioche, le lingo dont nous avons parlé et un habit blanc. Ils leur donnent ensuite une nourriture conforme à la leur et leur permettent de se laver comme eux dans l'eau froide afin de se purifier; mais ils ne les font point manger au réfectoire jusqu'à ce qu'ils aient encore durant deux ans éprouvé leurs mœurs, comme ils avaient auparavant éprouvé leur continence. Alors on les reçoit parce qu'on les en juge dignes; mais avant de s'asseoir à table avec les autres, ils protestent solennellement d'honorer et de servir Dieu de tout leur cœur; d'observer la justice envers les hommes; de ne faire jamais volontairement de mal à personne, quand même on le leur commanderait; d'avoir de l'aversion pour les méchants; d'assister de tout leur pouvoir les gens de bien; de garder la foi à tout le monde et particulièrement aux princes, parce qu'ils tiennent leur puissance de Dieu. A quoi ils ajoutent que, si jamais ils sont élevés en charge, ils n'abuseront pas de leur pouvoir pour maltraiter leurs inférieurs; qu'ils n'auront rien de plus que les autres, ni en leurs habits, ni au reste de ce qui regarde leur personne; qu'ils conserveront leurs mains et leurs âmes pures de tout larcin et de tout désir d'un gain injuste; qu'ils ne cacheront rien à leurs confrères des mystères les plus secrets de leur religion et n'en révéleront rien aux autres, quand même on les mena-

cerait de la mort pour les y contraindre ; qu'ils n'enseigneraient que la doctrine qui leur a été enseignée, et qu'ils en conserveront très-soigneusement les livres, aussi bien que les noms de ceux de qui ils l'ont reçue... Ceux qui font profession de cette sorte de vie sont divisés en quatre classes... Ils méprisent les maux de la terre, triomphent des tourments par leur constance et préfèrent la mort à la vie lorsque le sujet est honorable. La guerre que nous avons eue contre les Romains a fait voir en mille manières que leur courage est invincible... Ils croient fermement que, comme nos corps sont mortels et corruptibles, nos âmes sont immortelles et incorruptibles, qu'elles sont d'une substance aérienne très-subtile, et qu'étant enfermées dans nos corps ainsi que dans une prison où une certaine inclination les attire et les arrête, elles ne sont pas plus tôt affranchies de ces liens charnels qui les retiennent comme dans une longue servitude, qu'elles s'élèvent dans l'air et s'envolent avec joie... Ces mêmes esséniens croient que les âmes sont créées immortelles pour se porter à la vertu et se détourner du vice ; que les bons sont rendus meilleurs en cette vie, et que les méchants qui s'imaginent pouvoir cacher en ce monde leurs mauvaises actions en sont punis en l'autre par des tourments éternels (1). »

On le voit, la ressemblance entre la règle pythagoricienne et la règle essénienne est trop frappante, trop

(1) Josephus, *Guerre des Juifs*, liv. II, ch. XII.

complète, jusque dans les moindres détails, pour être fortuite ; elle dénote, au contraire, une filiation indubitable, un lien étroit, des rapports intimes. En même temps, il est facile d'apercevoir ce que l'esprit sémitique des esséniens a mêlé aux données, d'une haute pureté aryane, du pythagorisme, et combien a été grande chez eux l'influence du déisme judaïque et de la puissante personnalité de Yahveh. C'est de cette influence que découle le principe essénien du droit divin des rois et de la soumission qui leur est due comme aux représentants de Dieu. Conformément au génie ténébreux et mystique des Sémites, le pythagorisme dégénéra surtout chez les esséniens du côté scientifique ; hors la médecine et quelques-unes des connaissances pratiques qui peuvent s'y rattacher, les sciences ne furent pas l'objet immédiat des méditations esséniennes. En revanche, le côté sentimental se développa outre mesure et fut une cause permanente d'appauvrissement pour la doctrine.

Si pure que fût, même à l'origine, la philosophie pythagoricienne, se montra-t-elle absolument exempte de tout mélange, de toute tendance extra-aryane ? Il serait téméraire de l'affirmer. Pythagoras voyagea beaucoup, séjourna longtemps en Égypte où il trouva un corps de doctrines formé de bien des éléments divers, et fut initié aux mystères de Dionysos, divinité de provenance sémitique. Un des caractères dominants de son école, c'est la profonde vénération des disciples pour le maître : *Αὐτός ἐστιν*, répétaient-ils sans cesse. Cette

profession de foi aveugle en l'autorité infaillible d'un seul répugne tout à fait à la raison aryane. L'usage en fut-il établi du temps même de Pythagoras ou après lui ? C'est ce qu'il est difficile de décider. Pythagoras était né à Samos ; cette île avait été habitée primitivement par des Kariens et des Lélèges, qui ne sont, nous l'avons dit, qu'un seul et même peuple, c'est-à-dire des Sémites.

Assurément, on ne saura jamais si quelques gouttes de sang sémitique n'ont pas pu, de génération en génération, arriver jusqu'aux veines de Pythagoras. Quoiqu'il en soit, les Sémites esséniens, exagérant encore le respect envers le maître, allèrent jusqu'à punir de mort ceux d'entre eux qui parleraient de lui d'une manière irrévérente.

Une époque vint où un grand mouvement se fit dans toutes les sectes philosophico-religieuses, dans toutes les sociétés semi-publiques, semi-secrètes de l'Orient. Il pleuvait des prophètes. L'Orient sémitique en a toujours été plein. A l'heure qu'il est, on y rencontre dans les rues de toutes les villes des saints, des prophètes chevelus, sales, déguenillés ou nus, qui annoncent quelque bonne nouvelle, émerveillent les simples, rendent les femmes fécondes et reçoivent la pièce. Mais ce n'est là que du fretin. On crut surtout, il y a environ dix-huit siècles et demi, dans les communautés esséniennes et pythagoriciennes, que le moment était arrivé de vulgariser la doctrine réservée jusqu'alors aux initiés, et deux hommes, entre autres, se donnèrent ou

reçurent la mission de la répandre. Ils procédèrent d'une façon fort différente l'un de l'autre. Le Cappadocien Appollonios, de Tyana, ne borna pas son apostolat à un étroit rayon de pays; il parcourut la Cilicie, la Pamphylie, s'arrêta dans Antioche, dans Éphèse, dans Babylone, alla jusque dans l'Inde, où les Brahmes lui montrèrent le *tonnerre artificiel* qu'on lançait sur l'ennemi du haut des remparts, revint sur ses pas, traversa la Grèce, arriva en Italie, et, de retour en Orient, y mourut dans un âge très-avancé. Le Juif Yechoua' (1) agit plus spontanément peut-être, accusa une personnalité plus originale, mais ne prit pour théâtre de son enseignement que les limites d'un territoire extrêmement restreint, d'où il ne sortit jamais. Fidèle aux habitudes esséniennes, tout imprégné de l'ignorance juive, il ne voulut ni ne put élever sa prédication jusqu'aux sublimes régions de la science. Sa réforme, comme autrefois celle de Socrate, fut toute morale et ne toucha nullement aux dogmes religieux. Elle ne s'appuya sur rien; elle ne dit pas un mot du monde et de ses lois, parce que le réformateur n'en soupçonnait pas un mot. Qu'est-ce que son Dieu? Qu'est-ce que le *Père*, comme il l'appelle? Nulle part il ne le définit ni ne l'explique. Tout nage dans une vague sentimentalité qui a pu séduire, charmer, attendrir des peuples dans la décrépitude ou dans l'en-

(1) La forme hébraïque de ce nom est *ישוע*; la forme arabe, *Aïssa*; la forme grecque, *Ἰησοῦς*; la forme latine, *Jesus*.

fanco, mais qui est mortelle pour la raison dont elle est tout l'opposé. Ni précision, ni unité, ni logique, ni science, rien qu'une manière de spiritualisme boiteux et inconséquent. L'esprit de l'Évangile, si on le dépouille de quelques lambeaux étrangers et disparates dont il a tâché de couvrir sa nudité, mais qui la font ressortir davantage, est bien le véritable esprit sémitique. On y voit la pauvreté érigée en institution sociale (1); l'intelligence, la science, la liberté d'examen proscrites (2); l'intolérance, les persécutions religieuses justifiées et sanctifiées; la guerre sainte prêchée; la famille détruite (3); la servitude, l'avilissement de la dignité

(1) « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » (Mathieu, v, 5.)

« ... Vous aurez toujours des pauvres avec vous... » (Math., xxvi, 11.)

« Heureux vous qui êtes pauvres, parce que le royaume de Dieu est à vous. » (Luc, vi, 20.)

(2) « Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. » (Jean, xx, 29.)

« Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. » (Math., v, 3.)

Tout cela est de tradition purement sémitique. Yahveh, au deuxième chapitre de la Genèse, défend à l'homme, sous peine de mort, de manger des fruits de l'arbre de la science du bien et du mal; et c'est sur cette défense enfreinte par l'homme qu'est bâti tout l'édifice chrétien de la *chute* et de la *rédemption*.

(3) « Et si ta main te scandalise, coupe-la : il vaut mieux pour toi entrer mutilé dans la vie, qu'ayant deux mains aller dans la géhenne, dans le feu inextinguible.

« Où leur ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint jamais.

« Et si ton pied te scandalise, retranche-le; il vaut mieux

humaine devant tous les despotismes mis au rang des

pour toi entrer boiteux dans la vie éternelle, qu'ayant deux pieds être jeté dans la géhenne du feu inextinguible.

« Où leur ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint jamais.

« Que si ton œil te scandalise, arrache-le; il vaut mieux pour toi entrer borgne dans le royaume de Dieu, qu'ayant deux yeux être jeté dans la géhenne du feu.

« Où leur ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint jamais.

« Car tous seront salés par le feu, comme toute victime sera salée par le sel. » (Math., ix, 42-48.) On voit que l'inquisition était le fruit naturel que devait porter l'arbre évangélique. Il n'y a pas à s'étonner, étant donné une pareille doctrine, que le premier bûcher se soit allumé en France, à Orléans, en 1022, et que le dernier ait été dressé en Espagne, en 1823 : huit cent un ans pendant lesquels l'Église, qui a, dit-elle, horreur du sang, s'est délicieusement enivrée de la fumée des chairs humaines dévorées par le feu.

Yechaïa (Isaïe) avait dit : « Et ils sortiront dehors, et verront les corps morts des hommes qui auront péché contre moi; car leur ver ne mourra point, et leur feu ne sera point éteint, et ils seront méprisés de tout le monde. » (LXVI, 24.)

On lit encore dans l'Évangile : « Vous pensez que je suis venu apporter la paix sur la terre ? Non, je vous le dis, mais la séparation.

« Car désormais, de cinq qui sont dans une même maison, trois seront divisés contre deux et deux contre trois.

« Ils se diviseront : le père contre le fils, et le fils contre le père; la mère contre la fille, et la fille contre la mère; la belle-mère contre la bru, et la bru contre la belle-mère. » (Luc, xii, 51-53.)

« Le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils, et les enfants se lèveront contre leurs parents et les mettront à mort. » (Math., x, 21.)

« Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, et sa

articles de foi (1); et, par dessus tout, la justice mécon-
nue, absente, ignorée, et, à sa place, la grâce, le bon
plaisir, le caprice, trônant et disposant des hommes et
des choses (2); car c'est là le fond même du caractère

mère, et sa femme, et ses fils, et ses frères, et ses sœurs,
et encore sa vie, il ne peut être mon disciple. » (Luc,
xiv, 26.)

« Et le maître aura pour ennemis ses serviteurs. » (Math., x,
36.)

Mikah (Michée) avait dit : « Ne croyez point à votre intime
ami, et ne vous confiez point en vos conducteurs; garde-toi
d'ouvrir ta bouche devant la femme qui dort en ton sein.

« Car le fils déshonore le père, la fille s'élève contre sa mère,
la belle-fille contre sa belle-mère, et les domestiques de chacun
sont ses ennemis. » (vii, 5-6.)

« Qui n'est pas avec moi est contre moi; et qui ne rassemble
pas avec moi disperse. » (Math., xii, 30.)

Divide et impera fut la maxime adoptée de bonne heure par
les zélateurs de la doctrine nazaréenne. Le prince des apôtres,
Pierre, fut accusé de détourner de l'amour conjugal les fem-
mes d'Agrippa, d'Albinus et de quelques autres grands person-
nages, et fournit ainsi un prétexte à Néron de le mettre à mort.
(Voir *De Passione Petri*.)

(1) « ... Mon royaume n'est pas de ce monde. » (Jean, xviii,
36.)

Voir aussi les versets 14 et 16 du chapitre xvi, et le verset
21 du chapitre viii :

« ... Rendez à César ce qui appartient à César... » (Math.,
xxii, 21; Marc, xii, 17.)

On a vu plus haut que la règle des esséniens prescrivait à
ses adeptes de garder la foi à tout le monde, et particulière-
ment aux princes, parce qu'ils tiennent leur puissance de
Dieu.

Lire les *Épîtres* de Pierre et de Paul.

(2) Voir : la parabole des ouvriers de la dernière heure

sémitique. Toute notion de justice lui fait défaut ; il décore de ce beau nom, qu'il n'ignore pas, mais qu'il ne peut comprendre et qu'il profane, la tendresse, la préférence, la bonté, la puissance patriarcales ; mais la chose elle-même, cette chose sacrée, inflexible, inaltérable, est absolument étrangère à son sang. Dans les doctrines sémitiques, l'homme a des devoirs sans droits corrélatifs. Pour trouver le droit, pour trouver la justice, c'est-à-dire la manifestation la plus haute de la raison humaine appliquée à la conduite de la vie, il faut s'adresser aux peuples de la race aryane, qui seuls ont conçu l'idéal et en poursuivent, à travers les siècles et malgré les obstacles, le développement croissant et la glorieuse réalisation.

(Math., xx, 1-16) avec la conclusion : « ... beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. »

La parabole du roi qui fait les noces de son fils (Math., xxii, 2-14), avec la même conclusion.

La parabole de l'enfant prodigue (Luc, xv, 11-32).

La parabole, bien juive, bien sémitique, du serviteur qui a négligé de faire valoir l'argent du maître (Math., xxv, 14-30; Luc, xix, 12-27).

« Alors deux seront dans un champ : l'un sera pris, et l'autre sera laissé.

« Deux femmes moudront dans un moulin : l'une sera prise, et l'autre sera laissée. » (Math., xxiv, 40-41.)

« Beaucoup des derniers seront des premiers, et beaucoup des premiers, les derniers » (Math., xix, 30; xx, 16; Marc, x, 31; Luc, xvii, 30.)

« Celui qui se sera exalté sera humilié, et celui qui se sera humilié sera exalté. » (Math., xxiii, 12; Luc, xiv, 11; xviii, 14.)

Tout cela, bien entendu, laissé à la grâce, au bon plaisir du

Soit à cause du caractère personnel de l'homme (1), soit par suite de son affiliation à la communauté essénienne, soit enfin par l'effet des modifications qu'avaient subies certaines fractions de la société juive de cette époque, la prédication du réformateur Yechoua' s'était pénétrée, sans qu'il pût en avoir conscience, de

Père. D'ailleurs, ce n'était pas neuf; on lit dans Xénophon : Kai ó theós dei, ós éstí, pollákis cháein τοὺς μὲν μικροὺς μεγάλους ποιών, τοὺς δὲ μεγάλους μικροὺς.

« Et Dieu, à ce qu'il semble, se plaît souvent à faire grands les petits, et petits les grands. » (*Helléniques*, liv. VI, ch. IV).

Il est à remarquer que cette pensée se trouve chez un ami déclaré des Spartiates, des Doriens, qui étaient moins Grecs, moins Aryas que le reste des Grecs.

Mais, parmi les Juifs, l'arbitraire descend du haut des cieux dès le commencement. Qu'on relise l'abominable histoire de Kaïn et de Habel. Le dieu des Sémites repousse l'offrande du laboureur, accueille celle du pasteur. Ceux qui professent la théorie de la complicité morale, s'ils avaient quelque impartialité, n'hésiteraient pas à charger Yahveh, tyran fantasque, divinité capricieuse, d'une bonne part de responsabilité dans le crime de Kaïn. Pourquoi a-t-il préféré Habel? Caprice. Pourquoi punit-il Kaïn, que cette préférence injustifiable a poussé au meurtre? Caprice. C'est là le bon plaisir, la grâce.

(1) Yechoua' est certainement un Sémite, incontestablement un Juif; du côté de sa mère, du moins, il n'y a pas à en douter. Le type traditionnel qui est arrivé jusqu'à nous est d'ailleurs, sauf les embellissements de convention, vrai, exact, vivant.

On voit encore une foule de Juifs de grande taille, au nez d'aigle, avec les cheveux et la barbe fauves, la peau blanche et huileuse, d'un tempérament extrêmement lymphatique, s'agiter, pérorer, trafiquer dans les quartiers spéciaux des villes d'Orient.

Mais du côté de son père, que peut-on savoir? Le second évêque de Lugdunum, Irénée, *Adversus hæreses*, au chapitre

quelques éléments aryans. Grâce à ces éléments, si rares, si affaiblis, si dénaturés qu'ils fussent, cette prédication était de beaucoup supérieure à la loi de Moché. Aussi n'eut-elle aucune action sur la grande majorité du peuple israélite, que n'avait entamée ni

xi du livre III, signale un *Évangile de vérité*, dont Celse, dans son *Discours véritable*, reproduit les assertions. « Là un Juif reproche à Jésus d'avoir supposé qu'il devait sa naissance à une vierge, d'être originaire d'un petit hameau de la Judée et d'avoir eu pour mère une pauvre villageoise qui ne vivait que de son travail, laquelle ayant été convaincue d'adultère avec un soldat nommé Panther, fut chassée par son fiancé qui était charpentier de sa profession. Qu'après cet affront, errant misérablement de lieu en lieu, elle accoucha secrètement de Jésus ; que lui, se trouvant dans la nécessité, fut contraint de s'aller louer en Égypte, où ayant appris quelques-uns de ces secrets que les Égyptiens font tant valoir, il retourna dans son pays, et que, tout fier des miracles qu'il savait faire, il se proclama lui-même Dieu.

« Cet écrit, quoique réfuté par Origène, fit cependant une telle impression, que deux Pères écrivirent sérieusement qu'en effet Jésus avait été appelé fils de Panther, et cela, dit saint Épiphane (*Hæres.*, 78), parce que Joseph était frère de Cléophas, fils de Jacques surnommé Panther, engendrés tous les deux d'un nommé Panther. Et selon saint Damascène (*De fide orthodox.*, IV, 15), parce que Marie était fille de Joachim, fils de Bar-Panther, fils de Panther. »

Voir l'avant-propos de Voltaire précédant la *Collection d'anciens évangiles* ; le *Talmud*, Amsterdam, 1744 ; les *Études historiques* de Châteaubriand, t. V, part. I.

Πάνθηρ (65), Πάνθηρος (66), mots grecs qui peuvent avoir été le nom ou le sobriquet d'un soldat étranger, grec ou d'origine grecque, en garnison ou de passage dans le pays.

L'Évangile de Nicodème constate que le bruit courait dans toute la Judée que Jésus était né de la fornication.

l'influence gréco-syrienne et gréco-égyptienne des Séleucides et des Lagides, ni celle de la domination romaine. Malgré cette supériorité, ce n'était pourtant qu'un mélange indécis, vague, informe, qui alla se diversifiant et se bariolant de plus en plus, mais où le génie sémitique domina toujours sous des déguisements plus ou moins habiles.

Ces déguisements firent le succès de la chose : le geai se para des plumes du paon ; l'âne se revêtit de la peau du lion : *ὄρε; ἐνδυσάμενος; λεοντῆν περιέει*, dit le fabuliste. Des gens de bon sens et de bonne vue crièrent bien que le bout de l'oreille passait : leur voix finit par être étouffée ; la foule se laissa tromper ; la tache d'huile

La critique moderne a trouvé de nombreuses raisons de nier et de mettre en doute, tout au moins, l'existence de Yechoua' ou Jésus. Quelque légendaire qu'il puisse paraître, nous n'hésitons pas à l'admettre comme réel, tant l'individu nous paraît conforme au type de sa race, et en harmonie avec le milieu dans lequel il a vécu ou pu vivre.

Il est juste d'ajouter cependant que les évangiles, canoniques et apocryphes, sont les seuls documents que nous possédions sur la vie et la mort de Yechoua'. On doit les lire avec d'autant plus de défiance qu'ils furent écrits assez longtemps après les événements qu'ils rapportent ; que Luc ne fut pas un témoin oculaire, et que, pour ce qui regarde le supplice de Yechoua', Jean fut le seul qui y assista. On croit que Mathieu rédigea son Évangile vers l'an 41 de l'ère vulgaire ; Marc écrivit le sien deux ans plus tard, d'après les conversations qu'il avait eues avec Simon Céphas (Pierre), et ne fit guère qu'abrégé Mathieu ; Luc, médecin d'Antioche, converti par Saul (Paul), écrivit son Évangile vers l'an 55 ; enfin Jean ne composa le sien qu'après la mort de Domitien, c'est-à-dire après l'an 96.

ne cessa de s'étendre, la nuit de s'épaissir pendant dix siècles.

Que la doctrine du Nazaréen, de ses apôtres, de ses disciples, de leurs successeurs, ait conquis le vieux monde romain épuisé, gangrené, aux trois quarts putréfié, cela n'a rien de bien étonnant. Et pourtant cela fut long. Les religions ont la vie extrêmement dure; et, après tout, même sur le monde romain, les conquêtes les plus sûres du christianisme n'eurent lieu que par la violence, le fer, le feu, la dévastation. Car il est très-digne de remarque que la persécution vint aux chrétiens de leur propre intolérance. Le polythéisme officiel accueillait toutes les divinités, et il y avait une place toute prête au Panthéon pour le Juif que ses compatriotes avaient mis en croix et dont ses sectateurs avaient fait un dieu. Mais la place ne fut pas acceptée. Le nouveau dieu se montra intraitable, ne voulut point souffrir de compagnon, et réduisit les anciens à se défendre. De là les persécutions, qu'on a fort exagérées, et dont le christianisme se vengea bien quand il fut devenu dominant (1).

Ce qui est plus surprenant et plus fâcheux, c'est que le sémitisme nazaréen ait pu surprendre, engourdir et contaminer les races vierges qui venaient renouveler la face de la terre et dont les veines étaient bleues de sang aryan. Le sémitisme brutal, grossier, replet, fourbu

(1) « Il y a eu peu de persécutions, et un très-petit nombre de martyrs, et encore de loin en loin. » (Origène, *Contre Celse*, liv. III.) Origène mourut en 253, pendant la septième persécution dont il fut victime.

des vieilles religions syriennes, ni même le judaïsme tout sec, n'y seraient jamais parvenus. Il fallut, nous le répétons, le mélange habile, l'élasticité, le travestissement, les vaines apparences, le rajeunissement trompeur, la fausse simplicité qui ont toujours caractérisé la doctrine et ses propagateurs, pour capturer et mettre en domesticité une aussi redoutable proie. Mais que pouvaient opposer à des moyens de conquête si multiples et si raffinés de pauvres hordes sauvages, ignorantes, naïves, que la pompe des cérémonies prit par les yeux, que le merveilleux des légendes prit par les oreilles, et qui trouvèrent la foi nouvelle, le goupillon au poing, en embuscade à tous les coins de la vie, depuis l'entrée jusqu'à la sortie? Et puis, une fois de plus, les vainqueurs se gâtèrent et s'abâtardirent au contact des vaincus, toujours en bien plus grand nombre. Néanmoins il y eut dans cette société naissante, comme dans la société moribonde qu'elle remplaçait peu à peu, des résistances terribles et persistantes. Si, d'une part, Vénus avait encore un temple et des prêtresses dans la ville de Rouen en plein VII^e siècle, de l'autre on sait avec quel héroïsme, avec quelle persévérance, avec quel succès prolongé les Saxons conduits par Witikind luttèrent contre la puissante épée et le génie fourvoyé du grand Karl. Chose singulière ! le christianisme, en s'éloignant de son origine, rejeta peu à peu une quantité considérable des éléments étrangers dont il était mêlé, pour s'amalgamer de parties plus conformes à sa véritable nature. Beaucoup de choses qui étaient en lui

supérieures à cette nature tendirent à disparaître, et il retourna au sémitisme comme à son vomissement. Dans la seconde moitié du XI^e siècle, Grégoire VII établit définitivement le célibat des prêtres. Au XVI^e, le concile de Trente fixa ou prétendit fixer les dogmes catholiques. Cependant tous n'existaient pas encore : nos temps ont vu celui de l'Immaculée Conception tour à tour condamné et approuvé par des papes également infaillibles, proclamé de nouveau par le pape Pie IX, et cela même a donné lieu (1) à un abbé (2), assassin d'un archevêque (3), de proférer le cri bizarre : « A bas les déesses! »

Ce que le sémitisme nazaréen a fait du monde pendant le Moyen Age, qui ne le sait ? Ce fut alors que cette doctrine porta tous ses fruits ; que l'ignorance devint l'idéal de la sainteté (4) ; que les violences, les débauches, les calamités de toute espèce furent au comble ; que le vrai et le beau furent proscrits de l'art ; que la nature fut reniée et maudite ; qu'un atroce despotisme théocratique pesa sur les consciences et tortura les corps ; qu'une sorte de catalepsie sembla arrêter la

(1) Le 3 janvier 1857, dans l'église Saint-Étienne-du-Mont, à Paris.

(2) Verger.

(3) Sibour.

(4) Escole fu de bones mors,
Examples fu de penitance
Et droiz mircors d'ingnorance.

(Rustebuef, *La vie sainte Elysabel*,
fille au roi de Hongrie.)

vie partout. Si l'on voulait nier qu'un tel état de choses fût la conséquence nécessaire de la loi religieuse qui régnait alors souverainement et qui disposait du bras séculier, nous répondrions qu'aux fruits on reconnaît l'arbre, et que, si ces doctrines, en admettant qu'elles n'aient point produit le mal, n'ont pas été assez fortes, malgré leur haute puissance, pour l'empêcher de se produire, elles étaient dès lors condamnées. Mais toute la suite de l'histoire montre que chaque mouvement de l'humanité enfin réveillée d'un long assoupissement, chaque pas qu'elle a fait vers la science, vers la beauté, vers la vérité, vers la liberté, vers la nature, a été une atteinte portée à ces doctrines, une diminution sensible de leur prépondérance, un coup funeste à leur domination. Cela est devenu banal, et nous n'avons que faire d'insister (1).

Il nous faut maintenant, avant d'aller plus loin et de considérer la situation du temps actuel au point de vue de notre sujet, retourner un peu en arrière et jeter un coup d'œil sur la grande manifestation du sémitisme par l'islam.

(1) Voir notre *Histoire de la Révolution de 1830*, Introduction, p. II et III.

CHAPITRE V

Les Sémites, fabricateurs de religions. — Mohammed. — Le troisième Testament sémitique. — Arabes primitifs. — État nomade des Sémites. — Les Hyksos en Égypte. Incompatibilité de l'idée de patrie et du caractère sémitique. — Harmonie parfaite entre l'islam et les peuples pour lesquels il a été fait. — Allah et Yahveh. — Le dieu de l'islam d'après le Koran. — *L'Imitation de Jésus-Christ*. — Cosmogonie musulmane. — Le jugement dernier. — L'enfer de l'islam. — Le paradis de l'islam. — La famille musulmane. — Immutabilité de l'islam. — Salomon et la reine de Saba. — Propagation de l'islam. — Le sémitisme maître du monde au XI^e siècle : Rome, Bagdad. — Civilisation arabe. — Architecture. — Sciences. — Poésie. — Domination tatare ; les Turks.

De tout temps la grande fourmilière sémitique s'est chargée d'approvisionner et d'empoisonner le monde de religions. Il semble même que le sentiment religieux soit spécial aux peuples de cette race, et que les autres, à qui peut-être il fût resté étranger, l'aient contracté, dans des mesures diverses, dès l'aurore des sociétés, par suite de contacts plus ou moins intimes, de mélanges très-inégalement proportionnés, de relations suivies ou accidentelles.

Tandis que les mythes, les dogmes et les rites des Phéniciens et des Syriens s'infiltraient de tous les côtés

et infectaient le bassin de la Méditerranée, le judaïsme, nous l'avons dit, répugnait à l'exportation. Longtemps il s'était suffi à lui-même, et il fallut des circonstances tout exceptionnelles, comme la transplantation des Israélites en Babylonie, pour que des doctrines étrangères fissent violence à l'œuvre de Moché et lui infusassent quelques gouttes d'un sang nouveau. Mais cette œuvre, si elle fut quelque peu modifiée, demeura au fond toujours adéquate et personnelle au peuple qui l'avait créée pour lui-même.

Aussi ouvert, pour ainsi dire, que le judaïsme était fermé, le christianisme se montra, en naissant, possédé d'une irrésistible manie de propagande, couvrit sa nudité sémitique de vêtements multicolores et se fit cosmopolite. A cela d'abord, à la force brutale ensuite, il a dû d'étendre ses conquêtes, au point de compter aujourd'hui parmi ses adeptes à peu près le quart de l'humanité.

Mais le sémitisme, immobile, ou peu s'en faut, avec les Juifs, étrangement bigarré chez les chrétiens, n'avait pas dit son dernier mot. Vingt-deux siècles après Moché, six siècles après Yechoua', Mohammed surgit en Arabie, déclare à son tour qu'il vient, non point abolir, mais restaurer et compléter l'ancienne loi, et donne le Koran, ou, comme nous avons dit, le troisième Testament sémitique, procédant directement des deux premiers, le Pentateuque et l'Évangile.

Mohammed vécut et prêcha dans un milieu exclusivement sémitique. Aussi loin qu'on peut remonter dans

l'histoire de l'Arabie, on trouve ce pays habité par des Sémites exempts de tout mélange. Tels sont les Arabes primitifs, *al-Ariba* (Adites, Thémoudites, Amalékites, etc.) ; tels les Arabes secondaires, *Moutearriba* (Himyarites, etc.) ; tels enfin les Arabes tertiaires ou Ismaélites (1), *Mousta'riba* (Koréichites, etc.) (2). Jamais pays n'échappa d'une manière plus complète, non seulement à toute domination, mais encore à toute influence étrangère. A peine de petites parties furent-elles subjuguées superficiellement et en passant par les Abyssins (3), les Perses, les Égyptiens, les Romains. Quelle action exercer sur des peuples nomades ? Il y eut bien, de bonne heure même, des Arabes sédentaires. Mais, avec la race sémitique, il ne faut entendre ce mot que dans un sens tout à fait relatif, et encore aujourd'hui Sémites et Tatars, de quelque vernis de civilisation qu'ils se fardent, ne peuvent se dépouiller de l'esprit nomade qui leur est essentiel. Ils s'accroupissent bestialement autour de mets grossiers qu'ils mangent gloutonnement et en grande hâte avec leurs doigts, à la même gamelle ; dans les maisons, dans les palais, peu encombrés de meubles, ils couchent, comme sous la tente,

(1) Genèse, xxxviii ; Judges, vi, viii ; Isaïe, xxi ; Ézéchiel, xxvii.

(2) Voir l'*Essai sur l'histoire des Arabes*, de M. Caussin de Perceval, t. I ; — la *Notice biographique* placée par M. Kazimirski en tête de sa traduction du Koran.

(3) Notamment, dans l'Yémen, l'État de Saba, fondé peut-être par des Abyssins.

sur un matelas ou un tapis étendu à terre, à moitié habillés, prêts à lever le camp d'une minute à l'autre.

La haute et noble idée de patrie ne saurait exister chez le nomade. Aussi n'en trouve-t-on nulle trace dans l'histoire ni dans les législations des Sémites. Le lien national des Hébreux c'est Yehoua ou Yaveh ; leur forteresse ambulante, c'est le tabernacle. Lors même qu'ils purent être considérés comme sédentaires, le fond de leur génie demeura toujours nomade, et tout, dans leurs lois, dans leurs coutumes, dans leurs mœurs, rappela et consacra l'idéal de la vie nomade. A la Pâque, ils mangeaient l'agneau debout, le bâton à la main, prêts à partir. A la fête des Tabernacles, ils campaient pendant sept jours sous la tente, en mémoire de leur passage dans le désert (1).

Ils n'étaient que les fermiers de Yahveh à qui la terre appartenait, et au nom duquel on faisait tous les quarante-neuf ans la répartition. Captifs, dispersés à Babylone, à Rome, dans le monde entier, ils revêtent sans regret toutes les nationalités politiques par dessus leur nationalité religieuse, qu'ils portent partout avec eux et qui leur suffit. Parlera-t-on du patriotisme des Carthaginois dont l'indépendance était livrée au caprice de troupes mercenaires et qui, au dernier moment, furent réduits à défendre leurs foyers comme les fauves défen-

(1) Les Juifs d'aujourd'hui observent encore cette coutume. En Hollande, en Moldavie, par exemple, ils dressent une tente dans la cour de leur maison et y demeurent tout le temps que dure la fête.

dent leurs tanières, et ne purent les sauver de la destruction ? Pendant des siècles, Phéniciens et Carthaginois écumèrent la Méditerranée et l'Océan comme leurs frères les Bédouins écumaient le désert. Comment des peuples pasteurs seraient-ils attachés au sol ? Ils ne l'aiment pas et n'en ont pas besoin : la chasse et le trafic, c'est assez pour eux. Et puis la Palestine, l'Arabie, sont de tristes pays, en vérité. D'ailleurs, quand des nomades s'arrêtent dans de riches contrées, qu'en font-ils ? Pendant plusieurs siècles, les Arabes-Bédouins possédèrent l'Égypte, terre fertile entre toutes, où la culture est presque un luxe ; dans quel état la laissèrent-ils quand ils furent contraints de lâcher enfin cette proie (1) ? Chez les Israélites, on le sait, la terre est

(1) Cinq de leurs rois gouvernèrent l'Égypte. Le quatrième eût pour ministre le jeune Hébreu Yousef, fils de Yakoub, qui épousa Asseneth, fille d'un prêtre de la ville d'On (plus tard *Héliopolis*, aujourd'hui Mataryeh). Rien de bien extraordinaire à ce que ce Sémite soit devenu le bras droit d'un prince également Sémite. Peu d'années après lui, les Hyksos furent chassés. « La restauration, dit Champollion-Figeac, fut opérée dans toutes les branches de l'administration publique ; tous les efforts furent réunis pour rétablir les lieux saints, les édifices publics, la police des cités, l'influence des coutumes et des croyances nationales, et particulièrement les anciennes règles d'aménagement du fleuve sacré, le père nourricier de l'Égypte ; car l'incurie des rois pasteurs à l'égard des canaux du Nil suffit pour expliquer la famine qui fit la fortune de Joseph. » (*Univers pittoresque : Égypte ancienne*, p. 161.)

Il ne faut pas confondre les Hyksos et les Impurs. Nous avons dit un mot de ceux-ci dans la note de la page 31. Les Impurs ne sont autres que les Hébreux ; et voici, d'après les traditions

maudite, et l'offrande du laboureur Kaïn ne trouve pas grâce devant Yahveh (1).

égyptiennes, comment ils sortirent, ou plutôt furent expulsés de la terre de Kémé (l'Égypte).

Les Impurs étaient des tribus entières dont la vie nomade se trouvait en désaccord avec la civilisation égyptienne. Les pharaons avaient tenté vainement de les soumettre. Menephtah les relégua avec les lépreux égyptiens, et leur assigna pour retraite Thaliphône (Aouaris), dans le Tsabét ou Égypte septentrionale. Ils se réunirent alors sous le commandement d'un prêtre d'On (Héliopolis), nommé Osarsiph, à qui ils jurèrent obéissance et fidélité en toutes choses. Osarsiph leur fit une constitution religieuse et civile toute différente de celle des Égyptiens. Puis il fit relever les fortifications de Thaliphône, et se prépara à la guerre. Il réunit à son parti les fils des pasteurs (*) anciennement expulsés et qui, depuis ce temps, demeuraient en Palestine. Ceux-ci se rendirent à Thaliphône au nombre de deux cent mille. Le pharaon fut frappé de terreur en apprenant cette nouvelle, et son épouvante fut encore augmentée par le souvenir d'une antique prédiction qui annonçait que l'Égypte serait soumise pendant treize ans aux Impurs. Il seignit de rassembler des troupes; mais il se réfugia avec son fils en Éthiopie, emportant avec lui les statues des dieux de l'Égypte, le bœuf Apis et les autres animaux sacrés. Il fut bien accueilli par le souverain de l'État éthiopien de Méroé, qui lui donna l'hospitalité pendant treize ans. Durant ce temps, l'Égypte fut en proie aux plus affreux ravages de la part des Impurs. Enfin, le jour de la délivrance arriva. Menephtah rentra en Égypte avec une armée innombrable, et défit complètement les Impurs, qui furent chassés comme l'avaient été les Hyksos.

(1) « Les peuples chasseurs, indépendamment des difficultés qu'ils éprouvent à se procurer leur subsistance, puisent dans l'usage habituel des armes, et dans leur état non interrompu de guerre avec les autres animaux, ces penchants cruels qui se

(*) Alliance toute naturelle entre Sémites.

Le sémitisme nazaréen, peu favorable à l'esprit de famille, ne le fut pas plus à l'idée de patrie. Le droit divin des rois reconnu par les doctrines esséniennes; la souveraineté de Cæsar acceptée par Yechoua' dont le royaume n'est pas de ce monde; le travail, dont l'ancienne loi avait fait un châtiment, dédaigné et traité d'inutile; l'imprévoyance recommandée comme une vertu (1); le renoncement à toutes les choses terrestres

développent ensuite si facilement dans l'occasion contre les hommes eux-mêmes. Mais comme leurs chasses ne consistent pas seulement dans des attaques de vive force, qu'ils emploient aussi pour saisir les animaux toutes sortes d'embûches et de pièges, leur caractère se compose des habitudes de l'audace et de celles de la ruse; leurs mœurs présentent la réunion de la perfidie et de la cruauté...

« Les peuples purement pasteurs n'ont été de tout temps et ne sont encore aujourd'hui que des hordes de brigands et de pillards. Dans leur vie vagabonde ils regardent tous les fruits de la terre comme leur appartenant de droit; ils n'ont aucune idée de la propriété territoriale, dont les lois primitives sont la base ou la source de presque toutes les lois civiles... Dans leur séparation forcée des autres peuples, les peuples pasteurs s'habituent à traiter en ennemi tout ce qui leur est étranger. Cette haine générale et constante de leurs semblables samente nécessairement dans leurs cœurs des sentiments iniques, cruels et malheureux. » (Cabanis, *Rapport du physique et du moral de l'homme.*)

(1) Genèse, 17-19. — Psaumes de David. — Épître I de Pierre, v, 7.

« C'est pourquoi je vous dis : Ne soyez pas inquiets pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps que le vêtement ?

« Regardez les oiseaux du ciel; ils ne sèment, ni ne moisson-

et le détachement de toutes les affections humaines présentés comme les degrés fondamentaux de la sainteté (1);

nent, ni ne rassemblent dans des greniers : et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas de plus de prix qu'eux ?

« Et pourquoi êtes-vous inquiets du vêtement ? Considérez les lys des champs comme ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent...

« Ne soyez donc pas inquiets, disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ?

« Car les nations se préoccupent de tout cela. Mais votre Père sait que vous avez besoin de tout cela.

« Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné en surplus.

« Ne soyez donc point inquiets pour le lendemain. Car le jour du lendemain se pourvoira lui-même. A chaque jour suffit sa peine. » (Mathieu, vi, 25-34.)

Q. Horatius Flaccus, se plaçant à un tout autre point de vue, a dit :

Permitte Divis cætera. . . .

.

Quid sit futurum cras, fuge querere, et,
Quem fors dierum cumque dabit, lucro
Appone.

(Odes, I, 9, Ad Thaliarchum.)

(1) « Et un autre de ses disciples lui dit : Seigneur, permets-moi d'aller d'abord ensevelir mon père.

« Mais Jésus lui dit : Suis-moi, et laisse les morts ensevelir leurs morts. » (Math., viii, 21-22.)

« Et qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi. » (Math., x, 38 ; xvi, 24 ; Marc, viii, 34 ; Luc, xiv, 27.)

« Comme il parlait encore à la foule, voilà que sa mère et ses frères se tenaient dehors, cherchant à lui parler.

« Quelqu'un lui dit : Voici ta mère et tes frères qui se tiennent debout dehors, et qui te demandent.

« Mais lui, répondant à celui qui lui parlait, dit : Qui est ma mère et qui sont mes frères ?

la fuite ordonnée au moment du danger (1), tout cela est précisément le contre-pied du patriotisme. La patrie, pour le chrétien, c'est la Jérusalem céleste, le sein du Père qui est dans les cieux ; la seule affaire du chrétien, c'est son salut ; la vie du chrétien sur la terre est un exil dont il appelle la fin de tous ses vœux ; la mort le mettra dans sa vraie, dans sa seule patrie. Aimons donc la mort, haïssons la vie ; soyons tout esprit ; macérons, anéantissons la chair (2). Que bâtir sur de tels fondements ? Ah ! si les sociétés chrétiennes

« Et étendant la main sur ses disciples, il dit : Voilà ma mère et mes frères.

« Car quiconque aura fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là sera mon frère, et ma sœur, et ma mère. » (Math., xii, 46-50 ; Marc, iii, 31 ; Luc, viii, 19.)

Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien ;
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien.
De toutes amitiés il détache mon âme,
Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

(MOLIÈRE, *Tartuffe*, acte I, sc. vi.)

On le voit, *Tartuffe* est un fidèle disciple de l'Évangile.

(1) « Mais lorsque vous verrez Jérusalem investie par une armée, alors sachez que sa désolation approche.

« Alors que ceux qui sont dans la Judée fuient vers les montagnes ; et que ceux qui sont au milieu d'elle s'en aillent ; et que ceux qui sont dans les pays voisins n'y entrent point. » (Luc, xxi, 20-21 ; Math., xxiv, 15 ; Marc, xiii, 14.)

(2) *De Imitatione Christi*. Ce livre malsain est le dernier terme du nihilisme chrétien. Il exhale à chaque page une odeur cadavéreuse qui glace et qui suffoque.

ont vécu, se sont développées, ont prospéré et se sont placées à la tête de la civilisation, qu'on le sache bien : la gloire en revient toute à la race qui en elles a combattu, a secoué, a dominé les principes stériles et subversifs du sémitisme ; et, l'on ne saurait trop le redire, ces sociétés se sont élevées d'autant plus haut et ont brillé d'un éclat d'autant plus vif et plus solide qu'elles se sont plus éloignées des doctrines étrangères et funestes qui les avaient retenues dans une si longue enfance.

Les sociétés musulmanes n'eurent de ces déchirements que dans des proportions infiniment moins considérables, et l'on ne saurait espérer pour elles un heureux divorce de la race et de la religion. Chez elles, l'une et l'autre concordent, et, superposées, coïncident dans toute leur étendue. L'islam, tout sémitique, a été fait par un Sémite pour des Sémites. Sauf la Perse, où le sang aryan était très-affaibli, où les populations se trouvaient fort mélangées et peu nombreuses, mais qui toutefois a réagi, sauf l'Inde qui fut, en fin de compte, peu entamée, et dont plus des sept huitièmes résistèrent à la conversion, il n'a soumis que des races inférieures à la race sémitique.

Pour le musulman, comme pour le juif et le chrétien, tout est en Dieu, et la personnalité d'Allah n'est pas moins absorbante que celle du vieux Yahveh. Devant l'un comme devant l'autre, la famille, la patrie, le monde, tout disparaît (1). Allah, c'est l'infini de l'arbi-

(1) « L'amour des plaisirs, tels que les femmes, les enfants, les

traire, de la grâce, du bon plaisir, du caprice et de la tyrannie. Il a tout créé. Il sait tout, il peut tout, il a soin de tout. Il distribue ses dons comme il veut (1). Il est

trésors entassés d'or et d'argent, les chevaux portant des marques imprimées, les troupeaux, les campagnes, tout cela paraît beau aux hommes; mais ce ne sont que des jouissances temporaires de ce monde, mais la belle retraite est auprès de Dieu. » (Koran, III, 12.)

« Sache que la vie de ce monde n'est qu'un jeu et une frivolité; c'est une parure, c'est un sujet de vaine gloire parmi vous. L'accroissement de biens et un grand nombre d'enfants sont comme la pluie : les plantes qu'elle anime plaisent aux infidèles, mais bientôt elles se fanent, et tu les verras jaunir et devenir des fétus desséchés. Et au bout de tout cela, dans l'autre monde, le supplice terrible,

« Ou le pardon de Dieu et sa miséricorde. La vie de ce monde n'est qu'une jouissance temporaire qui éblouit.

« Lutte donc de vitesse pour obtenir le pardon de Dieu et le paradis... » (Ibid., LVII, 19-21.)

« O vous qui croyez ! vous avez des ennemis dans vos épouses et dans vos enfants...

« Vos richesses et vos enfants sont votre tentation, pendant que Dieu tient en réserve une récompense magnifique. » (Ibid., LXIV, 14-15.)

« Nous avons recommandé à l'homme de tenir une belle conduite à l'égard de son père et de sa mère. S'ils t'engagent à m'associer ces êtres dont tu ne sais rien (*), ne leur obéis pas.. » (Ibid., XXIX, 7.)

« Ceux qui abandonnent leur pays et combattent dans le sentier de Dieu peuvent espérer sa miséricorde, car il est indulgent et miséricordieux. » (Ibid., II, 215.)

(1) « Dieu tantôt répand à pleines mains ses dons sur ceux qu'il veut, et tantôt il les mesure... » (Ibid., XVII, 32.)

(*) Les idoles. Le Koran appelle aussi les chrétiens ceux qui associent, par allusion à la Trinité.

vindictif (1). Il est égoïste (2). Il est capricieux (3). Il

(1) « Ceux qui ne croient point aux signes de Dieu éprouveront un châtement terrible. Dieu est puissant et vindictif. » (Koran, VII, 3.)

« Ne vous imaginez pas que Dieu manque à la promesse faite à ses apôtres. Il est puissant et vindictif... » (*Ibid.*, XIV, 48.)

Allah est bien le même dieu que Yahveh :

« Car je suis l'Éternel, ton Dieu, le Dieu fort, le Dieu jaloux, punissant l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de ceux qui me haïssent. » (*Exode*, XX, 5.)

(2) « Je n'ai créé les hommes et les génies qu'afin qu'ils m'adorent. » (Koran, LI, 56.)

« Moïse disait à son peuple : O mon peuple, pourquoi me causez-vous de la peine ? Je suis l'apôtre de Dieu envoyé vers vous, vous le savez bien. Mais lorsqu'ils dérivèrent de la droite voie, Dieu fit dévier leurs cœurs, car Dieu ne dirige pas des transgresseurs. » (*Ibid.*, LXI, 5.)

(3) « Nous élevâmes les prophètes les uns au-dessus des autres. Les plus élevés sont ceux à qui Dieu a parlé. Nous avons envoyé Jésus, fils de Marie, accompagné de signes évidents, et nous l'avons fortifié par l'esprit de la sainteté (*). Si Dieu avait voulu, ceux qui sont venus après eux et après l'apparition des miracles ne se seraient point entre-tués. Mais ils se mirent à disputer ; les uns crurent, d'autres furent incrédules. Si Dieu l'avait voulu, ils ne se seraient point entre-tués ; mais Dieu fait ce qu'il veut. » (*Ibid.*, II, 254.)

« Les croyants doutent-ils que Dieu puisse diriger dans la droite voie tous les hommes, s'il le voulait ? » (*Ibid.*, XIII, 30.)

« Si Dieu avait voulu, il aurait fait de vous un seul peuple ; mais il égare celui qu'il veut et dirige celui qu'il veut : un jour on vous demandera compte de vos actions. » (*Ibid.*, XVI, 95.)

« Dieu égare celui qu'il veut et dirige celui qu'il veut. Que ton âme, ô Mohammed, ne s'abîme donc point dans l'affliction sur leur sort. Dieu connaît leurs actions. » (*Ibid.*, XXXV, 9.)

(*) C'est-à-dire l'ange Gabriel.

est méchant (1). Il a créé le mal comme le bien (2), et les réprouvés pour l'enfer (3). Lui-même a établi l'inégalité et la servitude parmi les hommes. Mais la monstruosité la plus révoltante de l'islam, c'est cette inconséquence qui admet en même temps la prédestination et la responsabilité de chacun. Tout ce qui fut, est et sera inscrit dans le *Siddjin* ou *Illion*, c'est-à-dire le *Livre évident*, est arrêté de toute éternité et demeure immuable (4). Et nonobstant, tout homme sera jugé sur ses actions ! C'est un même verset (nous l'avons cité précédemment) (5) qui consacre cette étrange

(1) « J'en jure.... »

« Par l'ame et celui qui l'a formée,

« Et qui lui a inspiré sa méchanceté et sa piété. » (Koran, xci, 1-8.)

(2) « Nous avons créé pour la géhenne un grand nombre de génies et d'hommes qui ont des cœurs avec lesquels ils ne comprennent rien, qui ont des yeux avec lesquels ils ne voient rien, qui ont des oreilles avec lesquelles ils n'entendent rien. Ils sont comme les brutes; ils s'égarent même plus que les brutes. Tels sont les hommes qui ne prêtent aucune attention à nos signes. » (*Ibid.*, vii, 178.)

(3) « Nous les élevons les uns au-dessus des autres, en sorte que les uns prennent les autres pour serviteurs... » (*Ibid.* xliii, 31.)

(4) Voir le Koran, iii, 139, 148; vi, 38, 59; x, 62; xi, 8; xiii, 39; xvii, 73; xviii, 47; xxxiii, 38; xxxiv, 3; xxxvi, 11; lvii, 22; lxxxiii, 7-21; lxxxiv, 7-10.

(5) Koran, xvi, 95. — Citons encore les passages suivants :

« Nous avons envoyé des apôtres vers chaque peuple en disant : Adorez Dieu et évitez le Thaghout (*). Il y en eut parmi

(*) Nom d'une ancienne idole des Arabes.

contradiction : « Il (Dieu) égare celui qu'il veut et dirige celui qu'il veut : un jour on vous demandera compte de vos actions. » Le dieu de l'islam devient ainsi un personnage en qui l'absurde le dispute à l'atroce. L'homme entre ses mains n'est plus qu'une machine qu'il règle ou détraque suivant son caprice.

« Ce n'est pas vous qui les (les ennemis) tuez, c'est Dieu. Quand tu lances un trait, ce n'est pas toi qui le lances ; c'est Dieu, pour éprouver les fidèles par une belle épreuve ; car Dieu entend et sait tout (1). »

Cela ne fait-il point songer aux théories extravagantes de la *vision en Dieu* et des *causes occasionnelles* du chrétien Malebranche ? Rien d'étonnant : sémitisme

eux que Dieu a dirigés ; il y en eut d'autres qui ont été destinés à l'égarement. Parcourez la terre, et voyez quelle a été la fin de ceux qui ont traité les apôtres de menteurs.

« Si tu désires qu'ils soient dirigés, sache que Dieu ne dirige plus celui qu'il a égaré. Ils n'auront aucun protecteur. » (xvi, 38-39.)

« Si nous avions voulu, nous aurions donné à toute âme la direction de son chemin ; mais ma parole immuable a été celle-ci : Je remplirai le géhenne d'hommes et de génies ensemble. » (xxxiii, 13 ; cf. vii, 178, déjà cité ; xi, 130.)

« Si Dieu avait voulu, il n'aurait établi qu'un seul peuple professant la même religion ; mais il donnera aux uns une place dans sa miséricorde, pendant que les méchants n'auront ni patron ni protecteur. » (xlii, 6.)

« Nous n'avons envoyé aucun apôtre qui n'ait parlé dans la langue de son peuple pour lui parler clairement. Dieu ensuite égare celui qu'il veut et dirige celui qu'il veut. Il est le puissant, le sage. » (xiv, 4 ; cf. xvi, 95, et xxxv, 9, déjà cités.)

(1).Koran, viii, 17.

des deux parts ; nazaréen d'un côté, musulman de l'autre. Qu'on lise, si l'on se sent ce courage, certains chapitres du *De imitatione Christi* (1), et l'on verra que les conséquences rigoureuses de l'Évangile sont, à peu de chose près, les mêmes que celles du Koran. On rapprochera de plusieurs des versets que nous avons transcrits du livre musulman ce passage significatif du livre chrétien :

Non enim semper est in potestate hominis via ejus ; sed Dei est dare, et consolari quando vult, et quantum vult, et cui vult, sicut sibi placuerit, et non amplius (2).

C'est-à-dire :

« Car il n'est pas toujours au pouvoir de l'homme de choisir sa voie ; mais il appartient à Dieu de la lui donner, et de consoler quand il veut, autant qu'il veut, et qui il veut, selon son bon plaisir, et pas plus. »

Il est évident que le judaïsme, le christianisme et l'islamisme sont trois branches d'un même arbre. Seulement, sur la branche chrétienne mainte greffe exotique a été pratiquée dans la suite des siècles, tandis que les deux autres sont demeurées à peu près dans leur sincérité brutale et leur sécheresse native. Ni Yechoua', ni Mohammed n'ont prétendu innover ; mais, ainsi que nous le rappelions au début de ce chapitre,

(1) *De imitatione Christi*, l. III, ch. III, VII, LIII, LIV, LV. —

Le chapitre LIV est surtout curieux : c'est le tableau du grand et irréconciliable duel de la nature et de la grâce.

(2) Liv. III, ch. VII.

ils se rattachent aux traditions anciennes de leur race, continuent, expliquent, développent, accomplissent la loi. Yechoua' invoque sur lui-même et sur sa mission le témoignage de Moché (1). Mohammed se dit annoncé dans le Pentateuque (2) et dans l'Évangile (3). Sa cosmogonie est indigente et pitoyable comme celle de Moché. « Nous avons bâti au-dessus de vos têtes, dit Allah, sept cieux solides (4). » Toutes les légendes de la Bible juive, la chute des anges, celle de l'homme, les histoires d'Adam, de Kaïn et de Habel,

(1) Jean, v. 46. — Voir la Genèse, III, 15 ; xxii, 18 ; xlix, 10 ; le Deutéronome, xviii, 15.

Il va sans dire que ces versets de l'ancien Testament peuvent comme toutes les prophéties, s'appliquer à n'importe qui et à n'importe quoi.

(2) Mohammed reconnaît comme divins le Pentateuque, les Psaumes, l'Évangile et le Koran.

(3) Koran, vii, 156 ; lxxvi, 9.

« Jésus, fils de Marie, disait à son peuple : O enfants d'Israël je suis l'apôtre de Dieu, envoyé vers vous pour confirmer le Pentateuque qui vous a été donné avant moi, et pour vous annoncer la venue d'un apôtre après moi, dont le nom sera Ahmed... » (*Ibid.*, lxi, 6.)

Le traducteur ajoute en note : « ... Nous avons fait Mahomet de Mohammed, le glorifié ; ce mot vient de la même racine et a le même sens qu'Ahmed, qui, à son tour, répond au mot grec *Periclytos*, le glorieux. Les mahométans prétendent que Jésus-Christ a prédit la venue de Mohammed, Ahmed, du *Périclytos* (Évang. Joann., xvi, 17), et que le *Paraclet* (*Paracletos*), que l'on sait s'appliquer à la descente du Saint-Esprit, n'est qu'une application de *Periclytos* au goût et à la manière des chrétiens. »

(4) Koran, lxxviii, 12 ; cf. *ibid.*, ii, 27, et lxxvii, 3.

d'Abraham, de Yakoub, de Yousef, de Moché, parfois un peu dénaturées, sont acceptées par Mohammed, et racontées à plusieurs reprises et avec des redites sans nombre dans le Koran. Dans ce livre, comme dans l'Évangile, le jugement dernier est la grande affaire, l'événement capital : il est rappelé à chaque page et présenté sous les couleurs les plus terribles. Les supplices des damnés sont décrits avec des images dégoûtantes (1). Mais, plus que Yechoua', Mohammed insiste sur les récompenses qui attendent les élus, et, à tout instant, il fait passer sous les yeux des croyants le tableau des félicités de son paradis :

« Ceux qui craignent la majesté de Dieu auront deux jardins.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

(1) « La géhenne est derrière lui, et il sera abreuvé d'une eau infecte.

« Il l'avalera à petites gorgées, et elle aura peine à passer. La mort l'assaillira de tous côtés, et il ne mourra pas. A cela succèdera un tourment terrible. » (Koran, xiv, 19-20.)

« C'est un arbre (*) qui pousse du fond de l'enfer.

« Les cimes sont comme si c'étaient des têtes de démons.

« Les réprouvés en seront nourris et s'en rempliront le ventre.

« Là-dessus, ils boiront de l'eau bouillante. » (*Ibid.*, xxxvii, 62-65.)

« C'est la géhenne, où ils seront brûlés. Quel affreux lieu de repos !

« Oui, et il en sera ainsi. Goûtez, leur dira-t-on, l'eau bouillante et le pus. » (*Ibid.*, xxxviii, 56-57.)

(*) L'arbre de Zakkoum.

« Tous deux ornés de bosquets.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

« Dans tous deux, deux sources vives.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

« Dans tous deux, deux espèces de chaque fruit.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

« Ils se reposeront accoudés sur des tapis dont la doublure sera de brocart. Les fruits des deux jardins seront à la portée de quiconque voudra les cueillir.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

« Là seront de jeunes vierges au regard modeste, que n'a jamais touchées ni homme ni génie.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

« Elles ressemblent à l'hyacinthe et au corail.

« Avertis-les du jour où les ennemis de Dieu seront rassemblés devant le feu et marcheront en foule serrée.

« Jusqu'au moment où, étant placés devant le feu, leurs oreilles et leurs yeux et leurs peaux témoigneront contre eux de leurs actions.

« Ils diront à leurs peaux : Pourquoi témoignez-vous contre moi ? Et leurs peaux répondront : C'est Dieu qui nous fait parler, ce Dieu qui a donné la parole à tout être... Il vous avait déjà créés une fois, et vous retournerez encore à lui.

« Vous ne pouviez vous cacher au point que vos oreilles, vos yeux et vos peaux ne témoignassent contre vous, et vous vous êtes imaginé que Dieu ignorera une grande partie de vos actions. » (*Ibid.*, XII, 18-21.)

« La géhenne sera toute formée d'embûches,

« Retraite des méchants,

« Pour y demeurer des siècles.

« Ils n'y goûteront ni la fraîcheur ni aucune boisson, si ce n'est l'eau bouillante et le pus. » (*Ibid.*, LXXVIII, 21-25.)

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

• • • • •
 « Outre ces deux jardins, deux autres s'y trouveront encore.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

« Deux jardins couverts de verdure.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

« Où jailliront deux sources.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

« Là il y aura des fruits, des palmiers et des grenades.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

« Là il y aura de bonnes, de belles femmes.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

« Des femmes vierges aux grands yeux noirs, renfermées dans des pavillons.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

« Jamais homme ni génie ne les a touchées.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

« Leurs époux se reposeront sur des coussins verts et sur des tapis magnifiques.

« Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous ?

« Béni soit le nom du Seigneur, plein de majesté et de générosité (1). »

Plus loin :

« Ils habiteront le jardin des délices.

• • • • •

(1) Koran, LV, 46-78.

« Se reposant sur des sièges ornés d'or et de pierres.

« Accoudés et placés en face les uns des autres.

« Autour d'eux circuleront des jeunes gens éternellement jeunes.

« Avec des gobelets, des aiguières et des coupes remplies d'une boisson limpide.

« Dont ils n'éprouveront ni maux de tête ni étourdissements.

« Avec des fruits qu'ils choisiront à leur goût,

« Et de la chair de ces oiseaux qu'ils aiment tant.

« Ils y auront des beautés aux grands yeux noirs, des beautés pareilles aux perles soigneusement cachées.

.

« Ils n'y entendront ni discours frivoles ni paroles qui mènent au péché.

« On n'y entendra que les paroles : Paix, paix.

« Les hommes de la droite (qu'ils seront heureux les hommes de la droite !)

« Séjournent parmi des arbres de lotus sans épines.

« Et des bananiers chargés de fruits du sommet jusqu'en bas.

« Sous des ombrages qui s'étendront au loin,

« Près d'une eau courante,

« Au milieu de fruits en abondance,

« Que personne ne coupera, dont personne n'interdira l'approche.

« Et ils reposeront sur des lits élevés.

« Nous créâmes les beautés du paradis d'une création à part ;

« Nous avons conservé leur virginité.

« Chéries de leurs époux, et d'un âge égal au leur,

« Elles seront destinées aux hommes de la droite (1). »

Plus loin encore :

« Pour prix de leur constance, il leur a donné le paradis et des vêtements de soie.

« Où, appuyés sur des sièges, ils n'éprouveront ni la chaleur du soleil ni froid glacial.

« Des arbres avoisinants les couvriront de leur ombrage, et leurs fruits s'abaisseront pour être cueillis sans peine.

« Pour eux on fera courir à la ronde des vases d'argent et des gobelets comme des cruches,

« Des cruches d'argent avec des coupes remplies d'un mélange de zendjebil (2),

« D'une source qui s'y trouve, appelée Selsebil.

« Ils seront servis à la ronde par des enfants d'une éternelle jeunesse ; en les voyant, tu les prendrais pour des perles défilées.

« Si tu voyais cela, tu verrais un séjour de délices qui est un vaste royaume.

« Ils seront revêtus d'habits de satin vert et de brocart, et parés de bracelets d'argent.

(1) Koran, LVI, 12-27.

(2) Gingembre.

« Leur seigneur leur fera boire une boisson pure (1). »

Ailleurs :

« Voici le tableau du paradis qui a été promis aux hommes pieux, des ruisseaux dont l'eau ne se gâte jamais, des ruisseaux de lait dont le goût ne s'altérera jamais, des ruisseaux de vin, délices de ceux qui en boiront.

« Des ruisseaux de miel pur, toutes sortes de fruits, et le pardon des péchés (2).... »

« Certes, les justes seront dans le séjour des délices.

« Étendus sur des sièges, ils porteront leurs regards çà et là.

« Sur leurs fronts tu reconnaitras l'éclat de la félicité.

« On leur présentera à boire du vin exquis, cacheté.

« Le cachet sera de musc. Que ceux donc qui veulent lutter à le conquérir luttent.

« Ce vin sera mêlé avec l'eau de Tasnim.

« C'est une fontaine où se désaltéreront ceux qui approchent de l'Éternel (3). »

(1) Koran, LXXVI, 12-21.

(2) Koran, XLVII, 16-17.

(3) Koran, LXXXIII, 22-28.

Il est à remarquer que Mohammed n'a pas formellement interdit aux Musulmans de boire du vin. On lit au verset 216 du chapitre II :

« Ils t'interrogeront sur le vin et le jeu. Dis-leur : Dans l'un comme dans l'autre, il y a du mal et des avantages pour les hommes ; mais le mal l'emporte sur les avantages qu'ils procurent... »

Ici une différence profonde sépare le christianisme de l'islamisme. Le premier déclara la guerre à la chair et se révolta contre la nature, qu'il identifia avec le péché (1). Sans être moins rebelle à la nature, l'islamisme alla au-delà de ce qu'elle demande et prévint ses cris en courant au-devant de ses désirs. La famille musulmane n'est qu'un lupanar canonique et légal (2).

Moché constitua bien la nationalité théocratique du petit peuple hébreu et lui imprima le sceau indélébile de sa législation ; mais cette législation se compléta, s'altéra d'une manière assez sensible longtemps après lui. Yechoua' demeura volontairement en dehors de tout esprit pratique et politique, se bornant à des spéculations sentimentales et vagues. Les témoignages de son existence sont même si rares, si incertains, si contradictoires, qu'on a pu la soumettre à une critique sévère et en faire l'objet d'un doute qui approche de la négation absolue (3). D'un autre côté, l'œuvre du Nazaréen

(1) « ... Nature, Esprit ! On ne parle pas de la sorte à des chrétiens. On brûle les athées, parce que de pareils discours sont ce qu'il y a de plus dangereux au monde. La Nature est péché, l'Esprit est diable : ils nourrissent à eux deux le Doute, leur hermaphrodite difforme. » (Goethe, *Faust*, 2^e partie.)

(2) Cette assertion, rigoureusement vraie, et que des preuves nombreuses pourraient appuyer, ne saurait nous empêcher de reconnaître que, même dans un pareil milieu, il existe des vertus privées qui méritent d'être estimées. Dans un tel cas, le milieu social innocente les individus.

(3) D. F. Strauss, *la Vie de Jésus*. Tubingue, 1855. — Nous n'admettons point, pour nous, cette négation, nous l'avons déjà

fut tellement dénaturée, transformée, noyée dans un océan d'éléments divers, le christianisme est tellement postérieur au Christ, qu'en somme, dans le long travail des siècles, c'est la plus faible part de collaboration qui demeura au fondateur.

L'islam, au contraire, est sorti armé de toutes pièces du cerveau de Mohammed ; si l'ensemble des traditions

dit (*), et nous ne voyons aucun inconvénient à ce que le personnage ait existé historiquement. Cette question nous paraît, d'ailleurs, secondaire. Toutefois, il est bon de faire remarquer que les Évangiles, encore une fois, les seuls documents qui nous parlent de la vie et de la mort de Yechoua', sont presque constamment écrits dans un style symbolique, obscur, sujet à interprétations diverses, et qu'on doit par conséquent les lire avec une extrême défiance. On sait, d'ailleurs, comment le Saint-Esprit, toujours habile à opérer de plus d'une façon, aida les Pères du Concile à distinguer les évangiles apocryphes de ceux qui devaient être déclarés canoniques. Toutes les portes et toutes les fenêtres de la salle du Concile étant bien closes, on plaça sur une table un exemplaire de tous les évangiles qui se faisaient concurrence. Alors le Saint-Esprit, dévotement invoqué par les Pères, fit souffler un vent violent qui chassa aussitôt de la table sur le sol tous les évangiles, à l'exception de quatre : c'étaient ceux de Mathieu, de Marc, de Luc et de Jean ; ainsi miraculeusement désignés au choix du Concile, ils furent déclarés les seuls authentiques. Enfin, on ne trouve cités que par Justin martyr, mort en 167, les Évangiles ; l'apocalypse de Jean, par Tatien, mort en 176 ; l'évangile de Jean, par Athénagoras, mort en 177 ; la première épître de Paul aux Corinthiens, plusieurs évangiles, l'épître aux Romains et la première épître à Timothée, par Théophiles, mort vers 190. Papias, évêque de Hiéropolis, en Phrygie, mort vers 156, cite les évangiles de Marc et de Mathieu.

(*) Voir la note 1 de la page 50, au chapitre IV.

ou *Sonna*, si les élucubrations des commentateurs ont pu le partager en sectes ennemies, elles n'y ont, en réalité, rien ajouté (1). Il est, au XIII^e siècle de son ère, ce qu'il était au premier.

Le judaïsme, nous l'avons dit plusieurs fois, ne fit point de propagande et demeura restreint aux Israélites de race. Toutefois, la loi mosaïque pénétra dans l'Abyssinie, s'y modifia sans doute, et y compta de nombreux adeptes. Les traditions abyssiniennes font remonter l'introduction du judaïsme et la conversion des habitants du pays au temps où la reine de Saba, qu'elles appellent Makeda et que les Musulmans nomment Balkis, alla faire visite au roi Salomon (2) dans Jérusalem (3), et en ramena une colonie d'Israélites. Les Abyssins, évangélisés par Frumentius, embrassèrent le christianisme dans le courant du IV^e siècle; mais leur religion est demeurée fortement mêlée de

(1) La *Kabbale*, doctrine secrète consignée dans l'*Yetzira* et le *Zohar*, le *Talmud* de Jérusalem, le *Talmud* de Babylone, qui comprend la *Mischna* et la *Gemara*, ont beaucoup plus modifié le judaïsme. Comme les Chyites chez les Musulmans, les Juifs Karaïtes sont restés exclusivement fidèles au livre primitif.

(2) Les uns font venir cette célèbre personne d'une ville et d'un État de Saba, situés dans l'Yémen; les autres de Méroé, qui fut aussi appelée Saba; d'autres d'une ville de Saba placée en Éthiopie, sur la côte orientale de la mer Rouge, en face des Sabéens de l'Yémen (*). Il y avait probablement entre ces deux États des communications intimes, et peut-être l'un était-il la colonie de l'autre.

(3) II *Chron.*, ix, 1-12. — Koran, xxvii, 22-44; xxxiv, 14-15.

(*) Voir la carte de d'Arville, *Orbis veteribus notus*, 1763.

pratiques juives. A la fin du siècle dernier (1768-1772), le voyageur écossais James O'Bruce parcourut l'Abysinie et y trouva un peuple d'environ cent mille âmes, appelé Falasha, qui se disait issu des colons établis jadis par Balkis, et dont le roi portait toujours le nom de Gédéon, la reine celui de Judith. Du temps de Mohammed, il y avait en Arabie des villes entièrement habitées par des Juifs, telles que Khaïbar par la tribu de Nadhir, le bourg de Fadak qui en dépendait, Wadi-I-Kora, Taïma. La tribu de Koraïza, juive aussi, était fixée à Yathreb.

Le christianisme dut sa force d'expansion à son élasticité, aux éléments extra-sémitiques qui le rendirent acceptable pour des peuples aryans séduits et trompés, à l'emploi des moyens violents, qu'il n'épargna point dès qu'il fut à même de s'en servir ; et il arriva ainsi, très-lentement, à posséder environ deux cent soixante millions de sectateurs partagés entre ses branches diverses, à peu près, comme nous le disions plus haut, le quart de la population du globe terrestre.

La propagation de l'Islam fut, au contraire, très rapide, et, en même temps que prophète et législateur, Mohammed se montra politique et conquérant (1). Soixante-dix-huit ans après sa mort, la Palestine, la Syrie, l'Égypte, la Perse, l'Afrique septentrionale, l'Espagne étaient subjuguées. Dans le second siècle de

(1) Toutefois, l'Islam ne convertit pas tous ceux qu'il conquiert. Les Grecs, les Grecs même du Bas-Empire, subirent le joug des Turks Osmanlis, mais résistèrent au Koran.

l'ère musulmane, l'empire des Arabes s'étendait des confins de la Tatarie et de l'Inde à l'Océan Atlantique. Au Nord, les Franks, purs Aryas, conduits par Karl-Martel, infligèrent aux Sarrasins la défaite de Poitiers, et ceux-ci ne franchirent jamais cette limite (1).

Au XI^e siècle de l'ère vulgaire, le sémitisme est le maître du monde. Il trône à Rome et à Bagdad. C'est l'époque de la nuit la plus sombre, de la tristesse la plus amère, de l'atonie la plus effrayante dans l'histoire de l'humanité. Le monde va-t-il mourir ? On avait eu bien peur, en Occident, de l'an mil. Quand il fut passé, on fut longtemps à se rassurer. Cependant, on vivait si peu, que mourir n'eût point été un grand changement. Pour les chrétiens de bonne foi qui aspiraient véritablement au royaume des cieux, ce fut presque une déception de voir que le monde ne finissait pas. Telle était la déplorable situation de tant de peuples de noble race courbés sous le joug du sémitisme nazaréen.

Dans le vaste empire des Khalifes, les Sémites musulmans ne souffraient point : leur religion avait été faite pour eux et leur convenait admirablement. L'harmonie était là complète. Ce fut le beau temps des Arabes. Ils

(1) Mais ils restèrent, et l'on s'en aperçoit encore, deux cent soixante-trois ans (712-975) dans la Gaule méridionale. Ils avaient conquis facilement l'Espagne sur les Wisigoths, élément aryan, mais peu nombreux, et perdu dans la population du pays dont le fond était ibère, c'est-à-dire d'une origine vraisemblablement mélangée, dès la plus haute antiquité, de Sémites et de Tatars.

allèrent dans la civilisation aussi haut que les Sémites peuvent aller : civilisation toute factice, toute superficielle, toute d'emprunt, dont on a fait beaucoup plus de bruit qu'il n'eût fallu. Ils n'ont pas créé leur architecture tant et trop vantée ; en cet art, comme en tout, ils ont dénaturé, amoindri, détourné de l'ordre, de la raison et de la proportion, qui font la vraie beauté, les éléments qu'ils avaient pris au dehors. Quelle architecture peut avoir un peuple nomade (1) ? Celle des Arabes procéda de la byzantine, corruption de l'antique qu'elle parvint à corrompre encore. Une chose manque à l'architecture arabe : c'est la vie ; il y fait froid et vide comme dans la Bible, comme dans l'Évangile, comme dans le Koran.

(1) Ibn-Khaldoun, né à Tunis en 1332, mort au Kaire en 1406, a écrit :

« On observe que les peuples nomades, chez lesquels la civilisation ne fait que commencer, sont obligés d'avoir recours à d'autres pays pour trouver des personnes versées dans l'architecture. C'est ce qu'on a vu du temps du khalife Walid, fils d'Abd-al-Melek (*), lorsqu'il voulut élever une mosquée à Médine, une autre à Jérusalem et une à Damas, où cette dernière porte encore son nom. Il fut contraint d'envoyer à Constantinople demander à l'empereur grec des ouvriers habiles dans la bâtisse, et ce souverain lui adressa effectivement des gens en état de remplir ses vues. » (Liv. V, ch. XXIV.)

A toute époque il en a été ainsi chez les peuples sémitiques. La civilisation y commence toujours, ne s'y achève jamais, et ne s'élève point au-dessus d'un certain niveau, assez bas.

Sur les caractères de l'architecture arabe, voir D. Ramée, *Histoire générale de l'Architecture*, pages 1137-1143.

(*) 715 de l'ère vulgaire.

Les livres scientifiques des Arabes, quand ils ne sont pas extravagants, sont des copies, des traductions. Quelle est la grande découverte, utile à l'humanité, dont on puisse attribuer la gloire à un Arabe? Un Sémite est impuissant à rien créer. Les Phéniciens, les Carthaginois, ces fameux navigateurs, n'ont pas même inventé la boussole.

Que dire de la poésie des Arabes, toute de mots, veuve d'idées, dépourvue de goût et de mesure, ne vivant que d'antithèses, d'allitérations, d'images enflées et désordonnées, subtile, pompeuse et monotone? Elle a tristement influé sur la littérature espagnole et l'a fait aboutir au *gongorisme* de Luis de Gongora y Argote (1).

Après une aurore qui n'eut point de midi, le monde arabe retomba dans sa nuit et dans cette existence végétative qui lui tient lieu de vie, et dont il ne sortira plus que pour disparaître tout à fait. Le sabre turk flamboya ensuite sur la terre, y ravagea de vastes espaces et ne fit rien de plus. Le Tatar, moins pervers peut-être que le Sémite, lui est bien inférieur en tout; il est moins dangereux, parce qu'il a une moindre somme d'intelligence à mettre au service du mal. Quand le Turk eut épuisé tout ce qu'il possédait

(1) Gongora naquit en 1561 à Cordoue, vieux centre du sémitisme, siège du khalifat occidental pendant trois siècles, et qui n'avait été réuni aux États de Castille et de Léon qu'en 1236.

Cervantes, qui en Espagne représente le bon sens, est né dans la Vieille-Castille, à Alcalá de Henares.

de force brutale, il défailloit et pencha vers la mort. Il est aux dernières heures de son agonie.

Pour les races aryanes de l'Occident, le sémitisme nazaréen fut un narcotique puissant, mais non un poison mortel. A la longue, elles se sentirent, se réveillèrent, se levèrent et se mirent en marche. C'est au XI^e siècle, du sein des plus épaisses ténèbres, qu'on vit poindre la première lueur. A la fin du siècle, un grand fait se produisit : les Croisades, qui marquent une des phases de la lutte éternelle des peuples de sang aryan contre les peuples de sang sémitique. Nous nous arrêterons un instant, dans le chapitre suivant, à en examiner la nature et les résultats.

CHAPITRE VI

Bagdad et Rome. — Les Croisades. — Causes principales qui les firent échouer. — Leurs résultats. — Réveil de l'Occident. — Pierre Abailard. — Lutte de l'esprit de liberté contre le christianisme pendant le Moyen Age. — Les hérésies du XIV^e siècle. — Leur portée sociale et politique. — Prise de Constantinople par les Turks Ottomans. — Invasion pacifique des chefs-d'œuvre de l'antiquité aryane en Occident. — La Renaissance. — Admirable spectacle du XVI^e siècle. — La Réforme. — Sa véritable valeur et son véritable sens. — Inconséquence des réformateurs. — Turpitudes sémitiques du catholicisme. — Les Jésuites. — La dévotion facile. — Le Quiétisme. — Les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. — Les Jansénistes. — La doctrine de la grâce. — Les Convulsionnaires. — Le Sémitisme produit les mêmes effets dans l'Islam et dans le christianisme. — Sémitisme politique. — *Delirium tyrannicum* de Louis XIV. — Acte d'idolâtrie du maréchal de la Feuillade. — Bossuet docteur et historien. — Bossuet complaisant. — Louis XV, émule d'Élagabal. — Le Parc-aux-Cerfs. — Paroxysme d'infamie. — Révolte de la conscience aryane. — *L'Encyclopédie*. — La Révolution.

« Bagdad était la capitale de la race et de la loi des Sarrazins, comme Rome était la capitale de la race et de la loi des chrétiens. Le Khalife occupait en Asie la même place que tient le pape en Europe. » Ainsi parle, en plein XIII^e siècle, Jacques de Vitry, au livre III de son *Histoire orientale*. On ne saurait mieux dire. Chez

le chroniqueur du Moyen Age, l'idée est sans doute confuse, plus instinctive que raisonnée, et ne reçoit pas toute l'extension que la critique moderne lui donne. Mais le fond n'en est pas moins vrai. Les Croisades, malgré les apparences, ne furent pas une lutte simplement religieuse et comme une guerre civile du sémitisme nazaréen avec le sémitisme musulman : elles furent une des manifestations de l'antagonisme implacable qui anima les Aryas contre les Sémites, tant que l'une des deux races ne fut pas hors de combat. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que les Sémites, qui demeurèrent vainqueurs et par l'énorme supériorité du nombre, et par l'avantage qu'ils avaient d'être chez eux, à une très-grande distance de la patrie des agresseurs, ne firent dès lors que déchoir, tombèrent dans l'impuissance de jamais recommencer la lutte (1), et arrivèrent promptement au misérable état où nous les voyons réduits aujourd'hui. Une des causes qui contribuèrent d'ailleurs à la ruine de l'entreprise des Aryas sur la terre des Sémites, ce fut le peu d'appui que les Croisés trouvèrent parmi leurs coréligionnaires d'Orient. Cela n'a rien de surprenant : les chrétiens orientaux étaient des Sémites, et si la haine religieuse les séparait des Musulmans, le sang les rapprochait et faisait

(1) Les Tatars (Turks Seldjoukides, puis Osmanlis), qui y avaient eu une très-grande part la reprirent et la continuèrent sur un autre théâtre; tous leurs succès n'aboutirent qu'à une défaite définitive et à une décadence qui ne s'est point arrêtée depuis la seconde moitié du XVI^e siècle.

d'eux, à leur insu, des alliés de mauvais aloi, souvent même des ennemis pour les chrétiens occidentaux, de même religion, mais de race contraire. Bien qu'il y eût dix à douze millions de chrétiens en Asie, les Croisés s'y trouvèrent seuls, ou peu s'en fallut, contre le danger qu'ils étaient venus chercher. Nulle force sérieuse ne leur arriva de ces Levantins mous, efféminés, serviles, intrigants, rapaces et poltrons, qu'on ne peut voir sans se sentir le cœur soulevé. Dès la seconde Croisade, la perfidie des Syriens indisposa fortement les Francs ; des discordes éclatèrent ; le bruit, qui s'en répandit en Europe, y refroidit beaucoup l'enthousiasme des populations pour la cause de leurs faux frères de Palestine. « Depuis lors, dit Guillaume de Tyr, la condition des colonies d'Orient alla toujours en empirant (1). » Quand ils n'attendaient plus rien des Francs lassés et désenchantés, les chrétiens de Syrie en vinrent à appeler à leur secours les hideux Mongols, que le sultan d'Égypte Kelaoun, de la dynastie des Mamelouks Baharites, défit dans une grande bataille sous les murs de Homs, et qu'il chassa complètement de la contrée en 1285.

La pensée des Croisades n'avait pas été en Occident une soudaine inspiration de la dévotion chrétienne. Depuis l'invasion arabe du VIII^e siècle, l'Europe aspirait à prendre sa revanche. « Ce sont les infidèles qui

(1) *Historia belli sacri a principibus christianis in Palæstina et in Oriente gesti*, lib. XVII.

nous ont attaqués les premiers, écrit Bernard de Clairvaux ; notre glaive ne fait que repousser le leur (1). » Dès la première année de son pontificat, en 999, Sylvestre II (le savant Auvergnat Gerbert) avait adressé à l'Église universelle une lettre par laquelle il jetait dans le monde occidental l'idée d'une guerre sainte contre les Musulmans. La papauté qui, depuis Nicolas I^{er} (858-867), semblait prétendre à l'hégémonie temporelle de la chrétienté, ne pouvait manquer de saisir et de lever bien haut un pareil drapeau. Grégoire VII songea à se mettre lui-même à la tête d'une expédition (2). Mais il eut d'autres affaires. Victor III, son ami et son successeur, lança les Pisans et les Génois sur les côtes d'Afrique, où ils firent pieusement un butin considérable. Enfin, sous Urbain II, la première croisade eut lieu.

Que le réveil, sans doute inconscient, mais réel et incontestable, de l'esprit aryan au XI^e siècle ait pris une forme religieuse et se soit proposé pour but la mesquine conquête d'un tombeau ; que tout cela se soit exécuté à la voix de la papauté et de l'Église, il ne faut pas s'en étonner, puisque tout alors prenait la forme religieuse, puisque la papauté était la puissance dominante du moment. C'étaient là les fictions constitutionnelles de l'époque ; jamais elles n'empêchent la nature de reprendre ses droits. Quand les preux d'Occident eurent ouvert le sépulcre de leur dieu, ils ne dédaignè-

(1) Lettre à l'empereur Henri IV.

(2) Lettres.

rent pas de se découper sur la terre des infidèles des baronnies, des comtés, des marquisats, des duchés, des principautés. La guerre, sainte dans son prétexte, était essentiellement une guerre de conquête, une guerre de race.

Les événements qui suivirent prouvent la vérité de ce que nous avançons. Le résultat définitif des Croisades échappa à l'Église et se tourna contre elle, qui les avait provoquées. Ces expéditions avaient ouvert des routes nouvelles au commerce et à l'industrie, accru l'indépendance des communes par l'absence des seigneurs, et mis pendant près de deux siècles l'Europe féodale en contact avec des pays inconnus. Peu de temps auparavant, les écrits d'Aristote, dont on ne connaissait que l'*Organon*, avaient été apportés en Occident. Pierre Abailard écrivit dans son *Introductio ad theologiam* : « Nul ne peut croire sans avoir compris : la religion veut des arguments philosophiques qui satisfassent la raison. » Plus tard, au XIII^e siècle, l'esprit anti-chrétien, anti-sémitique alla si loin, que le pape Grégoire IX put accuser l'empereur Frédéric II, qui pourtant avait pris la croix, mais qui, à la vérité, ne fit qu'une Croisade pour rire, d'avoir écrit un livre intitulé : *Des trois Imposteurs*, c'est-à-dire Moïse, Jésus et Mahomet (1).

(1) *De tribus Impostoribus*. L'accusation tomba aussi sur Pierre des Vignes, le célèbre chancelier de Frédéric II. Le livre n'a jamais existé. Voir au chant XIII de la *Divina commedia*, les beaux vers que Dante met dans la bouche de Pierre des Vignes.

Les Croisades furent la dernière des luttes épiques entre Aryas et Sémites. Mais si la race sémitique avait renoncé au combat, son esprit, dont les doctrines nazaréennes qui pesaient sur l'Occident étaient si fortement imprégnées, survivait, régnait encore et se proclamait éternel. Il périlait pourtant, et, devant les attaques d'un ennemi intérieur et inattendu, il reculait, mais lentement, en défendant son sol pied à pied, en ne ménageant rien, en inondant le monde de sang et en couvrant la terre de ruines. C'est que le génie de la race aryane lui avait déclaré une guerre sans merci, dont la Renaissance et la Réforme furent les étapes glorieuses; et dont le XVIII^e siècle, la Révolution et l'époque actuelle auront marqué les plus beaux triomphes au profit de la vérité, de la liberté, du droit et de la justice.

En réalité, la guerre tantôt sourde, tantôt ouverte, s'était poursuivie sans cesse. Au commencement, et pendant longtemps, de puissantes hérésies protestèrent avec éclat contre la doctrine qui était en voie de formation. Mais son plus dangereux ennemi, ce fut toujours la science. Dès le VII^e siècle, Virgilius, évêque de Saltzbourg, avait osé soutenir l'opinion des antipodes, traitée de folie par Lactance et d'impiété par Augustin. Il fut naturellement condamné par le pape Zacharie. Au XI^e siècle, la liberté reparait à la fois dans la science, dans la littérature, dans l'art. Les gais fabliaux, les sanglants sirventes, raillant, flagellant les évêques, les moines, les nobles et les chevaliers

à la proie, se répandent en foule. D'autre part, à l'architecture romane, dogmatique et ecclésiastique, œuvre des prêtres et des congrégations, succède l'architecture ogivale, émancipée, libre, sociale et laïque, élevée par des francs-maçons. La sculpture se dégage peu à peu de ses entraves ; le naturel et l'aisance font reculer la convention et la raideur ; la mort fait place à la vie. En même temps la satire se glisse jusque dans l'ornementation des églises et des monastères ; le sculpteur s'égaie aux dépens des prêtres, des religieux et des nonnes pour lesquels il travaille, et mille figures grotesques, mille bouffonneries de haut goût, mille caricatures violentes se fixent dans le chêne ou dans la pierre. En un mot, l'art cesse d'être chrétien pour devenir humain.

Nous n'avons pas le loisir de raconter ici tout au long l'histoire de la lutte de la liberté contre le christianisme, ou, en d'autres termes, de la race, de sang aryan, contre la religion, d'essence sémitique. Cette histoire se trouve partout (1). Quand on la lit avec un peu d'attention, on se convainc facilement que la liberté gagnait dans le monde tout le terrain que le christianisme perdait. Au XIV^e siècle, il se produisit une recrudescence d'hérésies qui joignirent à leur caractère religieux une portée sociale et politique. C'est ainsi que les Fratricelles, les Vaudois, les Turlu-

(1) Nous l'avons nous-même effleurée, en ce qui concerne la France, dans un travail, déjà ancien, intitulé : *Les traditions de la liberté*, et publié à Bruxelles, dans la livraison de juin 1859 de la *Libre Recherche*.

pins, les Bégards s'élevèrent contre les riches et les puissants. Jean de Wicliffe ne craignit pas d'écrire : « Nul ne peut être maître des autres s'il n'est plus vertueux qu'eux, et quiconque est vicieux n'est maître de rien et doit être dépouillé... Le peuple peut corriger à discrétion le souverain qui pèche... L'Église ne doit rien posséder... Tous les prêtres sont égaux. » C'était nier le droit divin des rois, la suprématie du pape, la hiérarchie ecclésiastique. Il n'épargna pas davantage l'eucharistie, le purgatoire, le culte des saints, l'excommunication, les vœux monastiques, et prêcha l'égalité sociale. Cent mille paysans s'emparèrent de Londres et tuèrent l'archevêque de Canterbury. Ils chantaient : « Quand Adam labourait et Ève filait, qui était alors gentilhomme (1)? » Jean Huss fut brûlé en 1415, Jérôme de Prague l'année suivante, et jusqu'en 1434 la guerre des Hussites ensanglanta l'Allemagne et la Bohême.

Ainsi le sémitisme nazaréen était battu en brèche de toute part. On a dit bien souvent, et il est à peine besoin de répéter ici que la prise de Constantinople par les Turks Osmanlis en 1453 porta un grand coup à la doctrine et au pouvoir de l'Église. Il y eut, en effet, dans l'Occident une invasion pacifique et redoutable des chefs-d'œuvre de l'antiquité que le Moyen Age ignorait ou ne connaissait que par lambeaux, et que les Grecs chassés de leur patrie apportèrent avec eux

(1) Whe Adam delved and Eva span,
Where was then the gentleman?

pour payer l'hospitalité de la France et de l'Italie. Une société nouvelle tendit à se former en opposition avec la société du Moyen Age ; elle fut naturellement ennemie du christianisme, dont le Moyen Age était le fruit, et dut prendre son point de repère aux traditions et aux souvenirs d'une époque antérieure et contraire au christianisme. C'est le temps auquel est resté le nom si bien mérité de Renaissance. Le caractère général de cette belle époque, c'est le retour à la nature. Depuis la décadence et la disparition de la société ancienne, sous l'influence méphitique du sémitisme, tout avait été corrompu, frelaté, artificiel, en lutte avec la nature et la vérité. Le mensonge et la mort avaient falsifié et glacé tout, les choses du cœur aussi bien que celles de l'esprit. La Renaissance fut comme un printemps où tout refleurit et revêcut, comme un grand mois de mai où la fécondation universelle recommença, et dont on pourrait dire avec un poète allemand « qu'il est un baiser que le ciel donne à la terre pour qu'elle devienne sa fiancée et ensuite une mère (1). » Le XVI^e siècle présenta vraiment un spectacle sublime.

L'imprimerie, née au siècle précédent, se développait avec une merveilleuse rapidité et allait devenir la plus grande puissance moderne, celle qui subordonnerait toutes les autres. L'élan donné par Colomb et Gama durerait toujours. En France, les lettres, les sciences, les

(1) Dieser Monat ist ein Kuss den der Himmel gibt der Erde,
Dass sie zetzund seine Braut Künftig ein Mutter werde.

(Friedrich von Logau.)

arts, malgré la funeste protection de la royauté, prenaient leur essor et s'inspiraient de la liberté. L'émancipation de l'architecture, commencée au XIII^e siècle, se continua, s'universalisa, et l'on ne construisit plus seulement des églises et des monastères, mais aussi des maisons et des palais. En résumé, la demeure de l'homme fut agrandie de tout un continent ; sa pensée et sa parole furent immortalisées et rendues présentes à la fois partout ; le beau, qui ne fait qu'un avec le vrai et le bien, fut réhabilité.

Enfin, après Wicliffe, après Huss, après tant d'autres, Luther parut et la Réforme se fit. Ce qu'il y a de vrai en elle, ce fut le principe sur lequel elle s'appuya ; ce qu'il y eut de faux, ce furent les limites arbitraires qu'elle imposa à ce principe. Elle s'appuya sur le principe éminemment antichrétien de la liberté, et, tout en gardant l'étiquette du christianisme, elle en rejeta le contenu. Malgré ses prétentions à être une religion, elle ne put y parvenir : là où il y a liberté d'examen, il n'y a ni autorité ni foi ; et là où il n'y a ni autorité ni foi, il n'y a pas de religion. La Réforme ne fut que le réveil de l'esprit philosophique sous une enveloppe religieuse. Inconséquente dans les doctrines qu'elle formula, elle prit la raison humaine pour critérium de ce qu'elle devait admettre ou répudier ; et ce qu'elle accepta n'est pas plus conforme à la raison que ce qu'elle condamna. Pourquoi, de quel droit, en vertu de quelle loi contraire à son essence même s'arrêta-t-elle ici plutôt que là, sur la pente rapide du libre examen ? Sur quoi se

fonda Luther pour dire au torrent qu'il avait déchaîné :
« Tu n'iras pas plus loin ! »

Pénétrons plus avant dans l'examen et dans l'appréciation des grandes évolutions du rameau le plus élevé de l'humanité blanche ; donnons à celle-ci son sens vrai et profond. Elle fut, nous l'avons dit au début de ce travail (1), la réaction inévitable et légitime du génie de la race aryane contre les doctrines sémitiques, dont cette race avait bu le poison, moitié séduite, moitié forcée, mais qu'elle ne put jamais s'assimiler et qu'elle rejeta enfin comme un breuvage grossier, impur et délétère. Répétons encore que la Réforme naquit en Allemagne, c'est-à-dire dans un pays exclusivement peuplé d'Aryas purs. Et quelles nations échappent d'abord au christianisme catholique, qui est le vrai christianisme, le seul conséquent avec son origine sémitique ? Les nations les plus essentiellement aryanes, l'Allemagne du Nord, la Suisse, la Scandinavie, la Néerlande, l'Angleterre (2). L'Italie, qui était demeurée fidèle aux traditions antiques et qui n'eut jamais qu'un christianisme de surface, n'avait pas besoin d'embrasser la Réforme. La France qui l'accueillit dans les régions les plus éclairées de sa population, ne pouvait s'y jeter tout entière, ni s'y arrêter définitivement. Le génie français marche à son but avec une rec-

(1) Voir le chap. I.

(2) L'Irlande resta catholique. N'est-elle pas une vieille station phénicienne, et ne s'en vante-t-elle pas aujourd'hui même ?
(Les Fenians.)



litude inflexible, une fermeté inébranlable, une logique irrésistible, qui le poussent toujours en avant et ne lui permettent, en religion, en politique, en philosophie, en littérature, en art, en rien, de se reposer dans des compromis ni de se retarder par des moyens termes. C'a été là, par moments, son malheur; mais c'est, en réalité, sa grandeur et sa force, et ce sera, dans un avenir qui s'approche avec une rapidité croissante, son triomphe et sa gloire.

Dans le triage que la Réforme fit des dogmes et des rites chrétiens, elle rejeta instinctivement, non pas tout, mais une grande partie de ce qu'il y avait de sémitique. C'est ainsi que furent proscrits les jeûnes, les pèlerinages, le culte de la Vierge et des saints, la croyance aux anges gardiens (1), le purgatoire, le célibat des prêtres, le monachisme (2), la confession, la

(1) L'idée des anges gardiens est encore un emprunt fait au pythagorisme par les chrétiens.

« Sed et pythagorici augustius aliud genus esse dæmonum
« arbitrantur, qui, semper a corporis nexibus liberi, singulis no-
« bis in vita agenda testes custodesque, nemini conspicui, om-
« nium adsint arbitri, non actorum modo, verum etiam cogita-
« rum; atque ubi vita remeandum sit, eundem illum qui nobis
« additus fuerit, trahere veluti custodiam suam in judicium, et
« illic, si quid mentiatur, redarguere vice conscientie. »
(Apulée.)

Les derniers mots établissent, comme on le voit, le dogme du jugement des âmes après la mort, que toute l'antiquité d'ailleurs admettait.

Mohammed adopta la doctrine des anges gardiens. Voir le Koran, VI, 61; XIII, 12.

(2) Cette triste institution fut répudiée par les musulmans,

papauté, la transsubstantiation (1), la présence réelle (2), la messe, la hiérarchie ecclésiastique (3), etc.

Tandis que les réformateurs, non moins inconséquents que passionnés, épuraient ainsi par places le christianisme, auquel ils eussent dû renoncer, et usaient leurs forces à une tâche de Sisyphe, le catholicisme, dans les affres d'une mort prochaine, se grisait de sémitisme, en vint à s'affoler et roula dans des abîmes de turpitudes.

Les Clercs de la Compagnie de Jésus, institués en 1534, furent approuvés en 1541 par le pape Paul III. Leurs moralistes, leurs prédicateurs, leurs docteurs, leurs lumières, s'appellent Escobar, Molina, Sanchez, Fernandez, Martinez, Suarez, Henriquez, Vasquez, Lopez, Gomez, Fagundez, Villalobos, Granados, Damos, Della Cruz, Veracruz, Bobadilla, Simanca, Perez de Lara, Lorca, Dias, Villagur, Iribarne, Binsfeld, Castro-

qui répétèrent souvent cet aphorisme. « Point de vie monastique dans l'islam (*la rahbanileta fil Islam.*) Voir le Koran, VII, 27.

L'existence des kalenders et des derwiches, qui diffèrent d'ailleurs beaucoup des moines chrétiens, n'a jamais pu être conforme à l'esprit de l'islam.

(1) Luther, conservant la présence réelle, substitua l'impanation à la transsubstantiation.

(2) Zwingli. Calvin.

(3) Calvin. Il conserva la Trinité, que Michel Servet attaqua, et fit, pour cela, brûler ce dernier. Le pape de Genève, comme on l'appelait, poussa si loin l'inconséquence, qu'il ne craignit pas d'adopter, à l'exemple d'Augustin et de Mohammed, le dogme horrible de la prédestination.

Palao, Strebesdorf, Coninckx, Squillanti, Bizazeri, Scarcia, Quaranta, Pedrezza, Cabrezza, Reginaldus, Tannerus, Filliutius, Lessius, Turrianus, Azorius, Dicastillus, Barry, Bauny, Canard dit Annat, Collot, l'Amy, Garasse, Le Moine, Petau, Caussin, Pintereau, Sirmond, Binet, Bagot, Millard, Brisacier, Crasset, etc. Qu'on relise Pascal ! Les héros qu'ils ont produits sont les Jean Chastel, les Barrière, les Ravailac, les Damiens. La banqueroute fauleuse du Père Lavalette, qui s'était fait l'associé d'un juif de la Dominique, put, à la fin du siècle dernier, donner une idée de la façon dont les Jésuites entendaient les affaires.

Sous leur influence, la dévotion devint aisée, bien plus, devint galante : à l'immoralité de la confession s'ajouta l'immoralité plus grande de la *direction*. Ce n'était rien encore. De la doctrine de renoncement formulée dans l'Évangile, on était arrivé aux contemplations oiseuses du *De Imitatione Christi*. On tomba de là dans le Quiétisme et les immondes sottises de Desmarets de Saint-Sorlin. En 1675 parut à Rome le *Guide spirituel* de Molina. Après François de Sales et M^{me} de Chantal, on eut M^{me} Guyon et le père Lacombe, le livre des *Torrents*, puis Fénelon et les *Maximes des Saints*. Bossuet, l'ennemi public des Quiétistes, fut violemment atteint de la contagion (1). Bientôt on fonda le culte du *Sacré Cœur de Marie* et celui du *Sacré Cœur*

(1) Voir sur tout cela, que nous ne faisons qu'indiquer en courant, *Du Prêtre, de la Femme, de la Famille*, par Michelet.

de Jésus. « En moins de quarante années, dit Michelet, il se forma en France *quatre cent vingt-huit* confréries du Sacré-Cœur. » Un viscère sanglant fut proposé à l'adoration des chrétiens à côté des trois personnes de leur trinité, et on leur enseigna comment les cœurs réunis « doivent désirer d'entrer dans l'ouverture du cœur de Jésus, et s'abîmer sans cesse dans cette plaie amoureuse. » On reconnaît là le dévergondage sémitique, la débauche de mysticisme et de sensualité du Cantique des cantiques.

On alla plus loin encore, et la doctrine toute sémitique de la grâce, que les jansénistes, en bons et vrais chrétiens, soutenaient avec acharnement, aboutit, de 1727 à 1762, aux scandales des Convulsionnaires, *vailantistes* ou *éliséens*, puis *augustiniens*, *mélangistes*, *discernants*, *margoulistes*, *figuristes* et *secouristes*. Les extravagances des *Luperci* de l'antiquité, celles des *Flagellants* du Moyen Age furent renouvelées et considérablement dépassées. On vit alors des scènes atroces et dégoûtantes : l'administration aux *sœurs* par les *frères* des *petits* et des *grands secours*, des *secours meurtriers*, les contorsions des *sauteuses*, les cris des *aboyeuses* et des *miaulantes*, le piétinement sur le ventre de ces *énergumènes*, les coups de bâche et de chenet assénés à ces malheureuses hystériques. Les unes avalaient des charbons ardents ; d'autres se faisaient larder tout le corps à coups d'épée, tordre les seins avec des pinces ; certaines se firent crucifier à plusieurs reprises. Il est facile de deviner tous les dé-

sordres qui résultaient de ces infamies. De telles pratiques étaient dignes de celles qui souillaient jadis les cultes sales et féroces de la Syrie, de la Phénicie, de la Lydie, de Babylone, de la Phrygie, de l'Épire.

L'islamisme, on le conçoit bien, n'a pas échappé à ces extrêmes conséquences de son essence sémitique. Aujourd'hui encore, au Kaire, tous les ans, à la fête de la Nativité du Prophète (*Moulid al Naby*), environ le onzième ou le douzième jour du mois de *Rabya-al-aoul*, une foule fanatisée, soule de haschich, part de la citadelle et se dirige, à travers les longues et étroites rues de la ville, vers le Mousky et la place de l'Es-bekyeh, en se livrant à toutes sortes de pieuses extravagances. Les uns se font piquer par des serpents et les mordent à leur tour ; les autres avalent du verre pilé. Ceux-ci se labourent le corps avec des couteaux ; ceux-là mangent du feu. Arrivés à destination, c'est-à-dire devant la maison de cheikh-al-bakry, ces misérables, que des meneurs poussent et contraignent, sont couchés la face contre terre et forment un tapis vivant que le cheikh, avec un air d'extase, fait fouler aux pieds par sa monture. Des mères ne craignent pas de jeter leurs petits enfants sous les pas du cheval sacré (1).

En Europe, au XVII^e siècle, le sémitisme avait atteint son point culminant. Il y avait longtemps

(1) Voir nos *Lettres sur l'Égypte contemporaine* (1865-1875), lettre III, p. 52 et 53.

qu'une cérémonie toute juive, le sacre, inaugurerait les rois de France (1). Mais la puissance royale ne fut portée à son paroxysme de délire que par Louis XIV. Qu'on en juge :

« Le roi représente la nation tout entière : toute puissance réside dans les mains du roi, et il ne peut y en avoir d'autre dans le royaume que celle qu'il établit. La nation ne fait pas corps en France ; elle réside tout entière dans la personne du roi (2). »

« Les rois sont seigneurs absolus et ont naturellement la disposition pleine et entière de tous les biens qui sont possédés, aussi bien par les gens d'église que par les séculiers (3). »

« Celui qui a donné des rois au monde a voulu qu'on les respectât comme ses lieutenants, se réservant à lui seul d'examiner leur conduite. Sa volonté est que quiconque est né sujet obéisse sans discernement (4). »

(1) A l'avènement de la troisième race, le sacre, comme le dit fort bien Châteaubriand, usurpa le droit d'élection. « Les six premiers rois de la troisième race firent sacrer leurs fils aînés de leur vivant. Cette élection religieuse remplaça l'élection politique, affermit le droit de primogéniture et fixa la couronne dans la maison de Hugues Capet. » (*Analyse raisonnée de l'histoire de France.*)

(2) *Manuscrit d'un cours de droit composé pour l'instruction du duc de Bourgogne.*

Il faut convenir que le mot de *droit* est là bien employé !

(3) *Mémoires de Louis XIV*, t. II, p. 121.

(4) *Mémoires de Louis XIV*, t. II, p. 336.

On était loin de l'esprit qui fit écrire à Karl-le-Grand dans son testament : « Si quelques-uns de nos petits-fils nés ou à naître sont accusés, nous ordonnons qu'on ne leur rase pas la tête, qu'on ne leur crève pas les yeux, qu'on ne leur coupe pas

C'est la devise jésuitique : *Sicut baculus perinde ac cadaver*. La société religieuse et la société politique arborent de connivence le drapeau de la mort.

« Un roi doit se décider lui-même, parce que la décision a besoin d'un esprit de maître et que, dans le cas où la raison ne donne plus de conseils, il doit s'en fier aux instincts que Dieu a mis dans tous les hommes et surtout dans les rois (1). »

Louis XIV ne manqua pas de faire accorder la pratique avec la théorie.

« Imitateur des rois d'Asie, dit La Fare, le seul esclavage lui plut ; il négligea le mérite. Ses ministres ne songèrent plus à lui dire la vérité, mais à le flatter et à lui plaire. Il rapporta tout à sa personne ; rien ne se fit par rapport au bien de l'État. Son fils fut élevé dans une dépendance servile ; il ne le forma pas aux affaires ; il ne donna sa confiance à aucun de ses généraux et n'eut pas d'égard à leur talent, mais à leur soumission. D'un autre côté, à la place des ministres habiles qu'il avait, il adopta les enfants, jeunes, mal élevés, suffisants et corrompus par la fortune (2). »

un membre, ou qu'on ne les condamne pas à mort, sans bonne discussion et sans examen. » (Baluze, t. I, p. 446.)

Quelque appui que Karl ait prêté au christianisme et à l'Église, la notion aryane du droit et de la justice n'était pas tout à fait obscurcie en lui. Après dix siècles on y revint, et l'échafaud de Louis XVI se dressa, justifié, s'il en était besoin, par un capitulaire de son illustre prédécesseur.

(1) *Mémoires de Louis XIV*, t. I.

(2) La Fare, *Mémoires sur Louis XIV*, p. 235.

Ne croirait-on pas lire l'histoire d'un khalife ou d'un sultan ?

« On vit à Paris, dit Choisy, à la face de Dieu et des hommes, une cérémonie fort extraordinaire. Le maréchal de la Feuillade fit la consécration de la statue du roi qu'il avait fait élever dans la place nommée des Victoires. La Feuillade fit trois tours à cheval autour de la statue, à la tête du régiment des gardes dont il était colonel, et fit toutes les prosternations que les païens faisaient devant les statues de leurs empereurs (1). »

Le grand docteur de tout ce sémitisme théologique et monarchique, ce fut Bossuet, écrivain de génie dont la forme sublime recouvre un fond si vide et si dangereux. Il composa le *Discours sur l'histoire universelle à M^r le Dauphin*. Il y ramena, tout à la « Providence » et y fit, comme l'on sait, du misérable petit peuple juif ou, pour parler son langage, du « peuple de Dieu, » le pivot des annales du monde. Il donna aussi la *Politique tirée de l'Écriture sainte*.

Ces graves préoccupations ne l'empêchaient pas de rendre au maître de temps en temps quelque service d'une nature moins austère, et si l'on veut parcourir les *Souvenirs de M^{me} de Caylus*, on y verra comment il s'entremet pour raccommoder le roi et la Montespan, et comment « il en avint Monsieur le duc du Maine. »

D'ailleurs, toute la cour était comme le harim du prince. Il en fut ainsi sous Louis XV qui, lui, ne se

(1) *Mémoires pour servir à l'Histoire de Louis XIV*, p. 303.

contenta pas de la cour, et pour qui l'on fit des battues dans la ville et les faubourgs. C'est ainsi que se peupla l'ermitage du Parc-aux-Cerfs. On procédait là comme dans un séraï d'Orient. Quand le roi avait assez d'une fille, on la dotait, et on la mariait à un gentilhomme.

Aujourd'hui même, les beys et les pachas de Stamboul et de Maçr-al-Kahira sont très-flattés quand le sultan, ou le khédive, leur fait l'honneur de leur donner en mariage une des esclaves de son harim.

Ainsi la royauté française, sans avoir pour excuse ni l'état social, ni la législation, se proposait pour modèle la royauté juive d'un David ou d'un Salomon, lequel avait aimé, « outre la fille de Pharaon, des Moabites, des Hammonites, des Iduméennes, des Sidoniennes et des Héthiennes, et eut sept cents femmes princesses et trois cents concubines (1). »

Au Parc-aux-Cerfs, les bâlards étaient nombreux. « Le roi, dit M^{me} du Hausset, donnait dix ou douze mille livres de rente à chacun de ces enfants ; ils héritaient les uns des autres à mesure qu'il en mourait. » Toute belle fille de quinze ans, de douze ans, de neuf ans même était pièce de gibier royal (2).

Les choses ne pouvaient aller au-delà. Louis XV n'est pas moins infâme qu'Élagabal.

La France eût péri comme le monde romain, la grâce et le bon plaisir ; le sémitisme religieux et le

(1) I Rois, xi, 4-3.

(2) Voir les *Anecdotes de la cour de France*, publiées par Soulaye, et le *Journal de M^{me} du Hausset*.

sémitisme politique eussent tout perdu sans retour : mais la raison veillait ; le sang aryan bouillonnait dans les veines de la nation. Montesquieu, Voltaire, Diderot, d'Alembert, Condorcet, l'*Encyclopédie*, la Révolution sauvèrent la France et le monde.

Sur son drapeau et dans la conscience de chacun, la Révolution écrivit les mots sacrés de droit, de justice et de liberté. Elle y joignit la patrie qu'elle créa pour tous, la patrie que la glorieuse Jeanne Darc avait entrevue et dont le XVI^e siècle avait retrouvé le nom dans les épaves de l'antiquité (1). De quelque immonde badi-geon qu'on ait pu recouvrir par moments d'aussi belles inscriptions, il n'a été au pouvoir de personne de les effacer. Mais il faut élever plus haut ce drapeau lumineux pour que son éclat pénètre dans les retraits les plus obscures et en chasse la nuit et le mal ; mais il faut fortifier encore bien des cœurs où la devise sublime n'est pas assez profondément gravée. C'est la tâche du présent et de l'avenir prochain. C'est la tâche de la science, dont l'arbre est immortel et dont les fruits précieux ne sont désormais défendus à personne.

Maintenant, où en sommes-nous ? Où en est le sémitisme, considéré dans la race, considéré dans les doctrines ? Que devons-nous craindre ? que pouvons-nous espérer ? quelle conduite faut-il tenir ? Ce sont là les questions qu'il nous reste à examiner.

(1) L'introduction du mot *patrie* dans la langue française date du XVI^e siècle.

CHAPITRE VII

État actuel de la race sémitique. — Sa décroissance numérique. — Rôle des Sémites dans l'histoire de l'humanité. — L'écriture chez les Aryas et chez les Sémites. — Milieu harmonique des Sémites. — Période et type héroïques de leur histoire. — Antara. — L'échelle des races. — Un document chinois. — Tentatives de régénération des Sémites et des Tatars contemporains. — Mohammed Aly. — Le sultan Makhmoud. — Origines physiologiques du Sémite. — Influences du climat et du régime alimentaire. — Objections et réponses. — La véritable aristocratie. — Dangers du sémitisme doctrinal. — Paix aux hommes, guerre aux doctrines.

Il est, croyons-nous, très-difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer dans quelle proportion le sang sémitique se trouve actuellement mêlé aux populations aryanes de l'Europe. Cette proportion est, en réalité, minime.

A l'état de peuples agglomérés, le rameau sémitique est aujourd'hui peu de chose. Dans les pays mêmes où il domine, il est, sauf en Arabie, plus ou moins croisé, ici de sang tatar, là de sang noir, plus loin peut-être de sang jaune. L'Arabie n'a guère que six millions d'habitants. En élevant à trente millions la totalité des

Sémites, juifs (1), chrétiens et musulmans, répandus sur le globe terrestre, nous exagérons probablement la vérité. Bien des causes diminuent ce nombre tous les jours : les mauvais gouvernements, la misère qui en résulte, les épidémies, l'ignorance, le peu de prix attaché à la vie humaine, la déplorable organisation de la famille, l'insouciance chrétienne et l'apathie musulmane.

On a reconnu que les races inférieures, soit qu'elles aient été détruites violemment par les races supérieures, comme la variété rouge de l'Amérique, soit qu'elles

(1) D'après la statistique publiée à Berlin par la *Société pour la propagation de la foi juive*, il y a en ce moment sur la terre six à sept millions de Juifs ; c'est, du moins on le suppose, à peu près le même nombre d'Israélites qu'aux temps du roi David.

5,000,000 vivent en Europe ; 200,000 en Asie ; 800,000 en Afrique ; 1,000,000 (?) à 1,500,000 (?) en Amérique.

En Europe, c'est la Russie qui a le plus de Juifs : 2,621,000.

Ensuite c'est l'Autriche-Hongrie, qui en a 1,375,000 dont 575,000 dans la seule Galicie.

Viennent ensuite par ordre décroissant :

L'Allemagne, avec 512,000 Juifs, dont 61,000 en Posnanie ; la Hollande, avec 70,000 ; l'Angleterre, avec 50,000 ; la France avec 49,000 ; l'Italie, avec 35,000.

L'Espagne et le Portugal réunis en ont 2,000, 3,000, peut-être 4,000 ; la Suède, 1,800 ; la Norvège, vingt-cinq.

Berlin possède 45,000 Israélites, presque autant que la France entière.

En Asie, l'Inde a 20,000 Juifs ; la Palestine, 25,000. A Jérusalem, ils ont la majorité : on les y évalue à 13,500, les musulmans étant au nombre de 7,000 et les chrétiens au nombre de 5,000.

se mêlent et se transforment au point de n'être plus elles-mêmes, soit qu'elles doivent disparaître en vertu de toute autre cause, sont en décroissance sensible et constante. Il en est ainsi des Noirs ; il en est ainsi des Tatars, tout au moins des Turks Osmanlis ; il en est ainsi des Sémites. Nous ne savons pas assez ce qui se passe en Chine et au Japon pour nous faire une idée de l'état des populations jaunes. Nous connaissons mieux les Sémites que tous les autres, parce qu'ils sont plus à notre portée et par le rang qu'ils occupent dans l'humanité, puisque, de race blanche comme nous, ils forment seulement dans cette race un rameau plus ancien et moins parfait que celui auquel nous appartenons, et par la proximité relative des pays qu'ils habitent, et par les rapports permanents et, pour ainsi dire, quotidiens qui existent entre eux et nous. Eh bien ! il est certain que les Sémites sont dans une phase de dégénérescence que rien ne semble devoir arrêter, que tout précipite, et qui aboutira fatalement, dans la suite des siècles, à leur disparition.

Expliquons-nous toutefois. La race est, en grande partie, le produit du climat ; ou, du moins, dès le moment qu'elle y dure et s'y perpétue, c'est qu'il y a entre son sang et le climat une harmonie parfaite. Si donc le climat où vivent les Sémites était immuable et ne devait jamais se modifier, il n'y a pas d'apparence que cette race cessât d'exister. Mais rien n'est stable dans la nature, et parce que, dans notre court séjour sur la terre, nous ne voyons rien changer,

il n'en faut pas conclure que rien ne change en effet. Ce sont précisément les révolutions géologiques et les changements de climat qui en sont la conséquence qui ont amené les migrations, les diminutions et les destructions des espèces animales et végétales. Les Noirs ont couvert le globe ; à quoi sont-ils réduits aujourd'hui ? Les Jaunes, purs et mélangés, ont débordé à leur tour, puis se sont retirés, comme un fleuve rentre dans son lit. Mais de pareils mouvements sont lents, exigent des siècles de siècles et sont insaisissables à un être de passage comme l'homme. C'est tout au plus si maintenant la science arrive, en découvrant quelques traces éparses d'un passé qui est toute une éternité, à deviner, à reconstruire et à se figurer ce qui a été, ce qui est et ce qui peut advenir.

Le rôle des Sémites a été grand dans l'humanité. A l'origine, ils se sont, eux aussi, répandus sur de vastes espaces. Ils sont entrés pour beaucoup dans la race complexe des Ibères ; c'est peut-être à ceux-ci, en tout cas à un mélange de Blancs et de Jaunes où l'élément sémitique, soit seul, au début, par les Kariens, soit amalgamé plus tard avec d'autres, tenait une place importante, que l'Amérique dut sa population avant les cataclysmes qui la séparèrent du monde oriental et l'y firent oublier pour longtemps. A des époques postérieures, les Assyriens, les Khaldéens, les Phéniciens, les Carthaginois, et du VII^e au XII^e siècle de l'ère vulgaire les Arabes, remplirent le monde du bruit de leur nom. L'influence des Sémites sur les autres

racés et même sur le rameau aryan, qui lui est supérieur, fut immense et presque toujours funeste. Le sentiment religieux qu'ils communiquèrent aux Aryas ne peut compter pour un bienfait. Il est vraisemblable que nous sommes redevables aux Sémites de l'écriture. Mais combien nous avons perfectionné ce don, et avec quel éclat apparaît ici la profonde différence des deux sangs !

L'esprit aryan considère l'écriture comme un signe matériel de la pensée, un véhicule puissant de la parole, un moyen, et rien de plus ; l'esprit sémitique attribue une valeur intrinsèque, une existence indépendante, une essence divine à l'écriture, et en fait un but. Pour emprunter de vieilles expressions à la scolastique de notre Moyen Age, l'esprit aryan est *nominaliste*, l'esprit sémitique est *réaliste*. Se payer de mots et en payer les autres, prendre et présenter les mots pour des choses, tel est le propre du Sémite ; voilà ce qui le rend dangereux à l'humanité et le condamne lui-même à périr.

Nous l'avons dit et nous le répétons : la race sémitique est faite pour le désert, pour l'état nomade. Son représentant le plus vrai, le plus noble, le plus complet, a toujours été et est encore l'Arabe bédouin. Son type héroïque fut Antara, de la tribu d'Abs, qui mourut peu d'années avant la venue de Mohammed et que le Prophète regretta de n'avoir point connu. Ce fut parmi les Bédouins que la langue arabe la plus pure, la plus élégante, la plus élevée, fut parlée, et il n'a pas cessé d'en être ainsi.

Ceux des Sémites qui ont adopté la vie sédentaire n'ont jamais pu la pratiquer qu'imparfaitement, leur naturel de pasteurs et de vagabonds reprenant toujours le dessus. Dans ces conditions toutefois, ils ont fait un certain progrès et se sont élevés à un certain degré de civilisation ; mais ils ont bientôt trouvé dans cette voie les limites de leur étroit domaine, et ils n'ont pu aller au-delà. Depuis lors, ils descendent la pente rapide qui les mène à l'anéantissement. Ils le sentent ; ils voudraient rebrousser chemin, s'arrêter du moins en route, et ils nous donnent, par leurs efforts impuissants, le spectacle le plus lamentable auquel on puisse assister.

Figurons-nous la vie et le progrès des espèces comme une échelle ; et, puisque nous sommes en plein sémitisme, prenons un mythe sémitique, l'échelle de Yakoub, si l'on veut. Toutes les espèces, toutes les races s'empressent à en gravir les innombrables échelons, montant de l'infinitement petit à l'infinitement grand, sans qu'on puisse voir la base ni le sommet de l'échelle. En tête des êtres terrestres marche le groupe aryan dont les différents peuples luttent de vitesse. Il en est un qui parfois enjambe deux, trois échelons, qui retombe, perd l'avance qu'il avait conquise, la regagne, dépasse tous ses rivaux : malgré tout, il arrivera le premier. Le plus proche du groupe aryan, *longo sed proximus intervallo*, paraît le groupe sémitique. Celui-ci, comme fatigué d'un long voyage, s'est arrêté et se repose dans une contemplation vague et stérile. De temps en temps

il se lève comme s'il voulait marcher ; mais il ne peut mettre un pied devant l'autre et se rassied pour regarder couler le fleuve des siècles. Au-dessous stationnent ou s'élèvent les races inférieures, selon qu'elles ont trouvé ou qu'elles n'ont point encore rencontré leur *nec plus ultra*. Seule, l'humanité aryane monte, monte dans l'infini du temps et de l'espace, toujours plus haut, toujours plus haut.

Nous ne savons jusqu'à quel point les différentes races peuvent avoir conscience de leur infériorité et de leur impuissance à dépasser certaines limites. Mais il est curieux de constater dans la race jaune un aveu naïf et assez récent d'une pareille situation.

Le *Moniteur* du 30 avril 1867 a publié la traduction d'un mémoire adressé par les membres du *Tsong-li-ya-men* (Conseil de l'école des langues) à l'empereur de la Chine, concluant à la création d'un collège européen à Péking. Ce mémoire porte une date correspondant au 28 janvier de la même année. Nous croyons utile d'en extraire quelques passages :

« ... En proposant à Votre Majesté de favoriser l'étude des sciences mathématiques, le *Tsong-li-ya-men* n'est pas poussé par un sentiment aveugle d'admiration pour les connaissances de ce genre possédées par les Européens, ni par un amour extravagant de la nouveauté. C'est qu'en réalité la construction des machines de guerre et d'industrie, si importante de nos jours, est basée entièrement sur ces sciences.

« La Chine veut construire elle-même ses bateaux à vapeur ; mais pour y arriver, il faut que des maîtres européens l'initient aux principes des sciences mathématiques et lui montrent la voie à suivre. Espérer qu'avec leur seule imagination les Chinois arriveraient à un tel résultat serait une erreur et une vaine dépense d'efforts et d'argent.

« Nous savons que des gens habitués à discuter plus qu'à réfléchir diront que nous nous occupons de choses médiocrement utiles ; que nous voulons mettre de côté les antiques moyens chinois pour suivre des voies étrangères, et qu'il est contraire à la dignité chinoise de nous faire diriger par des maîtres européens. Ceux qui parleront ainsi montreront qu'ils savent peu ce qui se passe dans le monde.

« La Chine a cherché jusqu'à présent à être puissante par ses propres moyens ; il est évident aujourd'hui que le génie chinois a produit ce qu'il pouvait produire, et que les gens intelligents ne se cachent pas que, pour marcher seule dans l'avenir, elle doit se résoudre d'abord à prendre chez les Européens les sciences et les arts qui lui manquent...

« ... Le Japon lui-même a envoyé en Europe des officiers destinés à s'instruire dans les diverses sciences qui y sont enseignées.

« Ainsi, sans parler des nations européennes, dont chacune cherche à s'élever au-dessus des autres par ses connaissances et sa civilisation, le Japon n'a pas voulu rester en arrière. Il veut aussi prendre sa place parmi

les forts, tandis que la Chine seule, s'entêtant dans son indifférence et ses vieilles habitudes, se condamnerait à rester en dehors de l'activité générale. Voilà un vrai motif de honte à signaler...

« Pour traduction conforme :

« *Le premier interprète de la législation,*

« G. LEMOINE. »

Lorsque les membres du Tsong-li-ya-men disent « qu'il est évident que le génie chinois a produit ce qu'il pouvait produire, » nous n'aurions garde d'avancer le contraire, et l'histoire de la Chine prouve que cet arrêt de la civilisation dure depuis longtemps. Les efforts qu'ils semblent vouloir faire pour remédier à cet état de choses sont fort louables ; mais il n'est pas absolument certain que les réformateurs officiels soient de bonne foi, ni, le fussent-ils, que la masse de l'agglomération sinique suivra le mouvement, ni enfin que le succès couronne l'œuvre. Qu'ont su faire les Chinois de toutes les choses mêmes qu'ils avaient inventées avant nous ?

Mais laissons la Chine et le monde jaune pour revenir aux Sémites. Ceux-là aussi, depuis le commencement du siècle, s'efforcent ou paraissent s'efforcer de se régénérer par l'imitation de la civilisation européenne. Triste placage qui s'écaille vite et qui laisse honteusement à nu les ruines qu'il avait un instant voilées ! L'Orient est un grand sépulcre blanchi. La

fameuse réforme du sultan Makhmoud n'a abouti qu'à un changement ridicule de costume et au massacre des janissaires de Stamboul, à l'instar du massacre des Mameloucks du Kaire accompli par Mohammed-Aly. Les tentatives de ce dernier pour relever l'Égypte ont été plus larges, plus prolongées; mais qu'ont-elles produit? Le fondateur de la nouvelle dynastie égyptienne a survécu à sa propre raison; ses successeurs ont déserté sa voie, et aujourd'hui, malgré de pompeuses apparences et de bruyantes déclarations, l'Égypte jouit de tous les bienfaits de la polygamie, avec l'organisation obligée du harim sous la garde des eunuques, de l'esclavage des blancs et des noirs, de la corvée, de la presse pour le recrutement de l'armée, de la torture, de la bastonnade, et d'une administration pillarde et désordonnée qui ruine le pays, en tarit pour longtemps les ressources, et réduit à l'extrême misère la meilleure partie de la population. De grotesques *pronunciamientos*, quels qu'en soient les promoteurs, ne changeront rien à cet état de choses, ou plutôt ne feront que l'empirer.

Non, quoi qu'on fasse, le Sémite est un enfant voué à une enfance éternelle. Il fera toujours sérieusement des choses puériles et touchera puérilement à des choses sérieuses. C'est un peuple-femme ayant toutes les faiblesses de la femme; beaucoup plus sensible que raisonnable, craintif, mystique, ami du mensonge et du merveilleux, ignorant du droit, nullement soucieux de la liberté, jouet du caprice et de la fantaisie, contemplatif, indifférent, nonchalant, ne connaissant point le

prix du temps, bavard, criard, ergoteur, d'une mobilité excessive, d'un coquetterie achevée, plein de distinction, de finesse et d'élégance, même sous des haillons, séduisant, aimable, insinuant, caressant, félin, défiant, avide, rapace.

Ses qualités et ses défauts, sa constitution physique et morale, le Sémite les doit, comme tous les peuples, à son origine et à la série des modifications par lesquelles il a passé avant d'arriver à l'humanité et d'y former un groupe distinct. Il les doit, en second lieu, au climat qu'il habite et au régime de vie, qui est à la fois la conséquence de sa constitution et celle du climat.

L'histoire naturelle de l'homme est encore à faire, et cette science, que l'on commence à soupçonner, est trop peu avancée maintenant pour qu'on en puisse recevoir un grand jour sur l'origine des différentes races et de leurs rameaux en général (1), du rameau sémitique en particulier. Pourra-t-on jamais établir d'une manière qui ne soit pas purement hypothétique à travers quels

(1) Voltaire, dont on trouve le nom à l'entrée de toutes les routes qui mènent à la vérité, disait, à une époque où les problèmes qui nous occupent aujourd'hui étaient à peine soupçonnés : « Quant à la question, si la nature n'a formé qu'une paire de chiens, ancêtres communs des barbelés et des lévriers, ou bien un seul homme et une seule femme d'où descendent les Caraïbes, les Nègres et les Français, ou même une paire de chaque genre dont les dégénérationns auraient produit les autres espèces, on sent qu'elle est insoluble pour nous, qu'elle le sera longtemps encore, mais qu'elle n'est pas cependant hors de la portée de l'esprit humain. » (*Essai sur les mœurs*, t. III, chap. CXLIII.)

états transitoires le Sémite a dû se frayer une voie, dans quelles catégories d'êtres il s'est plus ou moins arrêté, de façon à en retenir des marques plus ou moins accusées ; pourquoi il est prolifique comme le poisson et pourquoi il a le nez recourbé comme l'oiseau de proie ; par quels mélanges, par quelles affinités ou par quelle suite de triages et de dégagements il s'est fait et est demeuré ce qu'il est, laissant les uns derrière lui, se voyant plus tard dépassé par les autres ? De pareilles interrogations paraîtront déjà sans doute bien téméraires (1).

(1) On pourrait les multiplier et demander encore si l'idée des métamorphoses et celle des êtres polymorphes, tels que les centaures, les minotaures, les sphinx, les chimères, les harpies, les sirènes, les faunes, les satyres, les pans, les égipans, etc., sont des fruits purement sortuits de l'imagination déréglée des poètes, ou s'il n'y faut pas voir bien plutôt comme un écho affaibli d'antiques traditions, de souvenirs vagues et ténébreux. On pourrait demander encore pourquoi Oannès, dieu et législateur des Sémites khaldéens, était précisément un poisson, avec les pieds, la voix et la parole de l'homme, et fut suivi, selon Béroze, de plusieurs êtres semblables à lui ; pourquoi la déesse des Sémites syriens, Dercéto, était aussi moitié femme, moitié poisson ; pourquoi elle fut la mère de l'héroïne des Sémites babyloniens, Semrem (Sémiramis) ; pourquoi celle-ci fut élevée par des colombes ; pourquoi les Égyptiens, fortement mêlés de sang sémitique, représentaient Dieu par la figure d'un oiseau de proie, l'épervier ; pourquoi... Les *pourquoi* ne finiraient jamais.

Anaximandre, cité par Eusèbe, croyait que, dans le principe, l'homme a été produit par des animaux de formes différentes des formes actuelles. « Il y eut un temps, dit Béroze, où tout était ténèbres et eaux ; et, dans ce milieu, s'engendrèrent spontanément des animaux monstrueux et des figures tout à fait particulières : des hommes avec deux ailes, et quelques-uns

Quant au climat, il est, au contraire, bien facile de constater l'influence qu'il exerce. Celui d'Orient est extraordinairement énervant. Il est à remarquer que toutes les races fortes, pour produire ce qu'elles avaient en elles et pour monter au faite de leur grandeur, ont dû le quitter et chercher des cieux moins bleus, un air plus rude, une nature plus sévère, qui les forçât au travail, à la lutte, à la vie. Si merveilleuses qu'elles aient pu être, que sont les antiques civilisations de la Bactriane, de l'Inde, de l'Égypte, de l'Assyrie, à côté des hautes et harmonieuses civilisations de la Grèce et de Rome, à côté surtout du grand et beau spectacle que présentent les sociétés modernes des trois derniers

avec quatre, à deux faces, à deux têtes, l'une d'homme et l'autre de femme, sur un seul corps, et avec les deux sexes en même temps; des hommes avec des jambes et des cornes de chèvre ou des pieds de cheval; d'autres avec les membres postérieurs d'un cheval et ceux de devant d'un homme, semblables aux hippocentaures. Il y avait aussi des taureaux à tête humaine, des chiens à quatre corps et à queue de poisson, des chevaux à tête de chien, des hommes également à tête de chien, des animaux à tête et à corps de cheval et à queue de poisson; d'autres quadrupèdes où toutes les formes animales étaient confondues : des poissons, des reptiles, des serpents, et toutes sortes de monstres merveilleux présentant la plus grande variété dans leurs formes, dont on voit les images dans le temple de Bélus. » Tout en faisant aussi grande qu'on voudra la part de l'imagination dans de telles traditions, on ne peut méconnaître qu'elles doivent avoir un fondement réel et positif.

Nous avons l'occasion, il y a plusieurs années, à propos de singes fossiles trouvés en Grèce par M. Albert Gaudry, d'écrire :

« M. Gaudry a donné à l'espèce qu'il a découverte le nom de

siècles et de l'heure actuelle? Dans l'Inde, où elle est restée très-nombreuse, qu'est devenue la race aryane? Le climat a fini par arrêter son développement, tandis que les peuples congénères accomplissaient en Occident toutes les évolutions d'un progrès incessant.

D'un autre côté, les Européens ne s'acclimatent guère en Orient, et si les colonies des diverses nations de l'Occident s'y maintiennent et s'y accroissent, c'est par le renouvellement des émigrations, et nullement par la voie naturelle de la génération. Sous ces climats terribles, la nature inorganique, conservant un pouvoir qu'elle eut avec des limites bien plus étendues dans les phases antérieures de la vie du globe terrestre, domine

mesopithecus Pentelici, voulant indiquer ainsi le caractère mixte de l'animal : semnopithèque par le crâne et la dentition, macaque par les membres. Le mésopithèque forme ainsi la transition entre deux genres vivants. Tous les travaux de M. Albert Gaudry l'ont amené à dire : « Si les animaux fossiles diffèrent de ceux de l'âge actuel, c'est moins parce qu'ils forment des types nouveaux que parce qu'ils offrent des combinaisons nouvelles de caractères. »

« Et il cite le *mercastos*, moitié chien, moitié ours ; le *promephitis*, moitié putois, moitié moufette ; le *mallanictis*, transition de la civette à l'hyène ; l'*hyoenictis*, transition de l'hyène à la civette ; le *tragoceros*, aux cornes de chèvre et au crâne d'antilope ; le *palæorcas*, aux cornes d'orcas canna et aux larmiers de cerf ; le *leptodon palæotherium*, confinant aux ruminants.

« Il résulte donc de tout cela que la paléontologie, qui s'appuyait d'abord sur le principe de l'immutabilité des espèces, doit invoquer désormais celui de la variabilité et de la transformation lente et graduelle. » (E. Gellion-Danglar, *Correspondance scientifique* du journal *l'Italie*, 3 juillet 1862.)

encore bien plus qu'ailleurs les espèces animales et particulièrement l'homme. Les changements à un pareil état de choses ne peuvent être que très-lents, ainsi que nous le disions plus haut. Il faut, croyons-nous, considérer le règne végétal et le règne animal comme des prolongations, des modifications successives et organisées du règne minéral, et les différentes espèces répandues sur la planète comme les parasites du grand corps terrestre, nés de sa substance, vivant, à certains égards, de sa vie, croissant, décroissant, vieillissant et devant mourir, c'est-à-dire se transformer encore avec lui.

Le régime comme le climat importe beaucoup au développement physique et moral des peuples. Les Orientaux sont, en général, frugivores, et il est constant que les espèces frugivores sont moins fortes et moins intelligentes que les carnivores (1). Les Sémites, et particu-

(1) Sur l'influence du climat et du régime, Cabanis a fait des observations extrêmement justes. Bornons-nous à citer ces quelques lignes relatives au régime :

« Les substances animales ont sur l'estomac une action beaucoup plus stimulante que les végétaux, à volume égal ; elles réparent plus complètement et soutiennent plus constamment les forces. Il y a certainement une grande différence entre les hommes qui mangent de la chair et ceux qui n'en mangent pas. Les premiers sont incomparablement plus actifs et plus forts. Toutes choses égales d'ailleurs, les peuples carnivores ont, dans tous les temps, été supérieurs aux peuples frugivores dans les arts qui demandent beaucoup d'énergie et beaucoup d'impulsion. Non seulement ils sont plus courageux à la guerre, mais ils déploient, en général, dans leurs entreprises un caractère plus audacieux et plus obstiné. » (*Rapports du physique et du moral de l'homme.*)

lièrement les Hébreux, ont un penchant prononcé pour l'ichthyophagie ; aussi les maladies de peau les plus horribles sont-elles fréquentes parmi les Juifs d'Orient. Les scrofules ravagent et abâtardissent la population égyptienne.

Ainsi tout démontre la dégénération et la décadence croissantes de la race sémitique. Cette race a fait au monde le peu de bien qu'il était en elle de lui faire, et l'on n'a plus rien à espérer d'elle. Mais on a encore tout à craindre de l'infiltration de son sang et de ses doctrines dans les populations et les civilisations d'essence aryane. Il faut donc veiller et combattre, et reprendre le cri de Caton l'Ancien : « *Et insuper censeo delendam esse Carthaginem.* » Ce que l'on peut traduire par cet autre cri de Voltaire : « Écrasons l'infâme ! »

Il faut absolument nous arrêter un instant ici pour répondre à une objection, grave en apparence, qu'on ne manquera pas de nous faire, à laquelle nous avons songé dès l'abord, et que nous aurions dû peut-être essayer de réfuter plus tôt. On nous dira : « En proclamant la diversité et la hiérarchie des races, vous approuvez implicitement l'oppression des unes par les autres, la réduction à l'esclavage de celles-ci par celles-là ; vous subordonnez dans une race un rameau à un rameau, dans un rameau ce peuple à cet autre, dans un peuple tel groupe d'individus à tel autre groupe. Enfin, vous répudiez la liberté, l'égalité et la fraternité, et votre système conduit tout droit à l'aristocratie, à l'oligarchie. »

Essayons de répondre.

Et d'abord, il faut bien accepter la nature comme on la trouve. L'égalité plate de l'unisson est une chimère de conception sémitique (1) ; il n'y a de réel et de productif que l'égalité harmonique de l'accord parfait, dont la race aryane elle-même n'a fait la découverte que bien tard (2). La tonique, la médiane et la dominante, pour être échelonnées et ne rendre point le même son, ne sont ni diminuées, ni opprimées, ni étouffées l'une par l'autre. Leur harmonie superposée en fait un tout proportionné, fécond et beau.

Dans toutes les espèces, et l'humanité ne fait point exception, on rencontre la diversité, l'inégalité. Il est incontestable que tout être, quel que soit son mérite individuel, par cela seul qu'il existe, a des droits primordiaux et imprescriptibles ; plus incontestable encore que tout homme, par cela seul qu'il est homme, possède des droits antérieurs et supérieurs à toute législation positive. Ces droits, qui les a sentis, devinés, trouvés, formulés, proclamés, conquis ? La race aryane seule, et c'est ce qui lui donne une supériorité qu'aucune des autres ne songe à lui disputer, pas même, hélas ! à lui envier. Mais est-ce une raison pour elle de les méconnaître

(1) La musique arabe ignore l'harmonie ; les exécutants nasillent à l'unisson des mélodies monotones, peu développées et ne dépassant pas l'étendue de la quinte.

(2) Pythagoras avait entrevu l'harmonie. Mais tout resta dans le vague ; rien ne fut appliqué. La grande science musicale est née d'hier et de provenance exclusivement aryane.

dans ses sœurs moins parfaites et moins raisonnables qu'elle ? Assurément non. Elle doit se souvenir qu'elle est partie du même point, d'aussi bas que les autres races, et il ne lui est pas permis de les mépriser ni de les opprimer, parce qu'en vertu de leur nature invincible et des obstacles insurmontables que cette nature leur oppose, elles n'ont pas atteint le même niveau et se sont arrêtées à l'une ou à l'autre des phases qu'elle n'a fait que traverser. C'est au savant et au fort à aimer, à protéger, à élever à lui l'ignorant et le faible. La théorie, que l'on construit avec tant de peine, peut sembler parfois trop absolue ; la pratique doit l'être et l'est en réalité beaucoup moins. Qui connaît au juste la limite imposée à chaque race ? Portons donc partout, c'est un devoir pour nous et un droit pour nos frères moins heureux, la lumière de la civilisation, mais discrètement, pacifiquement, sans parti pris ni esprit de système ; n'imposons pas nos lois et nos mœurs comme une panacée universelle ; laissons chaque peuple comprendre, choisir, adopter ce qui peut lui convenir, et de ce flambeau qui doit éclairer ne faisons jamais une torche qui incendie. La glorieuse et triple devise, qu'on le sache bien, n'aura rien à souffrir d'une pareille manière d'agir.

Saluons, aimons la vie, dans ses plus humbles manifestations comme dans ses splendeurs les plus sublimes : dans la plante, dans l'animal, dans les êtres énormes et lumineux qui peuplent l'espace incommensurable. Aimons et respectons l'humanité dans le dernier des

Boschismen et des Botocudos comme dans l'Arya de sang le plus pur. Cherchons l'équilibre, travaillons à l'harmonie ; nous y arriverons par l'amour, et c'est ainsi que nous entrerons dans les voies de la nature, que nous concourrons à l'accomplissement graduel des transformations réservées aux espèces, et que nous aiderons à notre propre développement, à l'amélioration de notre essence et à sa continuelle ascension vers un état de plus en plus parfait.

On parle d'aristocratie. Il en est une qui est la négation de toutes les autres et qui est la seule naturelle, légitime, bienfaisante et éternelle : c'est l'aristocratie de l'intelligence et de la science. C'est à elle, en réalité, qu'a toujours appartenu et qu'appartiendra toujours la direction des destinées de l'humanité. Celle-là, tout le monde peut la discuter, l'examiner, la retourner de tous les côtés : elle n'a qu'à gagner aux investigations les plus minutieuses. Chaque jour, à chaque instant, elle est tenue de faire la preuve de tout ce qu'elle avance, et elle la fait ; et son pouvoir est en raison directe de la vérité, de la clarté et de la solidité de son enseignement. Elle n'a jamais fait couler de larmes ni de sang, et ne se retranche pas dans des forteresses hérissées de canons : *sapientum templa serena*, « les retraites de la sagesse sont paisibles. » Chacun n'y vaut que par soi-même. Les rangs s'ouvrent incessamment à tous ceux que lui recrutent le travail, la volonté, l'aptitude. Elle se fait toute à tous, ne s'accorde pas un seul moment de repos, cherche, cherche sans trêve,

trouve souvent et donne à l'humanité une grandeur, une gloire et une félicité toujours croissantes (1).

Si le sémitisme, en tant que race, est aujourd'hui réduit à l'impuissance et ne saurait plus exercer sur le monde d'influence sérieuse, il n'en est pas de même du sémitisme doctrinal.

Malgré les coups mortels que la raison et le droit lui ont portés, il se tient encore debout et fait figure. Son agonie peut être longue, et il n'a pas encore épuisé tout son venin. C'est l'ennemi ; c'est celui qu'il faut frapper sans relâche et sans pitié. *Delenda est Carthago.*

Nous n'appartenons point à la triste école de ceux qui, transportant dans l'histoire le dogme chrétien et musulman de la prédestination, ne rougissent pas de proclamer que tout ce qui est possible est légitime. En admettant des lois naturelles, un plan général, nous croyons que la sphère où se meut l'humanité est assez étendue pour qu'elle puisse prendre une grande part à l'accomplissement de sa destinée, de même que, dans une société bien organisée, l'individu, tout en obéissant aux lois fondamentales de l'État, demeure libre, bien plus, ne saurait l'être qu'à cette condition. Nous pensons donc que les doctrines sémitiques auraient pu demeurer concentrées dans la race sémitique ou suivre un cours différent de celui qu'elles ont pris ; qu'il aurait mieux valu, en effet, que cela fût, et qu'il aurait été

(1) Voir nos *Lettres sur l'Égypte contemporaine*, IX^e lettre, *passim*.

très-heureux que les nations aryanes, qu'on appelle vulgairement les barbares du Ve siècle, échappassent au sémitisme nazaréen et régénérassent l'Occident par la seule et haute vertu de leur sang.

Mais, d'un autre côté, quand on n'a pu s'opposer à la perpétration d'un fait, il faut bien subir l'existence de ce fait et agir en conséquence. Nous n'hésitons pas à reconnaître, et nous l'avons déjà dit, que le sémitisme nazaréen fut un progrès considérable sur le sémitisme mosaïque, et surtout sur le sémitisme des religions syriennes et phrygiennes, grâce à la quantité d'idées aryanes qu'il s'appropriâ en les falsifiant plus ou moins. C'est par là qu'il sut se rendre acceptable à des peuples aryans, et par là aussi qu'il fut généralement repoussé par les Sémites. Ceux-ci ne manquèrent pas d'embrasser l'islamisme, qui leur convenait de tout point, étant d'essence exclusivement sémitique. Mais, depuis plus de trois siècles, le grand mensonge du Moyen Age est évanoui. On a vu, malgré tous les mélanges et tous les alliages, ce que le christianisme a produit en vertu de sa constitution sémitique, qui est son vice originel et irrémédiable. Le sémitisme religieux et politique, c'est, pour le répéter encore, la foi aveugle, la grâce, le droit divin, le despotisme, le bon plaisir, la violence, l'ignorance, la nuit, la négation de la raison, du droit, de la liberté, de la science, du jour. C'est surtout, dans les temps d'hypocrisie et d'équivoque, un monstre multiforme et multicolore, hydre qu'on tue et qui renaît, Protée qui glisse dans les mains, et qu'il faudrait saisir

avec autant d'adresse que d'énergie pour arriver à se rendre maître de lui. La pensée libre et l'action libre ne seront des réalités vivantes et définitives que du moment où le sémitisme, dévoilé, percé à jour, vaincu, traqué, aux abois, sera en proie et à la merci, et recevra enfin le coup de grâce.

Que l'on ne s'y méprenne pas, ou plutôt que l'on ne seigne pas de s'y méprendre : nous ne songeons à persécuter âme qui vive pour des idées. Nous laissons la persécution et l'intolérance à nos adversaires, qui en ont largement usé. Il est simplement ici question de la lutte des doctrines, à armes égales, avec la liberté pour toutes. Que disons-nous ? Nos ennemis sont armés, cuirassés, blindés ; le bras séculier, dont par le progrès des temps ils ne peuvent recevoir le même appui que jadis, les soutient pourtant encore dans la mesure que comporte l'état de nos lois et de notre société, et le budget les réconforte dans de larges proportions. Notre phalange, au contraire, peu nombreuse au début, mais qui est une légion aujourd'hui et qui grossit chaque jour, marche au combat, nue et sereine, assurée toutefois de la dernière victoire. Car la vérité, le droit, la justice sont des armes incorruptibles que les obstacles les plus effrayants ne sauraient arrêter, et qui doivent enfin culbuter tous les bataillons, traverser toutes les murailles, trouer toutes les cuirasses, frapper au cœur le mal et l'anéantir.

Répétons avec le vieux Romain : *Et insuper censeo delendam esse Carthaginem.*

CHAPITRE VIII

Côté théorique et côté pratique de la science. — Application des principes exposés dans ce livre à quelques-uns des problèmes sociaux, religieux et politiques du temps présent. — Le sémitisme et la question du divorce. — Contradiction apparente. — Esprit exclusif de l'Église catholique, apostolique et romaine. — La question du divorce chez les publicistes italiens : MM. Luigi Zamperini et Domenico di Bernardo. — Le sémitisme et la question de la peine de mort. — Le talion. — Exode et Évangile. — Mythe aryane d'Ormuzd et d'Ahriman. — Le sémitisme et la question de la séparation de l'État et des différentes Églises. — La lutte sur le terrain de la liberté et de l'égalité. — Respect de la liberté de toutes les consciences. — Objections et réponses. — Indifférence religieuse dans les campagnes. — Multiplication des écoles — Laïcisation du personnel et des programmes. — Nécessité des missions et des prédications laïques. — Urgence d'arracher définitivement les populations aryanes au joug des doctrines sémitiques.

Lors même que la science devrait demeurer à l'état purement spéculatif, elle aurait certainement encore son intérêt et sa valeur. Mais dans quelles proportions s'accroissent cette valeur et cet intérêt, quand on peut montrer et faire toucher du doigt les applications pratiques, prochaines, imminentes, de cette même science ?

C'est ce que nous allons nous efforcer de faire en indiquant quelques-unes des questions sociales, reli-

gieuses et politiques du moment, dont la solution la plus favorable, la seule souhaitable, nous paraît devoir résulter de la mise en œuvre des principes ethnologiques et historiques exposés dans ce livre.

Nous examinerons à ce point de vue successivement, et le plus brièvement possible, quatre questions qui, sans doute, sont à l'ordre du jour, mais dont l'importance dépasse celle d'une actualité éphémère, qui de tout temps ont préoccupé les penseurs, et dont le règlement définitif ne saurait être instantané.

Ces questions sont :

Le divorce ;

La peine de mort ;

La séparation de l'État et des différentes Églises ;

La politique extérieure.

Encore une fois, nous n'avons pas à les traiter à fond, mais uniquement dans les rapports qu'elles peuvent avoir avec notre sujet.

Tous les peuples qui ont embrassé la Réforme, tous ceux chez qui, en dehors d'elle, la force du sang aryan a réagi contre l'oppression des doctrines sémitiques, ont admis et pratiquent le divorce. Il n'y a, en somme, dans toute l'Europe, que quatre pays où le divorce n'existe pas : l'Autriche, l'Espagne, la France et l'Italie.

Dans ce dernier, le gouvernement vient de présenter au parlement un projet de loi qui l'établit, et en France, s'il a été récemment repoussé, il est certain que l'adoption en est très-prochaine : c'est l'affaire de deux ou trois années au plus.

Une contradiction se présente au premier abord.

Les civilisations sémitiques ont de tout temps usé et abusé du divorce ; elles font encore de même à l'heure qu'il est.

Comment se fait-il qu'aujourd'hui le sémitisme doctrinal, le parti de la résistance catholique, cléricale, ultramontaine, soit acharné à maintenir l'indissolubilité du mariage et à repousser le divorce ?

La contradiction n'est qu'apparente. Au fond ce n'est qu'une question d'influence, de rivalité entre les clercs et les laïques, une question de boutique, pour tout dire en un mot.

Depuis que, par le fait de la Révolution, les registres des paroisses ont perdu toute valeur aux yeux de la loi, depuis que l'état civil a été créé et que le mariage existe en dehors de tout sacrement, l'Église a jugé bon de relever la sainteté de son procédé, d'en proclamer l'indissolubilité et de l'opposer ainsi à l'union légale dont le divorce pendant quelque temps, et aujourd'hui encore la séparation, marquent les limites. Que l'Église arrive à ressaisir ses privilèges, un de ses premiers soins sera de proscrire le mariage civil et de tirer le plus grand parti possible, pour le profit de sa caisse, des nombreux cas de nullité et empêchements dirimants qu'elle admet dans l'affaire matrimoniale. Nous citerons à ce propos un intéressant passage d'un récent opuscule (1) de M. Luigi Zamperini, éminent juriscon-

(1) *DIVORZIO, risposta alle circolari 7 e 21 marzo 1880 del*

sulte italien qui, non moins que son compatriote, M. Domenico di Bernardo, dans son remarquable ouvrage (1), publié en 1875, a fortement contribué à élucider la question chez nos voisins.

« L'Église elle-même, dit M. Luigi Zamperini, s'est convaincue que le mariage ne réalisait pas toujours ce qu'il devait être ; mais ne voulant pas, en le dissolvant, lui enlever le caractère de sacrement, elle a créé les empêchements dirimants et les nullités que la loi civile pouvait se dispenser de s'approprier, et qui se ressentent trop de leur origine. On peut voir là un expédient pour ne pas se trouver en contradiction avec elle-même, avec ses commandements, avec ses dogmes. Et cependant les nullités, que rien ne justifie, et qui ont été prononcées par les canonistes, par les papes, et qui se rencontrent dans notre histoire ancienne et moderne, n'entreront jamais, pour l'abondance de causes, en comparaison avec le nombre des divorces prononcés par les magistratures.

ministro di grazia e giustizia del regno d'Italia relative a notizie statistiche sulle separazioni personali fra conjugi, con progetto di legge per il divorzio, norme processuali e regolamentari del cav. Luigi ZAMPERINI, avvocato. Verona e Padova, 1880, 1 vol. in-12 di 92 pagine. — Qu'il nous soit permis de payer ici un juste tribut d'éloges et de regrets à la mémoire de Luigi Zamperini, mort pendant l'impression de ce volume, et prématurément enlevé à l'Italie qu'il honorait, aux grandes études qu'il illustrait. Luigi Zamperini est mort à Vérone le 1^{er} juillet 1881.

(1) Domenico di BERNARDO, *Il divorzio considerato nella teoria e nella pratica*. Palermo, 1875, 1 vol. in-12 di 807 pagine.

« Ajoutez à cela que les tribunaux ecclésiastiques adoptèrent les motifs les plus subtils, les plus artificiels de nullité, et cela tout au bénéfice, à l'usage de la noblesse, des puissants dont ils attendaient en échange des subsides, des honneurs, des secours, et qu'ils bénirent jusqu'aux unions réglées par la loi du divorce, comme cela arriva pour les secondes noces de Napoléon I^{er} avec Marie-Louise, bénies par Pie VII.

« Pour faire connaître avec quelle facilité et quelle largesse l'Église a permis à différentes époques la dissolution du mariage au moyen des cas de nullité, nous énumérerons, à titre de simple mémoire, les empêchements dirimants qui rompaient le mariage, *quoad vinculum*, et les cas de nullité admis par les canons, les papes et divers conciles :

« La violence, le rapt et la séduction avec la personne enlevée ou séduite, la crainte, l'erreur physique, la parenté, les vœux, les ordres sacrés, le délit, la différence de religion, le mariage réalisé et non consommé, l'âge, c'est-à-dire avant quatorze ans pour l'homme et douze ans pour la femme, l'impuissance prouvée par un congrès sans résultat, la folie, l'alliance, les épousailles, c'est-à-dire le fiancé avec les parents de l'autre en ligne directe, la bigamie, l'inceste, la sodomie, l'avortement facilité, la prostitution, la stérilité, certaines maladies contagieuses, l'homicide tenté par un conjoint sur l'autre, et le refus de la femme de suivre le mari dans ses voyages (1). »

(1) Pag. 55 et 56.

On voit que les cléricaux ont bonne grâce à combattre le rétablissement du divorce. Tout le secret de leur attitude est dans l'habitude qu'a l'Église de vouloir disposer de tout à l'exclusion du pouvoir civil et d'en disposer selon les caprices de son bon plaisir, non d'après les règles de la justice et de l'égalité. La justice et l'égalité sont tout le contraire de l'esprit ecclésiastique, de l'esprit sémitique. En France le divorce n'a rencontré d'opposition que chez Tartuffe et Basile, et chez M. Prudhomme, le voltairien ramolli et vieilli qui s'est fait ermite. Son rétablissement, quand il aura lieu, sera une victoire remportée sur le parti noir, sur le sémitisme doctrinal.

Toute sémitique aussi est la loi qui inscrit la peine de mort dans les codes.

« Si quelqu'un frappe un homme et qu'il en meure, on le fera mourir de mort.... »

« S'il y a cas de mort, tu donneras vie pour vie, »

« Œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, »

« Brûlure pour brûlure, plaie pour plaie, meurtrissure pour meurtrissure... »

« Si un bœuf heurte de sa corne un homme ou une femme, et que la personne en meure, le bœuf sera lapidé sans nulle exception, et on ne mangera point de sa chair, mais le maître du bœuf sera absous (1). »

Il semble que tout chrétien conséquent doit être

(1) *Exode*, XXI, 12, 23, 24, 25, 28.

l'adversaire convaincu et rigoureux de la peine de mort, puisque la suppression brusque de la vie ferme toute voie au repentir et à la grâce divine. Il est vrai qu'au moyen de paroles magiques les prêtres ont la prétention de forcer cette grâce à l'heure de la mort, et qu'ils livrent ainsi à la guillotine sociale un juste improvisé à qui le vieux Simon Bar-Joue, dit Céphas, doit ouvrir la porte avec bien plus de joie que s'il recevait un honnête homme d'ancienne date. D'un autre côté, la peine du talion, édictée, comme on vient de le voir, dans l'Ancien Testament, a été conservée dans le Nouveau, où il est écrit :

.... Tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée (1). »

Il est à remarquer que la dureté de la répression, la cruauté des supplices, la sévérité de la pénalité, l'absence d'*humanité* ont toujours été en raison directe de l'influence du sémitisme dans le monde. A mesure que cette influence diminue et que le génie de la race aryane reprend le dessus, la pitié, la douceur, la raison reprennent leurs droits; les supplices deviennent moins fréquents et moins barbares; la justice n'est plus la vengeance, l'échafaud recule.

Qu'on rapproche de la barbarie et de la brutalité de la morale et des traditions sémitiques la conception aryane, si élevée, si consolante, si moralisatrice, qui nous montre, après la longue et terrible lutte du bon et

(1) Math., xxvi, 52.

du mauvais principe, d'Ormuzd et d'Arhiman, la réconciliation de l'un avec l'autre, Arhiman purifié, transformé, et devenant bon et saint comme Ormuzd. Nous ne connaissons pas de mythe plus beau, et c'est à le faire passer dans la réalité que le génie aryan des sociétés européennes doit tendre en le prenant pour base de toutes les réformes pénales et pénitenciaires (1).

La grande forteresse du sémitisme, c'est l'Église catholique, apostolique et romaine, telle qu'elle est constituée encore à l'heure qu'il est ; véritable État dans l'État, souvent supérieure à l'État, traitant avec lui de puissance à puissance ; unique péril social, fléau international des plus redoutables ; épée empoisonnée, dont on a si bien dit que la poignée est au Vatican et la pointe partout. En vain l'on s'ingénie à vouloir dénouer le nœud gordien : à mesure qu'on détache un lien, il s'en reforme un autre. Il s'agit de trancher l'ensemble d'un coup, pour délivrer le présent et assurer l'avenir.

Il n'y a qu'une arme dont l'acier bien trempé et le fil net et acéré puissent accomplir avec précision, avec justice et sans danger l'œuvre d'assainissement et de salut.

Cette arme, c'est la liberté : la liberté de tous les cultes sous la surveillance et la protection des lois de l'État laïque, la séparation de l'État et des différentes Églises, la suppression de tout budget ecclésiastique.

(1) Voir la *Démocratie* des 12 et 26 décembre 1869 ; *Les champs et la ville : les châtimens irréparables*, par Eug. Gellion-Danglar.

Tous les clergés doivent être légalement placés dans la situation que s'est faite M. Hyacinthe Loyson.

Tout *impresario* (1), rabbin, évêque, curé, pasteur, etc., qui voudra ouvrir un établissement de religion, quel qu'il soit, sera tenu, en se conformant aux lois et règlements de police, de louer aux communes, à prix débattu et à ses risques et périls, les locaux dont celles-ci consentiront à disposer temporairement pour cet objet, moyennant les garanties qu'il leur conviendra d'exiger.

Où les clients, les fidèles, si l'on préfère les appeler ainsi, afflueront, et l'entreprise couvrira ses frais, réalisera des bénéfices, prospérera, et les entrepreneurs n'auront qu'à se féliciter des résultats de ce régime de liberté ; — ou le public fera défaut ; les recettes diminueront de jour en jour et ne pourront suffire ni à rémunérer les entrepreneurs, ni à désintéresser les commanditaires ou les actionnaires, ni à faire face aux frais quotidiens de loyer, d'entretien, de chauffage, d'éclairage, etc., et il y aura nécessité de fermer l'établissement. De toute façon, personne n'aura sujet de se plaindre : ni les communes, auxquelles les cultes rapporteront au lieu de coûter ; ni les entrepreneurs, pour qui la concurrence sera libre ; ni le public, qui n'aura que l'embarras du choix et qui, ne payant que ce qu'il lui plaira de consommer, n'aura pas à regretter de payer ce qu'il ne consommera pas.

(1) Mot italien qui signifie purement et simplement *entrepreneur* et peut s'appliquer à toute espèce d'entreprise.

Il n'y aura ainsi plus de place officielle dans l'État ni contre l'État pour le sémitisme judaïque, nazaréen ou musulman, pour aucun mysticisme, pour aucune secte : tous les cultes et tous leurs adhérents auront droit à la liberté et au respect qu'on ne saurait refuser à une seule conscience sans commettre un crime de lèse-justice et de lèse-humanité. Mais tous se trouveront sur le terrain de l'égalité les uns envers les autres, et en face de leurs adversaires communs. Il va sans dire qu'aucune espèce de congrégation d'hommes ou de femmes ne pourra demeurer sur le sol de la République. Invoquer la liberté en faveur de ces négations vivantes et palpables de la liberté est un pur sophisme. Pas plus qu'il n'y a de droit contre le droit, il ne saurait y avoir de liberté contre la liberté, ni d'État contre l'État, ni de société contre la société et en dehors d'elle.

Alors, et seulement alors, la lutte aura lieu à armes véritablement égales. Si l'Église était ou se croyait, comme elle le prétend, la plus forte, elle appellerait de tous ses vœux l'inauguration de ce système de liberté. Bien au contraire, elle y répugne absolument, crie à la persécution quand on parle de lui retirer ses privilèges, et dénonce par là sa faiblesse et sa caducité. Elle proclame qu'elle ne saurait vivre dans le droit commun, sans l'appui du bras séculier, sans la ressource des millions du budget. *Habemus confitentem.*

Un certain nombre de républicains et de libres penseurs sont, de très-bonne foi, opposés à la séparation

de l'État et de l'Église et à la suppression du budget des cultes : ils craignent, disent-ils, que, si ce régime venait à prévaloir, la force de l'Église ne s'en accrût par la facilité qu'elle aurait d'échapper au contrôle de l'État, et par l'affluence des dons privés qui compenserait, et au-delà, la perte de la subvention officielle.

Nous pensons que ces républicains et ces libres penseurs se trompent.

Actuellement, le contrôle qu'exerce l'État sur les choses et les personnes de l'Église est à peu près illusoire, et le peu qui a été fait pour essayer de rétablir la légalité a suffi pour déchaîner toutes les colères et toutes les révoltes du cléricalisme, et mettre en relief l'intime solidarité des réguliers, autorisés ou non, et des séculiers, qu'un même esprit anime. D'autre part, en donnant la liberté aux différents cultes et en leur retirant tout salaire, l'État ne saurait en aucune façon abdiquer son droit de surveillance et de police ; il le conserve tout entier, et il l'exercera sans parti pris, sans faiblesse, sans compromis d'aucune sorte.

Quant à la surabondance des ressources que créeraient à l'Église indépendante le zèle et la générosité de ses fidèles, il ne faut rien exagérer. Sans doute, dans les premières années, le marquis de Carabas et Yolande Cudasne, comtesse de Pimbesche, Orbesche, etc., se saigneraient à blanc et verseraient tout leur pactole dans l'escarcelle cléricale ; mais cette belle ardeur ne pourrait toujours durer, et l'on arriverait encore assez vite au bout du rouleau. L'Église ne se fait point

d'illusions à cet égard, et voilà pourquoi elle refuse la liberté sans budget.

Une objection plus sérieuse, ou du moins plus spécieuse, est celle-ci : le paysan, même celui qui ne tient guère au curé et lui fait souvent de l'opposition, tient à l'église comme à son seul lieu de réunion, et sa foi, si elle n'est plus qu'une habitude, conserve toute la force de l'habitude. Il ne consentira pas à payer de ses deniers la messe et les vêpres ; mais il en voudra au gouvernement républicain qui n'en fera plus les frais, et se tournera contre lui.

S'il peut y avoir quelque chose de vrai là-dedans en ce qui concerne le paysan de certaines régions de l'ouest et du sud-ouest de la République, il est assuré que cela n'est pas exact pour tout le reste du pays. On est, aujourd'hui, généralement indifférent en matière religieuse, au village comme à la ville, et les paysans sont plus anti-cléricaux que les citadins. Le christianisme sort rapidement, sous nos yeux mêmes, de sa phase païenne, et ne compte plus même une majorité d'adeptes sérieux parmi les habitants des bourgs. La plupart verront donc avec plus de satisfaction que de regret la séparation de l'État et de l'Église passer dans la réalité des faits.

Cela ne s'effectuera pas, d'ailleurs, du jour au lendemain. Il y aura forcément quelques ménagements, une période transitoire. De plus, on multiplie déjà et l'on multipliera encore les écoles pour les deux sexes ; on achèvera d'en laïciser le personnel, et on en laïcisera

en même temps les programmes. Le paysan, qui est resté Gaulois, aime, comme ses ancêtres, à entendre parler, et finement parler (*argute loqui*, dit Caton). Il faut que des missionnaires républicains, des prédicateurs laïques se répandent partout, fassent des lectures, des conférences sur des sujets d'histoire nationale, d'agriculture, d'économie. Les paysans et les paysannes se presseront pour les écouter de cinq ou six lieues à la ronde. La messe et le sermon trouveront là une concurrence redoutable. Missions contre missions, chaires contre chaires, c'est la liberté. Rien n'est plus correct, plus légitime et plus fécond.

Ce ne sont pas, nous ne nous lasserons point de le redire, les personnes que nous voulons attaquer, encore moins persécuter. Nous ne nous en prenons qu'à des doctrines que nous croyons funestes à la France, à l'Europe, à l'humanité aryane, parce qu'elles leur sont étrangères et proviennent d'un génie différent et contraire, d'une race dont la contagion a corrompu la nôtre, l'a détournée de sa voie et l'a retardée de bien des siècles dans son ascension vers l'idéal de perfectibilité incessante qui la caractérise.

CHAPITRE IX

Le sémitisme et la politique extérieure. — Nécessité de reconstituer l'Europe. — Solutions diverses. — Agonie de la vieille diplomatie. — État de décomposition de plusieurs empires. — Tendances ethniques. — Slavisme. — Germanisme. — Hellenisme. — Mission de la France en Orient. — Le génie, le passé et l'avenir de la Grèce. — Travaux remarquables de MM. Vittorio Salmini et Konstantinos Triantaphyllis. — Groupement des civilisations helléno-latines contre les doctrines sémitiques. — Bases d'une politique scientifique et vraiment nationale.

S'il est un terrain sur lequel il convienne de tenir le plus grand compte du problème ethnologique, c'est assurément celui de la politique extérieure.

Depuis longtemps déjà l'on entend dire et répéter de tous côtés : « Il n'y a plus d'Europe ; les puissances ne sont plus groupées suivant leurs traditions, de façon à se faire équilibre : tout est au hasard, à l'aventure ; il n'y a plus d'Europe. » Et on ajoute : « Il faut refaire l'Europe ; refaisons une Europe. »

En vérité, tout cela est parfaitement vrai ; mais la chose est plus aisée à dire qu'à faire, et la dernière grande réunion diplomatique, le congrès de Berlin, en a donné une preuve trop éclatante.

Il faut être juste, cependant. On aurait tort sans

doute d'attribuer aux plénipotentiaires, qui délibéraient sous la baguette du prince Otto von Bismarck comme les virtuoses du Cirque d'hiver exécutent des symphonies sous l'archet de M. Pasdeloup, on aurait tort d'attribuer à ces illustres diplomates des intentions qu'ils n'avaient certainement pas. Ils s'étaient réunis tout simplement, tout bonnement, pour arrêter l'effusion du sang en Orient, pour mettre un peu de charpie sur quelques blessures, couper une jambe à ce peuple-ci, un bras à ce peuple-là, et surtout pour gagner du temps, laisser passer l'Exposition de Paris où tout le monde voulait venir, et atteindre le printemps suivant.

Eh bien ! les pauvres gens n'ont réussi que bien imparfaitement dans l'humble projet qu'ils avaient formé. Loin de se faire illusion au point de mettre la main à une reconstitution de l'Europe, ils ne voulaient qu'opérer tant bien que mal un petit replâtrage, et ils ont échoué même dans l'accomplissement d'une œuvre aussi restreinte. La Turquie se décompose de plus en plus ; l'Autriche est dans un état analogue ; la Grèce fait une courte halte entre deux étapes, et la question orientale n'est pas près de recevoir sa solution définitive.

Y a-t-il un remède à tous ces maux ? Assurément. Et nous dirons à notre tour : « Il faut refaire l'Europe.

« L'Europe est habitée par des peuples dont l'origine commune est aryane, à part quelques mélanges insignifiants fournis par des éléments tatars ou sémitiques. Il y a là certainement le motif sérieux et le fondement

légitime d'une unité dont la pensée n'a pu échapper aux esprits politiques de tous les temps.

« Suivant le double courant de la révolution et de la réaction, du despotisme et de la liberté, de la tyrannie et de la démocratie, on peut rechercher au problème redoutable de cette unité deux solutions entièrement opposées : l'établissement de la monarchie universelle ou la création des États-Unis d'Europe.

« Charlemagne et Charles-Quint, Philippe II et le dernier venu, Nabulione Buonaparte, dont tout le génie politique a été celui d'un parodiste, ont naturellement poursuivi la première de ces deux solutions, et, chaque fois, l'événement a prouvé qu'elle était incompatible avec la nature des choses, et condamnée à un avortement misérable après un temps d'essai plus ou moins court.

« L'autre solution est celle de l'avenir....

« Si la presque totalité des populations de l'Europe appartient au rameau aryan de la race blanche, rameau progressif par excellence, élite de l'humanité, il n'en est pas moins vrai qu'il y faut distinguer des branches variées, des nuances diverses, qui répugnent absolument à se confondre, mais qu'il est possible, souhaitable, et qu'il sera bientôt nécessaire de rapprocher, d'unir, de relier en un ensemble harmonieux.

« L'institution des États-Unis d'Europe, fondée sur le libre consentement des peuples et sur le respect du patriotisme de chacun d'eux, est seule capable de faire passer du domaine de la spéculation pure dans celui

des faits accomplis ce rapprochement, cette union, cette confédération.

« Vers le commencement du XVI^e siècle, la diplomatie vint au monde, et cette ingénieuse personne se flatta d'avoir deviné le mot de l'énigme, en inventant une sorte de juste-milieu, de *mezzo termine*, qui fut appelé l'équilibre européen. Après les essais informes de la ligue de Cambrai, en 1508, et de la Sainte-Ligue, en 1511, elle enfanta dans la douleur les traités de Westphalie (1648), auxquels Louis XIV rendit la vie fort dure.

« L'équilibre européen, tout à fait rompu par les guerres de la Révolution et du premier Empire, fut encore très-savamment rétabli par les traités de 1815 qui, dès 1830, n'étaient plus intacts. Ce fut comme le testament de la vieille dame qui, depuis, n'a fait que languir, et qui, aujourd'hui décrépite, ne sera certainement plus en état, avant son décès prochain, de donner le jour à une troisième édition de son fameux « équilibre. »

« Les deux solutions de la paix européenne, par la monarchie universelle et par l'équilibre des puissances, étant écartées, il ne reste plus que celle de l'alliance, de l'union des peuples.

« Pour que cette union soit possible, légitime et féconde en heureux résultats, pour qu'elle devienne profitable à la civilisation générale et au progrès de l'humanité, il importe que les éléments en soient distincts, libres et compatibles.....

« Comme la nature physique, la nature sociale et politique est un immense laboratoire de chimie où toutes les formes bouillonnent, se combattent, se décomposent, se métamorphosent, et finissent par prendre leur niveau et leur assiette, en vertu d'une logique irrésistible et de lois souveraines en harmonie parfaite avec la logique des lois qui régissent l'univers....

« Chose étrange ! si la Sainte-Alliance n'avait été constituée et n'avait agi au nom de prétentions monstrueuses et en vue de l'oppression des peuples par les tyrans de droit divin, on serait tenté d'y voir avec quelque satisfaction l'application du principe de solidarité des nations. Mais l'union des despotes ne peut durer.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

« La prospérité, l'existence même de la Sainte-Alliance furent éphémères. Depuis, qu'a-t-on vu ? L'égoïsme et l'indifférence ont succédé à la conspiration avortée des princes absolus. A chacune des guerres qui ont éclaté sous le second Empire, tout l'effort de l'Europe s'est employé à *localiser* la lutte. La guerre est déclarée à la Russie : *Localisons !* s'écrient la Prusse et l'Autriche. Elle est déclarée à l'Autriche : *Localisons !* disent la Russie, la Prusse, l'Angleterre. La Prusse et l'Autriche écrasent le Danemark : *Localisons !* La Prusse bat l'Autriche : *Localisons !* La Prusse encore bat la France, la France rendue insensible, inerte,

glacée par la catalepsie impériale : *Localisons ! localisons !*

« En vérité, les puissances qui se résignent à ce rôle passif arrivent bientôt à n'être plus que des impuissances. Ne pas s'inquiéter du feu qui consume la maison du voisin, c'est offrir, pour un moment plus ou moins prochain, sa propre maison en proie au fléau.

« En politique comme en toute chose, l'égoïsme, qui est la plus criminelle des conduites, en est aussi la plus funeste pour celui qui l'adopte. Il est absolument stérile en bons résultats et terriblement fécond en ruines de toutes sortes (1). »

Ce n'est que l'avènement d'un droit européen nouveau, fondé sur une autre base que la guerre, la hideuse, barbare et stupide guerre, qui pourra établir et assurer le repos et la prospérité des nations.

Cet avènement du droit, de la paix vraie et durable, cette unique garantie de la civilisation et du progrès, cette source de bonheur pour l'humanité, il ne faut évidemment pas les attendre de la réunion de congrès comme celui de Berlin ou tous ceux qui pourraient y ressembler.

Le tsar Nicolas, voulant un jour désigner l'empire ottoman et le caractériser d'un mot, l'appela « le malade. » Il ne pouvait faire choix d'une qualification plus juste. Le malade est devenu aujourd'hui le moribond,

(1) *La République française et l'Europe*, ch. VII et VIII, p. 72-80, *passim*. Paris, Ernest Leroux, 1875, in-12.

et les copieuses saignées que lui a faites à San Stefano et à Berlin la lancette des docteurs Sangrados de la diplomatie européenne n'étaient pas de nature à lui redonner de la force et à lui rendre la vie. L'agonie a commencé ; elle pourra être plus ou moins longue. Le sentiment pénible qu'on éprouve à voir souffrir sans espoir de guérison un malheureux corps destiné à mourir, et l'amour qu'on doit avoir du repos public font souhaiter à tous les cœurs charitables et à tous les esprits politiques que la durée de cette agonie soit le plus possible abrégée.

Il existe en Europe un autre malade dont l'état de décomposition est moins avancé que celui de l'empire ottoman, mais qui n'en est pas moins voué à une fin dont bien des événements prévus ou imprévus peuvent hâter le moment. Cet autre malade, c'est un autre empire : c'est l'Autriche.

Le vieux Metternich, qui voyait si bien la paille dans l'œil du voisin, ne sentait pas la poutre dans le sien. Il traitait dédaigneusement l'Italie d' « expression géographique. » Et le temps a prouvé, et l'avenir démontrera de plus en plus que l'Italie est une belle, bonne, noble et vraie nation. Mais que dire de l'Autriche, sinon qu'elle n'est pas même une expression géographique, mais à peine une fiction diplomatique ? Où est la nationalité autrichienne ? Où est la langue autrichienne ? Où est le sang autrichien ? Il y a dans l'empire d'Autriche des Germains, des Slaves, des Madgyars, et encore quelques Italiens. Tous ces peuples, d'origines

diverses, ont des traditions différentes, des aspirations rivales ; ils détestent le joug commun sous lequel la force brutale les maintient ; ils se haïssent entre eux. Il n'y a point d'affinité possible, de combinaison durable entre tous ces sangs de provenances variées et contraires, point d'amalgame réalisable entre ces langues si complètement étrangères les unes aux autres, point d'association stable entre ces nationalités ennemies. C'est la guerre en permanence et à perpétuité, ouverte ou latente, actuelle ou virtuelle ; c'est le désordre, c'est le chaos, c'est l'impuissance et la stérilité.

En 1867, après que la victoire prussienne de Sadowa eut rejeté l'Autriche hors du monde germanique, un des éléments qui composent l'empire bigarré des Habsbourg, non le plus nombreux ni le plus élevé dans l'échelle anthropologique, mais le plus remuant, le plus exigeant, le moins susceptible de fusion et d'amalgame avec les autres, l'élément madgyar, parvint à s'imposer comme un État à côté de l'État : ce fut le dualisme de l'Autriche-Hongrie, quelque chose comme la *Millie-Christine* de la diplomatie.

Il y avait dans une union de cette nature bien des causes de déchirements, qui ne pouvaient guère se faire attendre. Aussi, depuis lors, la crise est-elle incessante, chronique, et près d'elle, par intermittences, un caractère aigu.

En réalité, c'est une crise de tendances ethniques fort naturelle : tendance des Germains vers le germanisme, tendance des Slaves vers le slavisme, tendance

des Madgyars, qui sont des Tatars, à se dégager de tout contact avec les Germains et les Slaves et à se rapprocher des Turks, Tatars comme eux, et pour lesquels, malgré la différence de religion, ils affichent les plus vives sympathies.

Depuis 1867, par l'effet de l'établissement du dualisme austro-hongrois, l'empire des Habsbourg gravite de plus en plus vers l'Orient. Le congrès de Berlin l'a poussé plus avant encore dans cette direction. C'est un bien vilain tour que M. de Bismarck a joué à l'Autriche en lui faisant accepter l'ingrate besogne d'occuper la Bosnie et l'Herzégovine. Rien n'était mieux fait pour rompre l'équilibre instable et précaire entre l'élément slave et les autres éléments qui composent l'empire de François-Joseph, comme les pièces multicolores d'un habit d'arlequin, pour surexciter la fibre facilement irritable des Madgyars, pour produire dans l'amas confus de tant d'ingrédients divers une ébullition violente et redoutable.

On peut être assuré qu'à la faveur de cette ébullition, et dans un temps donné, chaque élément se dégagera et s'amalgamera suivant ses affinités naturelles, et que les Germains iront au germanisme, les Slaves au slavisme, laissant le petit groupe madgyar s'isoler dans son orgueil, se consumer et se perdre. C'est alors que s'établira un équilibre vrai et stable, fondé non plus sur le caprice et l'artifice des élucubrations diplomatiques, sur le bon plaisir des monarques et de leurs chanceliers, mais sur le caractère et les aspirations des

• races, sur les besoins des peuples, sur la volonté des nations. C'est alors qu'une libre fédération germanique remplacera le colosse aux pieds d'argile que les événements de 1866 et de 1870 ont fait surgir pour un moment. C'est alors que la naissance et l'organisation de fédérations slaves renouvelleront la face de l'empire des tsars, donneront une vie nouvelle et indépendante au groupe tchèque, fourniront peut-être au groupe polonais l'occasion vainement attendue d'ailleurs d'une résurrection qui aura pu longtemps sembler problématique. C'est alors que la création d'une confédération des Balkans, et une complète satisfaction accordée aux légitimes revendications de la nationalité hellénique, feront régner l'ordre, la paix et la sécurité sur les terrains brûlants et toujours agités de l'éternelle question d'Orient.

Quand ces rêves d'hier, ces probabilités d'aujourd'hui, seront devenus la réalité de demain, que restera-t-il des deux malades ? On pourra, sur la place qu'aura occupée l'Autriche, écrire en guise d'épithaphe ces hémistiches bien connus du poète :

. *stat magni nominis umbra.*

.

. *etiam periere ruinae.*

Et, pendant ce temps, le padishah des Osmanlis, emportant avec lui son harim de femmes, d'eunuques, d'esclaves blancs et noirs de l'un et de l'autre sexe, ira reprendre sur la terre asiatique la vie que de tout temps

ses ancêtres et ses congénères y ont menée sans le moindre profit pour l'humanité, la civilisation et le progrès dont ces hordes ont toujours été le fléau.

Une noble opinion, qui remonte, pour le moins, aux Croisades, veut que la mission — providentielle, cela va sans dire — de la France en Orient consiste à y protéger les chrétiens.

Cette opinion, bien digne assurément de ceux qui appelaient la France la « fille aînée de l'Eglise » et le roi de France « S. M. Très-Chrétienne, » cette opinion, si noble qu'elle soit, est une des plus déraisonnables qu'il soit possible de concevoir et de soutenir.

La vérité est que la France, comme toute nation qui se respecte et sait se faire respecter, doit protéger, en Orient et ailleurs, ses nationaux d'abord, et diriger ensuite sa politique dans le sens d'une cordiale sympathie et d'un appui moral accordés à tous ceux qui ont avec elle une affinité de race, de sang, de génie, de civilisation. En aucun cas la France, qui ne reconnaît pas chez elle une religion d'État, ne doit tenir compte de la question de culte.

Quoi qu'on en ait dit, les progrès du christianisme furent lents et difficiles dans le monde romain. Il lui fallut trois siècles pour arriver, avec Constantin, à la domination officielle, et cette domination fut longtemps contestée, soit par des hérésies puissantes, telles que celle d'Arius, luttés suprêmes du bon sens humain contre l'extension croissante du surnaturalisme, soit par la persistance des cérémonies de l'ancien culte :

au VIII^e siècle, Vénus, nous l'avons dit (1), avait encore des autels à Rothomagus (Rouen). Si une mort prématurée ne fût venue arrêter le grand empereur Julien dans son œuvre si louable de résistance à l'invasion des doctrines sémitiques et des légendes galiléennes, le despotisme naissant de l'Église eût pu être tenu pour longtemps en échec, anéanti peut-être pour toujours, et le monde eût été exempté de bien des siècles d'ignorance, de misère et de servitude.

Mais une fois qu'avec Constantin l'Église fut arrivée au pouvoir, elle devint violemment persécutrice, combattit les anciens cultes par le fer et le feu, démolit, brûla les temples et s'acharna à détruire la société antique par le vaste et long emploi des moyens dont nous avons vu chez nous les insurgés du 18 mars 1871 se servir pendant quelques jours. Ce sont là des procédés que, d'un côté comme de l'autre, ni le succès ni la défaite ne sauraient justifier.

En somme, des premiers jours du IV^e siècle au temps présent, c'est uniquement au bras séculier que l'Église doit tout ce qu'elle a été et tout ce qu'elle est encore. Ni Constantin, avec son hypothétique donation que Lodovico Ariosto a quelque raison de placer dans la lune, ni l'égorgeur des Thessaloniciens, Théodose, après qui l'empire allait être irrévocablement divisé, n'étaient pour l'Église des appuis assez solides. Aucun souci patriotique ne la liait d'ailleurs à l'empire romain :

(1) Chap. IV de ce livre.

elle se jeta dans les bras des Barbares dont les esprits naïfs, grossiers et incultes étaient admirablement disposés pour accepter tout ce qu'il lui conviendrait de leur imposer. De sa croix, qui commençait à devenir une force, elle étaya l'ambition d'un Hlodwig (*vulgo* Clovis) et des Merwigen, puis du grand Karl et des Karlingen, qui, de leur côté, mirent leur épée à son service; et, par suite de cet accord, elle fut, en fin de compte, la véritable héritière du fantôme d'empire romain restauré le 25 décembre de l'an 800 dans la basilique du Vatican. Grégoire VII porta à l'apogée cette suprématie de l'Église catholique, apostolique et romaine.

Les événements qui, pendant une longue suite de siècles, résultèrent de cette entente cordiale — interrompue toutefois de temps en temps — entre les dynasties successivement établies dans notre pays et la théocratie des souverains pontifes romains, ont été appelés par les naïfs chroniqueurs du Moyen Age *Gesta Dei per Francos*. En bon français, il faut traduire : l'exploitation de la France par le clergé.

Les Croisades ont été au nombre des manifestations principales de cette exploitation. Sans doute, les divers peuples composant la chrétienté y ont pris part; mais, dans cette « folie de la croix, » comme on disait dès lors, c'est la France qui a joué le premier et le plus grand rôle, au point qu'en Orient tous les Croisés ont été et tous les Européens sont encore confondus sous la dénomination commune de *Franks*.

Dans le fait, l'entreprise des Croisades se termina par

un misérable avortement ; et, si elles produisirent quelques résultats, ils furent, par bonheur, diamétralement opposés au but que l'Église poursuivait en lançant les Français contre les Sarrasins.

C'est de ce moment que l'on prit l'habitude d'attribuer à la France la protection des chrétiens d'Orient.

Mais cela n'empêcha point l'Église romaine, plus hostile par esprit de concurrence aux schismatiques qu'aux infidèles, de détourner la quatrième Croisade sur Constantinople, de faire battre des chrétiens avec des chrétiens, et de substituer, pour moins de soixante ans, l'empire latin à l'empire grec : *Gesta Dei per Francos*.

« Depuis tantôt vingt ans, écrivions-nous dès 1868 (1), nous avons renié toutes nos traditions, rebroussant chemin sur la grande route de la Révolution, faisant deux pas en avant, reculant de quatre, trompant tout le monde et nous-mêmes, ballottés à l'aventure, sans carte, sans boussole, et sous un ciel dont les astres sont éteints ou voilés d'épais nuages. Tandis qu'en Occident nous faisons l'expédition de Rome pour restaurer le pape, puis la guerre de 1859 pour commencer l'Italie, que nous laissons à la Prusse le soin et la gloire d'achever, puis une seconde expédition de Rome en faveur du pape, en Orient nous oublions que nous

(1) Voir les *Lettres sur l'Égypte contemporaine* (1865-1875), Paris, 1876, Sandoz et Fischbacher, in-12, lettre IX, p. 296 et suiv.

avons autrefois tendu la main à la Grèce et puissamment aidé à la résurrection d'un peuple frère, pour aller étourdiment défendre les Turks, qui sont à peine nos arrière-cousins, et, de gaité de cœur, nous abandonnons là à la Russie, comme à la Prusse en Italie, tous les lauriers et tous les profits de la fin...

« Avec cela, nous nous proclamons, et cependant il n'y a pas de quoi s'en vanter, les protecteurs des chrétiens d'Orient. O funeste vanité des mots ! Cette expression de *chrétiens d'Orient* est un non-sens. Elle accouple sans discernement les races les plus opposées, étale les disparates les plus choquantes. Si l'on veut faire de la politique vraie, sérieuse et durable, il ne faut pas diviser les populations selon leur culte, sous peine d'être exposé aux plus étranges confusions. Il faut les diviser selon leur race, parce que cette division est fondée sur la science, sur la nature et sur la vérité. Les chrétiens de Syrie sont des Arabes, des Sémites, tout comme les Musulmans et les Druses, et ne valent pas mieux qu'eux, peut-être moins. De tels clients sont indignes de notre patronage. Ils ne constitueront jamais une nation et ne feront jamais un progrès ; leur dégénérescence est définitive et sans remède, comme celle de toute la race sémitique. On peut en dire autant des tribus tatares, nomades ou sédentaires, inférieures aux Sémites.

« Mais il est un peuple, comme nous de sang aryan, appartenant comme nous à l'expression la plus haute jusqu'ici d'une humanité indéfiniment perfectible

un peuple qui fut jadis la lumière du monde, aux dernières étincelles de laquelle tous les autres sont venus successivement allumer leur flambeau ; un peuple dont vingt siècles d'assujettissement n'ont pu consommer la mort, et que nos temps ont vu se réveiller, qu'ils voient encore lutter héroïquement dans une île (1) pour l'indépendance nationale. Ce peuple-là, après sa glorieuse insurrection, que nous avons soutenue et fait triompher, nous l'avons, de concert avec la diplomatie européenne, toujours aveugle, sourde et paralytique, repoussée aux trois quarts dans le tombeau ; nous n'avons voulu laisser revivre qu'un lambeau de la nation, et nous avons scellé sur le reste la pierre froide des traités. Ce sont là des iniquités puériiles et qui deviennent, un jour ou l'autre, fatales à ceux qui s'en rendent coupables. Plus tard, amis de nos ennemis et ennemis de nos amis, nous avons envoyé au Pirée nos soldats faire, comme à Rome, le métier de gendarmes. Aujourd'hui, si nous ne nous prononçons pas franchement en Crète entre l'oppresseur et l'opprimé, c'est du moins à ce dernier que nous prodiguons généralement les remontrances et les observations comminatoires. »

Quelques esprits, plus timorés qu'il clairvoyants, craignent qu'en travaillant pour la Grèce on ne travaille en réalité pour la Russie, pour le panslavisme.

C'est là un fantôme. Il y a bien sur le globe quatre-

(1) L'île de Crète, alors en pleine révolte contre la domination ottomane.

vingt-seize millions de Slaves. Mais les Yougo-Slaves, tels que les Bosniaques, les Bulgares, les Serbes, les Monténégrins, les Dalmates sont très-différents des Slaves moscovites et formeraient facilement une « confédération des Balkans » dont le premier soin serait de se soustraire à la protection intéressée du tsar.

Quant au slavisme moscovite, il est dans un état de décomposition tel que moins que jamais il pourrait songer à soulever et à diriger à son profit des aspirations panslavistes. Mais y songeât-il, et les Yougo-Slaves se ralliassent-ils à lui, la meilleure et la plus forte barrière à opposer en Orient à de pareilles tendances, ce serait, encore une fois, la constitution d'un État grec réunissant en lui toutes les forces vitales de l'hellénisme.

Un grand pas vers une solution aussi juste et aussi désirable eût été, comme l'a si bien démontré M. Vittorio Salmini (1) dans ses remarquables écrits sur les affaires de Grèce, la restitution de l'Épire et de Janina, la restitution de la Grèce à la Grèce.

Quant à la France, son penchant pour la Grèce s'ex-

(1) M. Vittorio Salmini, de Venise, poète éminent, auteur de fort belles œuvres dramatiques, *Maometto II*, *Potestà patria*, *Madama Roland*, etc., est, en même temps, un historien de premier ordre et un penseur profond. Ses travaux sur l'Épire et sur Janina ont fait sensation en Italie et ailleurs.

Là aussi, la mort vient de frapper pendant que nous écrivions ces lignes. Vittorio Salmini a succombé à Venise dans les derniers jours de juin 1881, avant d'avoir pu jouir de toute la gloire qui était due à ses œuvres et à son caractère. Sa mort a été pour l'Italie un véritable deuil national.

plique tout naturellement aussi. La civilisation helléno-latine est la sœur aînée de la nôtre, et nous devons à sa bienfaisante influence le meilleur de ce que nous sommes. C'est du jour où les ténèbres infâmes du moyen âge ont enveloppé les nations modernes que l'ignorance, la servitude de la pensée, la dégénération des corps, la révolte contre le vrai, contre le beau, contre la nature, et, comme conséquences, la misère et la dégradation des peuples, ont pu faire croire à la décadence irrémédiable et à la disparition prochaine de notre humanité. L'œuvre de la Renaissance, au contraire, succédant à cette longue et glaciale léthargie, a ramené l'espérance et rappelé la vie qui allait quitter le monde, par la résurrection des lettres grecques et latines, par le retour à la nature, à la vérité, à la justice, par la reprise des traditions de l'antiquité conforme à notre passé, au génie de notre race, à l'essence de notre sang.

La reconstitution complète de la nationalité hellénique, comme celle de la nationalité italienne, importe au maintien et au développement de notre génie national, et la solidarité des peuples helléno-latins est une vérité d'ordre historique, social et politique, qui n'a pas besoin d'être démontrée. La Grèce est, à vrai dire, la France de l'Orient, et la sentinelle avancée de la liberté et de la justice, dans les régions fantastiques du despotisme et du bon plaisir. Il est donc de l'intérêt strict et bien entendu de l'Europe libérale, et surtout de l'Occident helléno-latin, de contribuer, dans la mesure de ce

qui est possible, eu égard à la situation de chaque peuple, à l'achèvement de l'œuvre commencée en 1821. Un des principaux artisans de cette œuvre, l'Angleterre, a d'abord manqué à l'appel et s'est même trouvé dans le camp opposé tant qu'a dominé la politique de fantaisie, la politique contre nature, la politique de casse-cou du Sémite brouillon Disraëli, métamorphosé en lord Beaconsfield. On voit, et l'Angleterre elle-même peut voir aujourd'hui combien d'embarras ce personnage a légués à ses successeurs.

Le tort de l'Europe, tort qui remonte à cet étourneau de François I^{er}, est d'avoir considéré alors et de considérer encore aujourd'hui les Ottomans comme des personnes naturelles, et de prendre l'empire turk au sérieux. La présence des hordes tatares sur le sol européen n'est qu'un fait brutal que tout aurait dû concourir à faire cesser le plus promptement possible.

Dans la séance solennelle d'ouverture des cours pour l'année scolaire 1879-80, à l'École royale supérieure de commerce de Venise, un éminent Hellène, professeur de grec moderne à cette École, M. Konstantinos Triantaphyllis, a fait une lecture du plus haut intérêt sur l'origine du commerce et ses rapports avec la civilisation dans la Grèce ancienne. Ce travail remarquable, qui a été édité en brochure et que nous avons lu avec soin, mérite que nous nous y arrêtions, en raison de l'importance du sujet, de la façon magistrale dont il est traité, et des rapports qu'il présente avec celui qui nous occupe.

Une chose nous a frappé d'abord : c'est la distinction fondée sur la nature et la vérité, que l'auteur établit, avec une précision et une netteté dignes des plus grands éloges, entre le génie commercial des Phéniciens et celui des Grecs. On reconnaît là un homme versé dans la question des races, grand problème que nous avons toujours considéré comme préjudiciel à la solution de tout problème historique, social et politique.

Donnons la parole à M. Triantaphyllis :

« Un Hercule trapu, qui tenait à la main une lourde massue, était le symbole des Phéniciens, ce qui signifiait très-clairement l'exclusivisme et la violence de leurs rapports avec les autres nations.

« Voici comme un illustre écrivain italien (1) résume la manière dont les Phéniciens exerçaient le commerce :

« Ils contaient des fables ; ils étaient brigands au besoin, et jaloux de leur commerce. C'est d'eux que vinrent un grand nombre de ces légendes qui troublement la connaissance géographique pendant tant de siècles. Une chose phénicienne, telle fut l'antonomase employée pour désigner le mensonge. Le Phénicien, dans Homère, est appelé un homme frauduleux et grand fabricant de mensonges qui avait déjà trahi bien du monde. Dans cette race, l'invention du mensonge n'était pas une licence spon-

(1) R. Bonghi, *Histoire ancienne de l'Orient et de la Grèce* Milan, 1879.

« tanée de la fantaisie, mais une suggestion de l'intérêt.
« Ils disaient que pour obtenir la canne, ils devaient se
« couvrir de peaux, afin de se défendre d'êtres ailés
« qui infestaient les bourbiers où elle croissait. Le
« cinnamome, selon ce qu'ils contaient, se recueillait
« dans des nids d'oiseaux au-dessus de précipices inac-
« cessibles ; l'encens, sur des arbres gardés par des
« serpents ailés. Le golfe Arabique était, disaient-ils, un
« bas-fond rempli de monstres ; ils dépeignirent sous
« les mêmes couleurs l'Océan Atlantique lorsqu'ils y
« arrivèrent plus tard ; avant leur venue, ils le préten-
« daient couvert de brouillards et de jones. La célébrité
« est universelle de ce fait qui se produisit dans des
« temps beaucoup plus rapprochés de ceux où nous
« sommes, mais dont on peut induire, d'une manière
« précise, comment les Phéniciens se conduisaient
« dans une antiquité encore plus barbare. Un de leurs
« navires s'étant aperçu, tandis qu'il voguait vers le
« septentrion, au delà du détroit de Gibraltar, qu'il
« était suivi par un navire romain, fit fausse route et
« s'échoua pour que le vaisseau qui le suivait se perdit
« avec lui. Le patron du vaisseau phénicien reçut de sa
« ville natale la compensation de la perte qu'il avait
« faite dans l'intérêt public. Ainsi, les Phéniciens dé-
« couvrirent beaucoup de routes nouvelles pour le
« commerce et éveillèrent naturellement chez d'autres
« peuples la curiosité de s'y engager ; mais ils ne leur
« en enseignèrent aucune.

« Quand ils en trouvaient l'occasion, ils pillaient, ils

« enlevaient hommes et choses ; ce n'étaient pas seulement des marchands, mais des pirates. »

A la suite de l'intéressante citation empruntée au livre de M. R. Bonghi, que nous venons de reproduire, M. Triantaphyllis continue en ces termes :

« Le symbole du commerce grec fut tout au contraire Hermès (Mercure), jeune, agile de sa personne et d'aspect intelligent. Il avait des ailes à la tête et aux pieds, et tenait en main le caducée. Il était le dieu des voleurs, des *lettrés* et des *négociants* : dieu des voleurs, parce qu'à peine né, selon ce que raconte le mythe, il déroba les bœufs d'Apollon ; dieu des lettrés, d'où lui vient le surnom de *Logios*, et dieu des négociants, à cause de son avidité pour le gain.

« Sous ce mythe, si je ne me trompe, se cache une grande vérité, qui regarde l'origine du commerce.

« Quand les hommes, abandonnant l'état sauvage, commencèrent à former les premières sociétés, ils se livrèrent à la vie pastorale et à l'agriculture ; mais comme ni l'une ni l'autre séparément ne peut suffire aux besoins de l'homme, il arriva que, dès le début, la nécessité se fit sentir de l'échange des produits, c'est-à-dire du commerce. Toutefois, les hommes, n'ayant pas encore oublié leur antique manière de vivre, et se trouvant habitués à se procurer le nécessaire par la ruse ou par la violence, cherchèrent à suppléer à leurs besoins au moyen de la rapine, du brigandage et de la piraterie. Voilà, je crois, la raison pour laquelle Hermès, qui n'était autre chose que la personnification du commerce,

fut considéré en imagination comme voleur dès sa naissance.

« Avec le temps, les hommes, instruits par leur propre expérience, et voulant éviter les périls et les catastrophes occasionnés par le brigandage et la piraterie, commencèrent à changer de système, préférèrent à la violence la persuasion, et échangèrent pacifiquement leurs produits réciproques. Ce fut alors, selon ce qu'il me semble, que l'on a attribué à Hermès le surnom de *Logios*, dérivation de *λογος*, qui signifie parole et raison. Telle fut la seconde époque du commerce.

« Les peuples, devenus moins féroces et quelque peu raisonnables, ne se bornèrent plus au simple échange des produits ; mais, jouissant d'une certaine sécurité, parce qu'il s'était déjà formé aussi une espèce de gouvernement monarchique patriarcal, ils se mirent à faire des calculs et des spéculations dans le but de gagner. Et c'est alors qu'Hermès fut appelé *Κεῖδων*, ou donneur de richesses. Voilà la troisième époque du commerce.

« Les négociants, enrichis par le moyen de leurs calculs et de leurs spéculations, et possédant plus que ce qui était nécessaire à leur existence, commencèrent à rechercher les commodités de la vie et la satisfaction de leurs plaisirs, et, pour les obtenir, ils se firent les protecteurs des arts et des lettres, donnant ainsi une grande impulsion à la civilisation. Ce fut la quatrième époque du commerce, dans laquelle Hermès, devenu honnête, fit alliance et amitié avec Apollon, en promet-

tant de ne plus lui dérober ses boeufs ; en échange, Apollon donna à Hermès le caducée. C'était le symbole grâce auquel les messagers de paix pouvaient pénétrer chez les nations étrangères sans crainte d'être molestés et sans courir aucun danger. C'est à ce point que l'histoire de l'origine du commerce atteint sa dernière époque, qui prend un caractère international. Et comme Hermès était le messenger de Jupiter dans l'Olympe, de même le commerce était et est encore le messenger des nations.

« Quant aux ailes qu'Hermès portait sur la tête et aux pieds, je crois qu'elles signifiaient simplement que le commerce ne saurait trouver d'obstacle ni dans les montagnes, ni dans les mers, puisqu'il les franchit en prenant son essor au-dessus des unes et des autres.

« Telle me paraît être l'explication la plus probable du mythe d'Hermès, et de cette façon il devient facile de comprendre l'esprit du commerce grec.

« Cette nation cherchait le gain par le moyen des trafics, non en occasionnant du dommage aux autres nations, mais, au contraire, en leur portant la paix et le progrès. C'est là une vérité démontrée par l'histoire. En effet, ce n'est pas avec les armes, mais avec les institutions pacifiques et la diffusion des lettres et des arts, que la Grèce ancienne a pu s'étendre dans tout le monde alors connu, en fondant en tout lieu des colonies.

« Partout où s'établissait une colonie grecque surgissait, au bout de peu de temps, une ville, un centre de commerce, un foyer de civilisation. »

Nous ne suivrons pas M. Triantaphyllis dans son ingénieuse explication des mythes relatifs à l'origine du commerce hellénique. Il nous a suffi de citer le début, à la fois brillant et solide, de son travail, et de faire ressortir la clarté et l'exactitude avec lesquelles il a caractérisé le génie commercial de la Grèce.

Ce génie, après tant de siècles, ne s'est point démenti, et c'est à lui que l'hellénisme a dû sa résurrection contemporaine. Nous avons rappelé ailleurs (1) que pendant les luttes dont le premier Empire avait ensanglanté le monde, le commerce européen, paralysé par la guerre, avait forcément laissé le champ de la Méditerranée libre à l'activité de la Grèce, qui n'avait pas manqué de s'y exercer. Sa marine se développa; l'industrie naquit; la misère diminua; une classe moyenne se forma, qui possédait en 1814 près de six cents bâtiments de commerce montés par vingt-cinq mille marins. Cette bourgeoisie nouvelle et opulente fit aussitôt — exemple rare et admirable ! — un usage intelligent et noble des richesses qu'elle venait d'acquérir. En Grèce et partout où il y avait des Hellènes, à Stamboul même, des écoles nationales furent fondées, et les souscriptions abondèrent de toutes parts en leur faveur; de ces écoles sortit l'étincelle qui ralluma le feu de l'hellénisme, non pas éteint, mais assoupi depuis si longtemps.

(1) Voir dans le *Courrier d'État* du 8 novembre 1879, notre travail intitulé : *Une réforme facile, inoffensive et féconde.*

Nous avons vu de nos jours le génie commercial de la Grèce se donner carrière dès le début de la grande œuvre entreprise et heureusement accomplie pour le percement du canal maritime à travers l'isthme de Suez. Une grande partie des terrains mis en valeur ou, plus exactement, créés par cette œuvre, ont été acquis par des Grecs. Alexandrie est, comme au temps des Ptolémée, une ville véritablement grecque. « Il est certain, écrivions-nous il y a douze ans, — et nous ne saurions trop le répéter, — il est certain qu'Athènes, Constantinople, Smyrne et Alexandrie sont les quatre points cardinaux du monde hellénique et pourront toujours servir à rasseoir les bases d'une civilisation qui s'est longtemps épanouie sur ces bords, et dont ni les siècles, ni la force brutale n'ont pu anéantir les germes et les éléments fondamentaux... »

La Grèce a cette fortune d'être si bien restée elle-même par la race de son peuple, par la langue, par son génie, que tout ce qu'on dit de son état ancien peut s'appliquer à son état actuel, et ne saurait jamais manquer d'exciter un vif et légitime intérêt. La Grèce, qui a un si beau passé, aura, qu'on en soit bien persuadé, un grand avenir. On peut dire d'elle ce qu'André Chénier, dans ces magnifiques vers, dit de son poète :

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère;
Et depuis trois mille ans Homère, respecté,
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Notre philhellénisme, qui n'est plus à la mode, fera sans doute sourire les politiques de brasseries et les Machiavels du report et de la réponse des primes. Cela nous importe peu, à nous qui ne parlons pas pour ces myopes et ces brouillons impuissants. Combien de ces modistes de la presse grande et petite écrasent de leur dédain la Grèce qu'ils auraient portée aux nues il y a soixante ans, avec la même autorité et le même aplomb, ne l'ayant jamais vue, et n'ayant jamais songé à l'Orient, qu'en lançant des bouffées de caporal par une lucarne ouverte sur le paysage enchanteur des Batignolles, de Montmartre ou de Pantin !

Il y a, devant l'anthropologie, devant l'histoire, devant la politique, devant la justice, devant le sens commun, il y a une inqualifiable sottise — le mot n'est pas trop fort — à mettre en balance les Hellènes avec les Ottomans. La diplomatie de la République française, il faut le dire à son honneur, l'a compris. La diplomatie italienne le comprend également. L'avenir du monde est dans l'accord, l'union, la solidarité de toutes les civilisations d'origine helléno-latines (1), dans les victoires

(1) Une humble question scolaire se rattache à la question politique et, bien résolue, pourrait aider au développement et à l'utilité pratique de nos études helléniques.

Nous voulons parler de la prononciation du grec dans nos établissements universitaires.

On sait que cette prononciation y est tout à fait arbitraire et artificielle, ni ancienne, ni moderne, ni grecque, ni française, absurde et ridicule par dessus tout.

On l'appelle *érasmienne*, parce que l'introduction en est attri-

que les civilisations de liberté, de lumière et de science remporteront inévitablement sur les doctrines sémitiques de despotisme, de ténèbres et d'ignorance.

La démonstration navale qui a eu lieu à propos de Dulcigno ne nous a nullement paru devoir être interprétée dans le sens d'une menace de guerre. Cette

buée à Érasme. L'illustre auteur de l'*Éloge de la Folie* a heureusement pour lui d'autres titres à la reconnaissance de la postérité et à la statue que lui a élevée Rotterdam, sa ville natale.

Il serait superflu, croyons-nous, de hérissier cette note de mots grecs et de dissertations philologiques et grammaticales. Nous nous bornerons à un seul exemple.

Prenons la troisième personne singulier du présent de l'indicatif passif du verbe ἀφαίρειν, enlever : ἀφαιρείται, il est enlevé.

Dans nos classes, on nous fait prononcer ce mot d'une façon qui se figure ainsi : *aphailleréilletaille*. Goûtez-vous la douceur et l'harmonie de cette prononciation ? Elle déchirerait les oreilles du Welche le plus endurci.

Il y a deux façons d'éviter cette effroyable cacophonie. Il faudrait :

Ou prononcer le grec comme si c'était du français et dire *aphaireitai* (aphérété), donnant à la diphthongue *ai* le son qu'elle a dans *maison*, *je regardai*, et à la diphthongue *ei* celui qu'elle a dans *reine*.

Ou prononcer le grec comme le prononcent les Grecs contemporains et dire *aphérité*.

Il y aurait un troisième parti à prendre : ce serait de prononcer le grec ancien que nous apprenons comme le prononçaient Périclès et Alcibiade.

Mais est-il possible de retrouver dans toute son exactitude cette prononciation qui semble s'être profondément altérée dès la seconde moitié du II^e siècle de l'ère vulgaire ? On y parviendrait sans doute d'une manière suffisamment approximative en

action collective des puissances nous a semblé, au contraire, une des plus solides garanties de paix que l'on pût souhaiter. Nous y avons vu surtout le germe d'un heureux avenir et le point de départ d'une ère nouvelle.

C'était la première fois, en effet, que la solidarité des États européens sortait des nuages de la théorie pour

tenant compte de la transcription des noms grecs dans les auteurs latins et de celle des noms latins dans les auteurs grecs. Cela servirait en même temps à réformer notre prononciation du latin qui n'est guère moins vicieuse et moins absurde que celle que nous appliquons au grec.

Il y a, croyons-nous, quelque chose de plus utile, de plus pratique, de plus aisé à faire : c'est d'adopter pour le grec ancien la prononciation des Grecs actuels, pour le latin la prononciation des Italiens.

Ne nous occupons que du grec, qui fait spécialement l'objet de cette note.

Assurément, Geoffroi de Villehardouin et Rutebeuf ne prononçaient pas le français comme nous le prononçons aujourd'hui. Néanmoins, quand nous lisons la prose de l'un et la poésie de l'autre, nous y appliquons le même système de prononciation que celui dont nous nous servons pour notre langage quotidien. Les Grecs de 1831 font la même chose en prononçant la langue d'Homère, de Sophocle, d'Hérodote et de Démosthènes, comme celle de leurs poètes et de leurs prosateurs contemporains, comme celle qu'ils parlent tous les jours. Nous ne saurions mieux faire, en ce qui concerne leur langue, que de les imiter.

Le latin, à la rigueur, peut passer pour une langue morte, bien qu'il revive, et plus qu'on ne croit communément, dans la belle langue italienne. Il n'en est pas de même du grec, qui est très-vivant, tout à fait vivant, et qui, par une sorte d'atavisme voulu et fertile en heureux résultats, se développe et se rajeunit chaque jour en se retrempant à la source de ses origines antiques.

entrer dans le domaine de la réalité et de la pratique. C'était la première fois que, pour le règlement d'une question d'importance européenne et considérable, l'arbitrage était substitué à la guerre, et que cet arbitrage était suivi d'une sanction matérielle, qui n'était

Aujourd'hui, cinq millions d'Hellènes sont répandus dans le bassin de la Méditerranée et y représentent la civilisation, les idées modernes, la liberté, le progrès. Ils sont les héritiers naturels des races tatares et sémitiques, dont la décrépitude est achevée, et dont il ne restera bientôt plus qu'à constater le décès et à couvrir du linceul de l'oubli le lamentable et honteux souvenir. La langue, la littérature, le théâtre, le journalisme de la Grèce prennent chaque jour, dans les localités les moins importantes, comme dans les plus grands centres, un développement considérable. Il n'y a rien de mort dans tout cela ; tout y est vivant d'une vie croissante et exubérante.

Qui ne voit l'avantage qu'il y aurait pour nous à apprendre une langue véritablement vivante, tout en nous initiant aux chefs-d'œuvre de l'antiquité hellénique ? Nous avons depuis quarante ans à Athènes une école française où nos jeunes professeurs s'habituent à parler le grec comme les Grecs eux-mêmes. En vertu de quelle routine idiote reviennent-ils en France se remettre et soumettre nos enfants à la baroque et barbare prononciation dite érasmiennne ? Il n'est pas un esprit droit et sérieux qui ne s'insurge contre une telle absurdité.

Le seul obstacle à la réforme, ce sont sans doute les vieux professeurs qui ont toujours prononcé et prononceront toujours *aphaillereilletaille*. Que pour ceux-là on ménage la transition ; que l'on fixe un délai de quelques années au bout desquelles il faudrait avoir appris à parler grec en grec et non en iroquois, ou disparaître. Ceux qui ont un peu d'intelligence et de bonne volonté s'y résigneront et y parviendront. La perte des autres ne sera pas regrettable, et on les aidera volontiers à faire valoir leurs droits à la retraite.

pas la guerre proprement dite, mais une véritable action fédérale.

Un rapprochement bien curieux, et que nous croyons fort exact, se présente ici :

L'esprit d'intrigue, la ténacité, l'hypocrisie, la perfidie, les lenteurs calculées, les sinasseries diplomatiques de la Sublime-Porte ne se peuvent comparer qu'aux agissements tout pareils du Vatican. Il n'est pas bien étonnant d'ailleurs que le pape de Rome et le padishah de Stamboul, derniers représentants sur terre des doctrines sémitiques, marchent dans des voies analogues et emploient les mêmes moyens de défense contre le développement incessant de la société moderne et du génie aryan qui leur imposent un mouvement simultané de retraite et les poussent peu à peu vers un néant d'où ils n'émergeront pas. Cette phase des choses est naturelle, et il n'y a pas à s'en préoccuper. Quoi qu'on fasse, on n'y changera rien, et l'on n'empêchera pas l'évolution de se produire.

La solution du problème oriental est, nous ne saurions trop le répéter, dans le développement normal, légitime, ethnologique et historique, traditionnel et complet de l'hellénisme, et, en même temps, dans la formation d'une confédération des Balkans donnant satisfaction aux éléments yougo-slaves. L'équilibre est moins difficile à établir et à maintenir qu'on ne le suppose entre ces éléments d'une part, les Roumains et les Hellènes d'autre part. De la mer Ionienne à la mer Noire, l'Orient doit être partagé entre la Grèce, la con-

fédération des Balkans et la Roumanie. Hors de là, il n'y a ni paix, ni stabilité, ni justice.

Quant à la question particulière de Constantinople, elle a perdu beaucoup de son importance depuis le percement du canal maritime de l'isthme de Suez; et si cette ville fameuse ne redevient pas d'abord le centre de l'hellénisme reconstitué, elle peut, pendant longtemps, demeurer à l'état de ville libre et, en quelque sorte, internationale.

De 1589 à 1870, Henri de Béarn, Richelieu, Mazarin et le Directoire de la République ont seuls suivi au nom de notre pays une politique extérieure digne de ce nom et vraiment française.

En effet, les guerres du Roi-Soleil, dans lesquelles, pour ne parler que de la guerre de dévolution et de celle de la succession d'Espagne, l'ineptie le dispute la plupart du temps à l'infamie, ne sont que les protubérances dévastatrices du despotisme hors de son disque. On en peut dire autant de la folie furieuse du premier Buonaparte qui mena la France en Russie et à Waterloo, et des rêves aventureux du dernier qui la conduisirent au Mexique et à Sedan.

La diplomatie des Dubois et des Fleury, l'odieuse du rôle joué par les Bourbons que l'étranger nous avait ramenés et qui firent de notre pauvre patrie le gendarme de la Sainte-Alliance, les hontes du système de la paix à tout prix qui allèrent jusqu'au scandale de l'indemnité Pritchard, rien de tout cela, assurément, ne mérite non plus le nom de politique nationale, de politique française.

•

Nos désastres, en 1870, firent table rase. Une ère nouvelle allait nécessairement s'ouvrir pour la France, ère de recueillement, de reconstitution politique, de réorganisation militaire, en vue de l'établissement durable de la liberté et de l'ordre à l'intérieur, et, à l'extérieur, d'une paix dont le maintien doit toujours être compatible avec l'honneur et la dignité de la République française, avec la réciprocité d'estime et de respect qui doit exister entre notre nation et toutes les autres.

Tout le monde ne comprit pas la situation de cette manière. Il y eut, il y a encore, dans une certaine mesure, un effarement, une aspiration à l'applatissage et à l'anéantissement, une terreur grotesque du Prussien, dont la tourbe réactionnaire ne se fait pas faute d'abuser pour les nécessités de sa triste cause. Il est extrêmement fâcheux qu'une grande partie de la presse républicaine, avec plus de bonne volonté et d'intentions louables que d'intelligence nette et de lumières réelles, suive une tactique semblable ou analogue.

Assurément, pas un Français, pas un républicain, pas un homme sensé ne songe aujourd'hui à prendre l'initiative d'une revanche par les armes contre l'empire germanique. Il existe, du reste, pour nous préserver de tout entraînement dans une voie belliqueuse, quelle qu'elle soit, des garanties constitutionnelles absolument infranchissables. L'inquiétude, à ce propos, est donc tout à fait superflue. Et qu'on y prenne garde, il n'est pas de plus sûr moyen de provoquer une attaque, dépourvue d'ailleurs de toute raison et de tout prétexte

de la part d'un ennemi qui guette nos moindres erreurs, que de trembler devant lui et de lui montrer qu'il a le don permanent de nous faire peur.

Mais, chez nous, le chauvinisme ne perd jamais ses droits. Les circonstances ne permettant plus qu'il s'exerce aux dépens des forts, c'est contre les faibles qu'il lance la grêle de ses sarcasmes et qu'il fait tomber l'averse de ses dédains.

La Grèce a particulièrement le privilège d'exciter la bile ou de provoquer le rire de nos grands politiques de sacristie ou d'estaminet. Leur courage se hausse même jusqu'à s'attaquer à l'Italie, à qui ils ne cessent de reprocher délicatement l'appui qui lui a été prêté en 1859 pour le prix fort honnête de deux provinces, Nice et la Savoie.

Il se plaignent de voir, non point la nation italienne, mais le gouvernement actuel de l'Italie — ce qui devient de jour en jour plus différent l'un de l'autre — incliner vers la Prusse et chercher à s'appuyer sur M. de Bismark. A qui peuvent-ils s'en prendre d'une telle situation, si ce n'est au hasard des coups de tête qui étaient tout le système du dernier Empire, et grâce auquel l'œuvre qui devait s'étendre « des Alpes à l'Adriatique » s'arrêta brusquement à Villafranca, laissant le reste de la besogne à faire à la Prusse, qui l'accomplit en 1866 ?

Les coquetteries du gouvernement italien actuel, qui a son siège au Quirinal, avec la Prusse et son ministre dirigeant sont tout accidentelles et ne sauraient avoir

qu'une durée éphémère. Les traditions, l'instinct, le sang de l'Italie l'éloignent et l'éloigneront toujours des *Tedeschi*, et la nation italienne ne suivrait pas longtemps ses gouvernants dans cette voie, s'ils y persisteraient. L'Italie du suffrage universel, qui sera l'Italie de demain, vraie sœur de la République française, ne se séparera point de nous, pas plus que nous ne nous séparerons d'elle, pour des intérêts secondaires et problématiques. Au lieu de semer la division entre les peuples de civilisation helléno-latine, il importe de resserrer de plus en plus leur faisceau, en vue de la paix du monde et du progrès de l'humanité.

Quant à la Grèce, les mêmes coryphées de la presse réactionnaire n'ont pas assez de pierres et d'immondices à jeter à cette pelée, à cette galeuse, d'où vient, selon eux, tout le mal. Ces fils des philhellènes de 1821 ont complètement renié la foi et l'enthousiasme de leurs pères. Les malheureux ! ils ne veulent pas comprendre que la diplomatie, en taillant, il y a un demi-siècle, de ses plus petits ciseaux, un microscopique royaume pour le bavarois Olhon, a laissé hors de Grèce les quatre cinquièmes de la Grèce, et qu'il est assez naturel que les tronçons de ce peuple mutilé cherchent à se réunir. Pour cela, on accuse la Grèce d'ambition. Le mot est bien joli. La nation française faisant des efforts séculaires pour rapprocher et recoudre ses lambeaux éparpillés par la féodalité, et arrivant à constituer sa grande et merveilleuse unité, sa vivante personnalité, n'est qu'une nation d'ambitieux, à ce compte ;

et il n'est pas permis de désirer le retour de l'Alsace et de la Lorraine au giron de la patrie, sans être taxé d'ambition ! L'Épire, la Thessalie, la Crète ne sont-elles pas pour l'hellénisme des Alsaces et des Lorraines dont la séparation, pour être plus ancienne, n'en est pas moins amère ?

La France, rendue à elle-même et régénérée par la République, a compris admirablement qu'il n'y avait pas de meilleure occasion pour elle de reprendre son rang dans les conseils de l'Europe et d'inaugurer une politique extérieure véritablement nationale et française, qu'en se faisant l'avocat pacifique et désintéressé d'une cause juste et noble. Les conclusions de cet avocat ont été adoptées par le tribunal diplomatique siégeant à Berlin, au cœur même de la Prusse. C'est là pour notre pays un succès qui ne manque pas d'éclat et d'enseignement. Il y avait urgence pour la République française à adopter une politique extérieure digne d'elle. Cette politique exclut toute idée de guerre, d'aventures, de coup de tête ; mais elle assure en même temps la dignité et la défense de la patrie, en lui donnant le droit et les moyens de faire entendre et approuver sa voix dans les congrès européens. En dehors même des garanties constitutionnelles dont nous parlions plus haut, et qui refréneraient, au besoin, toute velléité belliqueuse et agressive, elle ne se sent portée, ni par goût ni par principe, vers la propagande armée ou l'ingérance dans les querelles où elle n'a point d'intérêt. Elle ne commettrait pas davantage l'infamie de

tendre, comme le fit la monarchie de Juillet, la joue de la France à un soufflet pareil à celui de 1840. Entre les extravagances ridicules et coupables de Fierabras et la couardise qui conviendrait à un peuple de lièvres, il y a heureusement une large place pour une attitude calme et digne, ne menaçant personne et ne souffrant les menaces de qui que ce soit, conciliante sans faiblesse ni lâcheté, ferme sans jactance ni forfanterie.

C'est cette politique sage qui a été adoptée et qui continuera, nous l'espérons bien, d'être suivie. La paix ne court aucun risque du fait de la République, et le respect qu'inspire notre patrie à toutes les nations ne fait que grandir et se consolider chaque jour. La voie dans laquelle on est entré est celle de la politique scientifique, raisonnée, conforme à la dignité et aux intérêts de la nation. L'avenir justifiera cette politique et la postérité en saura gré à ses promoteurs.

Au siècle dernier, quelques souverains, quelques premiers ministres se donnèrent la fantaisie de faire du libéralisme et de chasser les Jésuites.

L'union des États de l'Europe, au XIX^e siècle, doit s'élever d'abord sur cette base :

Assurance mutuelle des peuples et de leurs gouvernements contre le sémitisme doctrinal et contre l'Internationale noire; alliance intime des nations de civilisation helléno-latine.

Hors de là, point de salut pour le progrès, pour la civilisation, pour l'humanité.

CHAPITRE X

Les Sémites d'Algérie. — Obstacles à l'expansion nationale de la France. — Répugnance des Français à s'expatrier. — Nécessité d'une étude approfondie des pays à coloniser. — Population indigène de l'Algérie. — Les Berbères ou Kabyles. — Question de l'acclimatement. — Importance de l'élément kabyle aux points de vue ethnologique, politique et colonisateur. — Effervescence du monde sémitique; mouvement général contre la domination des Aryas et contre celle des Tatars. — Danger du sémitisme doctrinal. — La liberté. — La science.

En dehors du danger que présente, pour la France et pour toutes les nations aryanes, l'influence encore si grande du sémitisme doctrinal, notre pays a dans la question sémitique un intérêt particulier, considérable, et dont les proportions grandissent de jour en jour. On comprend que nous voulons parler de notre colonie africaine, peuplée de Sémites et entourée de populations sémitiques.

Le problème algérien n'a guère été encore étudié à ce point de vue, qui seul pourtant peut aider à en trouver la solution.

Le Français n'est pas né voyageur. Il se trouve si bien chez lui, qu'il répugne presque absolument à

s'établir d'une manière définitive hors des frontières de son pays. Ce sentiment fait assurément l'éloge de la patrie qui l'inspire et des citoyens qui l'éprouvent ; mais, poussé à l'extrême et adopté par la grande majorité comme une règle de conduite, il présente les plus graves inconvénients, dont le moindre est d'entraver l'expansion nationale et, en paralysant l'essor des intérêts matériels, d'arrêter le développement pacifique de notre influence au dehors.

Laissons de côté les causes purement politiques et les criminelles folies du système impérial qui ont amené nos désastres de 1870 et de 1871 : on ne sait que trop quelle lamentable infériorité nous avons due à notre ignorance volontaire des langues, à notre habitude invétérée et, en quelque sorte, instinctive de considérer comme étrange ce qui est étranger. Mais il y a plus : malgré la prodigieuse transformation qui s'est opérée, au cours des quarante dernières années, dans la manière de voyager ; malgré la multiplicité et la facilité toujours croissantes des moyens de locomotion, nous connaissons bien peu les diverses parties de notre propre pays, et la plus intéressante, la plus riche, la plus rapprochée de nos colonies nous fait l'effet d'une contrée fantastique où il ne saurait être question d'aller, qu'il serait encore moins vraisemblable d'habiter un certain temps et d'étudier à fond.

Nous devons faire les plus sérieux efforts pour nous corriger de pareilles erreurs, pour secouer de si funestes préjugés qui nous ont causé, qui nous causent

encore les plus cruels mécomptes. Ce n'est pas tout de conquérir un pays par les armes : d'abord cela coûte beaucoup et ne rapporte rien ; puis la durée d'un si stérile état de choses ne saurait être éternelle et est toujours précaire. Il y a davantage et autre chose à faire : il y a à se rendre un compte exact de la nature du sol où l'on s'est établi, de la race des habitants qu'on y a trouvés, de leurs instincts, de leurs aptitudes, de leurs coutumes, des modifications et des progrès dont ils peuvent être susceptibles, dans les limites que leur impose leur génie particulier ; il y a à chercher les moyens de concilier ce génie avec le nôtre, de lui laisser la liberté nécessaire à son existence et compatible avec la colonisation du pays, à ne jamais dépasser les bornes de ce que permet la nature des hommes et des choses, et de ce qu'indiquent l'observation et la pratique dans cette œuvre si délicate de conciliation et d'harmonisation. C'est là une science difficile, mais indispensable, sous peine de mort, à toute entreprise politique pour laquelle on ambitionne quelque durée et dont on attend quelque fruit.

Il est évident que c'est la race qui crée ses dieux, son culte, sa langue, son état social et politique. Il n'y a de mystère aux lois du développement des races que ce que leur en laisse notre ignorance ou notre dédain. Voilà pourquoi on ne saurait trop répandre cette conviction : que l'étude du problème anthropologique et l'étude de la question des races sont la base la plus solide, le fondement indispensable de la science poli-

tique dans toutes ses branches et dans ses applications pratiques, non moins que dans ses conceptions théoriques.

La population indigène de l'Algérie se décompose, d'après des sources dignes de foi, en 259,666 habitants fixes, Maures, Turks, Nègres, etc.; 2,439,974 habitants des tribus et 33,925 Juifs. Parmi les indigènes, on compte, selon Daumas, 959,450 Berbères ou Kabyles, et 1,470,520 Arabes; selon Warnier, 1,000,000 de Berbères ayant conservé leur langue, leurs mœurs, leurs coutumes; 1,200,000 ayant pris celles des Arabes, et seulement 500,000 Arabes purs. Ces chiffres, qu'il est assez difficile de concilier, ne peuvent guère être qu'approximatifs.

D'après Warnier, il faudrait compter 33 habitants par kilomètre carré, et l'accroissement annuel de la population européenne, sur un total d'environ 230,000 sans compter l'armée, serait de 6,428 âmes, tandis que chaque recensement constate la diminution de la population indigène. A raison de 3 hectares de terre cultivable par tête, il y aurait place dans notre colonie pour 4,600,000 âmes.

En quarante ans, de 1830 à 1870, la France est arrivée à avoir des intérêts engagés en Algérie pour la somme énorme de six milliards trois cent cinquante-deux millions. Quel jugement porter sur l'intelligence et le travail des indigènes dont l'avenir, après tant de siècles, ne monte guère qu'à deux milliards huit cents millions! Admettre que la race sémitique, dans les

conditions de son existence actuelle, offre les mêmes ressources que la nôtre, puisse se suffire à elle-même, et que la colonie européenne, sur le sol algérien, doive lui être subordonnée, c'est faire preuve d'une ignorance complète et flagrante de l'anthropologie, de l'ethnologie et de l'histoire, et la pensée extravagante d'un *royaume arabe* ne pouvait venir qu'aux politiques extravagants du second Empire.

En ce qui touche les indigènes, si l'on doit attendre d'eux quelque concours, c'est bien plutôt à l'élément berbère ou kabyle qu'à l'élément arabe que l'on doit s'adresser.

La raison en est simple et frappante : les Arabes sont des Sémites; les Kabyles sont des Aryas, sinon purs, au moins dans les proportions d'un fort mélange (1).

Tandis que le communisme et le despotisme de l'état patriarcal sont encore, ainsi qu'à l'origine, tout le ressort de la tribu arabe, la *commune* (*kebyla*) existe et fonctionne chez les Berbères: elle est administrée par un *maire* (*amin*) et un *conseil* (*djeman*) élus par le vote universel; elle possède un budget et des biens communaux. M. de Dumast fait remarquer avec

(1) M. Henri Martin considère les Kabyles comme des Aryas, et nous sommes heureux de nous abriter sous une telle autorité.

M. Abel Hovelacque, dans son livre si remarquable sur la *Linguistique*, classe le dialecte berbère ou kabyle dans le groupe libyen des langues khamitiques, tout en faisant observer la défectuosité, consacrée par l'usage, du terme de langues khamitiques (p. 189-196).

raison que la race des Berbères ou Kabyles nous aurait fidèlement secondés contre les Sémites mauresques, de la même façon dont ses aïeux, les braves sujets de Massinissa, aidèrent Rome contre les Sémites carthaginois.

Les Berbères, supérieurs, en leur qualité d'Aryas, aux Arabes, et naturellement hostiles aux Sémites et au sémitisme, eurent quelque peine à devenir musulmans. Ils prirent, quittèrent, reprirent l'Islam, et adoptèrent avec une extrême facilité les diverses hérésies qui se produisirent dans son sein. Ils contribuèrent puissamment à la conquête de l'Espagne, et ce fait diminue singulièrement l'importance attachée communément à l'expansion du génie arabe, puisque les Berbères ne sont point des Arabes.

« L'organisation politique et administrative du peuple kabyle, disent MM. Hanoteau et Letourneux, dans leur intéressant travail sur la *Kabylie et les coutumes kabyles*, est une des plus démocratiques et, en même temps, une des plus simples qui se puissent imaginer. Jamais, peut-être, le système de *self-government* n'a été mis en pratique d'une manière plus complète et plus radicale; jamais administration n'a compté un nombre aussi restreint de fonctionnaires et n'a occasionné moins de dépenses à ses administrés. L'idéal du gouvernement libre et à bon marché est une réalité depuis des siècles dans les montagnes kabyles. Là, en effet, le peuple est tout et suffit à tout; le gouvernement, l'administration, la justice ne coûtent abso-

lument rien à la communauté. Cet état de choses n'est pas, comme on le devine sans peine, le résultat de combinaisons savantes dont sont incapables des tribus à demi-barbares : il est la conséquence naturelle de l'esprit d'association et de solidarité qui, à l'état d'instinct, anime ces populations. Toute la société kabyle est constituée d'après les principes qui émanent de cet esprit ; partout on retrouve, à ses divers degrés, l'association solidaire, aussi bien dans les moindres intérêts de la vie privée que dans les relations de la famille, du village et de la tribu.

« Les institutions kabyles, quelque rudimentaires et imparfaites qu'elles soient, méritent donc, à plus d'un titre, de fixer l'attention... Grâce à elles, le Kabyle, initié par la conscience de ses droits à la connaissance de ses devoirs envers ses concitoyens, a pu conserver jusqu'à nos jours sa liberté et son indépendance ; sûr de jouir du fruit de son travail, il a tiré de son pays, dans les limites de ses moyens d'action, tout ce qu'on pouvait attendre d'un sol ingrat. Il a été préservé, enfin, de tous les fléaux du despotisme qu'a créés, dans les sociétés musulmanes, le culte de la force envisagée comme une manifestation de la volonté divine... Les instincts municipaux, si prononcés chez les Kabyles, paraissent communs à toute la race berbère.

« Partout où elle a échappé à la domination étrangère, nous la trouvons organisée en petites républiques groupées par confédérations de peu d'étendue... On ne peut se défendre d'un profond sentiment d'éton-

nement en voyant des fractions si nombreuses, inconnues les unes aux autres pour la plupart, souvent sans relations possibles, obéir à une impulsion en quelque sorte innée, pour adopter la même forme de gouvernement, les mêmes mœurs, les mêmes usages, dans les conditions les plus différentes de climat, de pays et de manière de vivre. »

MM. Hanoteau et Letourneux ajoutent : « Cette passion d'égalité et d'indépendance qui anime la société berbère est trop générale et trop vivace pour être de date récente. Elle a dû constituer, à toutes les époques, le caractère distinctif et le mobile dirigeant de la race. Juste en principe et bonne, dans certaines limites, pour une société restreinte, elle a été, croyons-nous, fatale à la masse. En poussant à un morcellement sans frein et sans mesure, elle a énérvé les résistances et empêché de tout temps la constitution d'une nationalité forte et homogène. Peut-être ne faut-il pas chercher d'autres causes à la chute successive des dynasties berbères et à la facilité extrême qu'ont eue tous les peuples conquérants à s'établir dans le nord de l'Afrique. »

Nous pensons qu'il y a beaucoup de vrai dans cette opinion; la même cause produit des effets analogues dans l'Inde (1). C'est là, en somme, une question de

(1) « L'Inde tout entière, dit un voyageur moderne cité par Heeren (*Idées sur le commerce et la politique des anciens*, t. III), n'est qu'un corps immense formé de petites républiques. Les habitants de chacune d'elles obéissent à leur *potail*, qui est tout

nuance et de proportion; l'indépendance de la commune au point de vue administratif, et limitée de façon à ne pas compromettre la force de résistance de la nationalité contre les chocs extérieurs, est une excellente chose; mais si la commune, au lieu d'être la première assise de l'État, en veut être la seule et, en réalité, supprime absolument la notion et l'existence de l'État, il n'y a plus sur le sol de la patrie qu'une juxtaposition de petits troupeaux humains destinés à devenir promptement la proie de conquérants organisés fortement en nation.

« Lorsqu'un pays fonde une colonie, il se propose pour but de déverser sur le point choisi le trop plein de sa population et, en même temps que de fournir aux colons de nouveaux moyens de vivre et de s'enrichir, de créer à la mère patrie un surplus de revenus et de prospérité. Les indigènes de la contrée où se forme l'établissement sont appelés à participer à la civilisation des arrivants et à concourir ainsi, dans des proportions variables, au développement et au succès de l'entreprise.

« Il n'est pas encore entré dans les habitudes, en France, quand il s'agit de gouvernement ou d'administration, de s'arrêter aux indications de la science.

à la fois magistrat, receveur et fermier principal. Ils s'inquiètent fort peu de la chute et du démembrement des empires. Pourvu que le lieu qu'ils habitent et sa banlieue, exactement fixés par des bornes, ne souffrent point de changement, ils voient avec indifférence la souveraineté passer en d'autres mains; l'administration intérieure n'en reste pas moins la même. »

« C'est en matière de colonisation surtout qu'éclatent l'esprit de routine aveugle et l'absence de toute préoccupation scientifique.

« Longtemps encore la politique ne sera qu'un art fait d'empirisme et de traditions, et l'homme d'État un artiste étranger à toute notion positive sur les phénomènes et les lois sociologiques.

« Que, dans le choix d'un point à occuper dans le but d'implanter le drapeau national, on s'inspire exclusivement de ces considérations particulières qu'on appelle banalement politiques, la chose se conçoit à la rigueur. On peut avoir besoin, par exemple, de faire contre-poids à une puissance étrangère; il s'agit, d'ailleurs, d'une occupation limitée ou temporaire : c'est une station, un comptoir, un point de relâche ou de ravitaillement pour notre marine militaire ou marchande; mais si l'occupation vise à une durée plus longue, plus stable, s'il s'agit de fonder une colonie, se décider alors, sans tenir compte des conditions climatologiques ou des convenances biologiques, c'est être plus qu'aveugle : c'est se montrer coupable.

« Comment, avant d'engager l'or et le sang de la mère patrie, on ne songerait pas à s'enquérir de l'état sanitaire du pays nouveau, on ne rechercherait pas quelle influence le climat exercera sur les immigrants, on ne se préoccuperait pas, en un mot, des chances d'acclimatement ou des procédés d'acclimatation !...

« L'histoire coloniale de la France ne témoigne pas

qu'on se soit jamais inspiré de préoccupations de cette nature...

« L'Algérie est-elle destinée à dédommager la France de sa puissance coloniale anéantie ? Que l'on interroge la science ; elle apprendra si l'acclimatement et la perpétuation de la nationalité française sont réalisables (1). »

M. le docteur Bertillon, dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, établit ainsi les conditions de l'acclimatement (2) :

1° Tout mouvement migratoire à marche séculaire, résultant plutôt de l'extension des populations de proche en proche, aboutit certainement à l'acclimatement, quelque loin qu'il s'étende (migration indo-européenne).

2° Une migration rapide ne peut constituer une colonie durable et prospère que si elle a lieu sur la même bande isotherme ou un peu au nord de cette bande. Le succès sera d'autant plus compromis que l'émigration s'éloignera davantage de cette zone pour se porter vers le sud.

3° Les croisements avec les races aborigènes, s'ils

(1) Dr René Ricoux, *Contribution à l'étude de l'acclimatement des Français en Algérie*.

(2) Le terme d'acclimatement s'applique à l'homme et exprime l'effort de la nature pour habituer un individu de l'espèce humaine à un changement de milieu. L'acclimatation est l'ensemble des méthodes et des procédés employés pour obtenir l'acclimatement. Le terme d'acclimatation s'applique aussi aux animaux et aux plantes.

sont eugénésiques, favorisent et accélèrent sans doute l'acclimatement, tandis que la sélection séculaire qui les suit le consolide.

4^e Et, comme corollaire, la race indo-européenne s'est constamment trouvée inacclimatable dans ses nombreuses et persévérantes tentatives sur les versants méridionaux de la côte d'Afrique, et plus particulièrement en Égypte.

Il ressort d'un tableau présentant le mouvement par nationalités de la population civile européenne en Algérie, pendant les années 1855 et 1856, que la mortalité est tombée au-dessous de la natalité dans la proportion de 36 décès contre 39 naissances sur 1 000 individus. « Mais, dit M. le docteur Bertillon, le détail nous montre que ces heureux résultats sont dus presque entièrement aux Espagnols, fort nombreux, puis aux Maltais et aux Italiens; que la mortalité des Français est toujours considérable, puisqu'elle surpasse encore leur natalité, qui est assez forte. La race allemande est de beaucoup la plus éprouvée, puisque sa mortalité s'élève à 0,056, quoiqu'elle ait la moindre natalité. Mais un fait fort inattendu et plus caractéristique se manifeste : c'est que la prospérité de l'Espagnol est plus grande sur le sol africain que sur celui de l'Espagne même !

« En effet, tandis que la natalité, qui est seulement de 0,037 en Espagne, s'élève à 0,046 en Algérie, la mortalité, 0,030, reste la même dans les deux pays. »

Il est bon de remarquer à ce propos que les Espa-

gnols et les Maltais, qui réussissent si bien sur la terre d'Afrique, ont une très-forte quantité de sang sémitique dans les veines, et que ceux des Italiens qui y prospèrent le plus appartiennent aux régions méridionales de l'Italie, où les invasions et les dominations sémitiques ont laissé le plus de traces. Ajoutons que parmi les Français, et pour la même raison, les habitants des parties méridionales de notre pays, Corses, Provençaux, Languedociens, ont beaucoup plus de chance de s'acclimater en Algérie que les Picards, les Flamands, les Francs-Comtois, les Champenois et autres spécimens des populations du nord de la France.

Pour ces populations et pour les Alsaciens-Lorrains, il est de toute nécessité qu'avec le temps les procédés de l'acclimatation, tenant compte à la fois des exigences du milieu et de la nature des immigrants, viennent aider à l'acclimatement. Au premier rang de ces procédés, M. le docteur Ricoux place le croisement des Français avec les indigènes. Mais parmi les indigènes il distingue, et il a parfaitement raison de distinguer, entre les Arabes et les Berbères ou Kabyles (1).

« On peut établir *à priori*, dit M. le docteur Ricoux, que le Berbère qui, à son origine, a eu une infusion de sang d'hommes venus du Nord (le caractère blond se retrouve chez les Kabyles par voie d'alavisme), qui

(1) En ce qui concerne les Berbères, on consultera avec fruit les *Instructions sur l'anthropologie de l'Algérie, considérations générales*, par M. le général Faidherbe, et les *Instructions particulières*, par M. le docteur Paul Topinard.

jouit d'institutions politiques électives, qui, par la monogamie, est accessible à la vie de famille, se mêlera plus facilement aux Français que les Arabes originaires de l'Asie. »

Nous pensons toutefois que, même avec les Kabyles, le croisement des Français ne saurait être fréquent et que, malgré les avantages supérieurs que présente ce procédé d'acclimatation, il ne saurait être appliqué dans d'assez fortes proportions pour donner des résultats considérables ou même appréciables.

La conclusion du travail de M. le docteur Ricoux, conclusion conforme à celle de M. le docteur Bertillon, et à laquelle nous ne faisons point difficulté de nous rallier, est que les Provençaux, les Languedociens, les Corses sont les colons qu'il faut de préférence appeler en Algérie. Ils pourraient, dit M. René Ricoux, s'y développer et se maintenir par le simple acclimatement, et, s'il était indispensable pour eux de recourir aux croisements, ils s'y prêteraient plus facilement que les Français du Nord, tels que les Alsaciens-Lorrains, par exemple. Quant à ces derniers, ajoute-t-il, il ne paraît pas qu'ils puissent échapper à la nécessité de s'allier au moins avec les Français du Midi, ou mieux avec les acclimatés et les créoles algériens, le croisement avec les indigènes, même kabyles, présentant pour le moment et pour longtemps encore, sinon pour toujours, des obstacles malaisés à franchir.

En laissant de côté la question d'acclimatement, nous croyons que la politique française en Algérie doit

s'appuyer sur l'élément kabyle et y trouver un contre-poids à l'élément sémitique, si hostile et si remuant.

Cette hostilité et ce mouvement des Sémites se manifestent en ce moment d'une manière extraordinaire, dans tout le nord de l'Afrique, contre les Aryas. Mais ce n'est pas tout : le ridicule *pronunciamiento* qui vient d'avoir lieu au Kaire a été dirigé contre la domination tatare des Turks ottomans, incarnée pour l'instant dans le khédive Toufyk-pacha. Il y a longtemps que le moribond du Bosphore, le padishah de Stamboul, n'exerce plus sur les tribus de l'Arabie qu'une suzeraineté nominale.

Tout le sémitisme est donc en ébullition. Cela n'a rien d'inquiétant, et il ne faut y voir que les convulsions d'une lente, très-lente agonie, dont les phases se comptent par siècles.

Encore une fois, le sémitisme doctrinal constitue le vrai, le seul péril social pour l'Europe, pour l'humanité. c'est le loup dans la bergerie : il faut l'en faire sortir.

Des régiments français, bien conduits, finiront toujours par avoir raison des Sémites de l'Afrique septentrionale, et une bonne administration pourra faire prospérer notre colonie. Mais contre le sémitisme doctrinal, il n'y a de remède efficace que la liberté sous l'égide de la loi et le progrès incessant de la science, dont les générations se transmettent l'une à l'autre l'inextinguible flambeau :

Et quasi cursores vitæ lampada tradunt.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

Vue générale du sujet. — Importance de l'ethnologie et de l'anthropologie. — Les trois grands rameaux de la race blanche : aryan, sémitique et tatar. — Influence du sémitisme dans le monde. — Différences entre le sémitisme mosaïque, le sémitisme nazaréen et le sémitisme musulman. — Luites, pendant le Moyen Age, entre la race *aryane* et les doctrines *sémitiques* que les circonstances lui ont imposées. — La Renaissance et la Réforme. — Le Manichéisme. — Les Druses. — Civilisations ariyanes et civilisations sémitiques. 1

CHAPITRE II

Antagonisme des races. — Les Noirs primitifs; les Jaunes; les Blancs. — Doctrine religieuse du dualisme. — Ordre de formation et d'apparition des différents rameaux de la race blanche. — Vaste et primitive domination des Tatars dans l'Asie occidentale. — Assour. — Les Hyksos. — Les Phéniciens. — Populations de la Troade. — Paris. — La Telkhinia et les Telkhines. — La Karie, appelée d'abord Phénicie. — Éléments sémitiques dans la population de la Grèce. — Dodone; Samothrace; le temple

d'Onga. -- Les Kabires. -- Différences profondes entre le Péloponnèse et l'Hellas. -- Les Doriens. -- Rivalité entre eux et les Hellènes.....	8
---	---

CHAPITRE III

Première société aryane. -- L'Ayrianem-Vaëgo. -- Aryaque primitif; zend; sanskrit; celtique. -- Zariacpa, Bactres, Balkh. -- Traditions et légendes primitives. -- L'invasion arabe, Dhohak. -- Zarathustra (Zoroastre). -- Origine géologique de la plupart des mythes primitifs. -- Les Aryas védiques. -- Domination assyrienne dans l'Ayrianem-Vaëgo. -- Les Mèdes. -- Lutte contre la Lydie. -- Occupation scythique. -- Les Perses. -- Le grand Khosrou. -- Sémitisation croissante de l'empire des Perses. -- Guerres médiques. -- Alexandre. -- Le monde alexandrin. -- Carthage. -- Pureté aryane de l'Italie. -- Triomphe du sémitisme. -- Élagabal. -- Nouveau phénomène sémitique.	20
---	----

CHAPITRE IV

Les Israélites. -- Moché (Moïse). -- Caractère particulier du Sémite juif. -- Captivité de Babylone; rédaction des livres sacrés du peuple juif. -- La Palestine sous les Lagides et les Séleucides. -- Les Macchabées. -- Pharisiens et Saducéens. -- Pythagoras. -- Institut pythagorique. -- Les Plistes. -- Les Thérapeutes. -- Les Esséniens. -- Communauté essénienne. -- L'Orient, fertile en prophètes. -- Apollonios de Tyana. -- Yechoua' (Jésus). -- Esprit de l'Évangile. -- Les Sémites juifs repoussent la réforme de Yechoua'. -- Causes du succès de cette réforme dans le monde et parmi les Barbares, et moyens qui amenèrent ce succès. -- Le Moyen Age, œuvre du sémitisme nazaréen.	30
---	----

CHAPITRE V

Les Sémites, fabricateurs de religions. — Mohammed. — Le troisième Testament sémitique. — Arabes primitifs. — État nomade des Sémites. — Les Hyksos en Égypte. Incompatibilité de l'idée de patrie et du caractère sémitique. — Harmonie parfaite entre l'Islam et les peuples pour lesquels il a été fait. — Allah et Yahveh. — Le dieu de l'Islam d'après le Koran. — *L'imitation de Jésus-Christ*. — Cosmogonie musulmane. — Le jugement dernier. — L'enfer de l'Islam. — Le paradis de l'Islam. — La famille musulmane. — Immutabilité de l'Islam. — Salomon et la reine de Saba. — Propagation de l'Islam. — Le sémitisme maître du monde au XI^e siècle : Rome, Bagdad. — Civilisation arabe. — Architecture. — Sciences. — Poésie. — Domination tatare ; les Turks.

57

CHAPITRE VI

Bagdad et Rome. — Les Croisades. — Causes principales qui les firent échouer. — Leurs résultats. — Réveil de l'Occident. — Pierre Abailard. — Lutte de l'esprit de liberté contre le christianisme pendant le Moyen Âge. — Les hérésies du XIV^e siècle. — Leur portée sociale et politique. — Prise de Constantinople par les Turks Ottomans. — Invasion pacifique des chefs-d'œuvre de l'antiquité aryane en Occident. — La Renaissance. — Admirable spectacle du XVI^e siècle. — La Réforme. — Sa véritable valeur et son véritable sens. — Inconséquence des réformateurs. — Turpitudes sémitiques du catholicisme. — Les Jésuites. — La dévotion facile. — Le Quiétisme. — Les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. — Les Jansénistes. — La doctrine de la grâce. — Les Convulsionnaires. — Le Sémitisme produit les mêmes effets dans l'Islam et dans le Christianisme. — Sémitisme politique. — *Delirium tyrannicum* de Louis XIV. —

Acte d'idolâtrie du maréchal de la Feuillade. — Bossuet docteur et historien. — Bossuet complaisant. — Louis XV, émule d'Élagabal. — Le Parc-aux-Cerfs. — Paroxysme d'infamie. — Révolte de la conscience aryane. — *L'Encyclopédie*. — La Révolution 87

CHAPITRE VII

État actuel de la race sémitique. — Sa décroissance numérique. — Rôle des Sémites dans l'histoire de l'humanité. — L'écriture chez les Aryas et chez les Sémites. — Milieu harmonique des Sémites. — Période et type héroïques de leur histoire. — Antara. — L'échelle des races. — Un document chinois. — Tentatives de régénération des Sémites et des Tatars contemporains. — Mohammed Aly. — Le sultan Makhmoud. — Origines physiologiques du Sémite. — Influences du climat et du régime alimentaire. — Objections et réponses. — La véritable aristocratie. — Dangers du sémitisme doctrinal. — Paix aux hommes, guerre aux doctrines..... 103

CHAPITRE VIII

Côté théorique et côté pratique de la science. — Application des principes exposés dans ce livre à quelques-uns des problèmes sociaux, religieux et politiques du temps présent. — Le sémitisme et la question du divorce. — Contradiction apparente. — Esprit exclusif de l'Église catholique, apostolique et romaine. — La question du divorce chez les publicistes italiens : MM Luigi Zamperini et Domenico di Bernardo. — Le sémitisme et la question de la peine de mort. — Le talion. — Exode et Évangile. — Mythe aryan d'Ormuzd et d'Ahriman. — Le sémitisme et la question de la séparation de l'État et des différentes Églises. — La lutte sur le terrain de la liberté et de l'égalité. — Respect de la liberté de toutes les consciences. — Objections et réponses. — Indiffé-

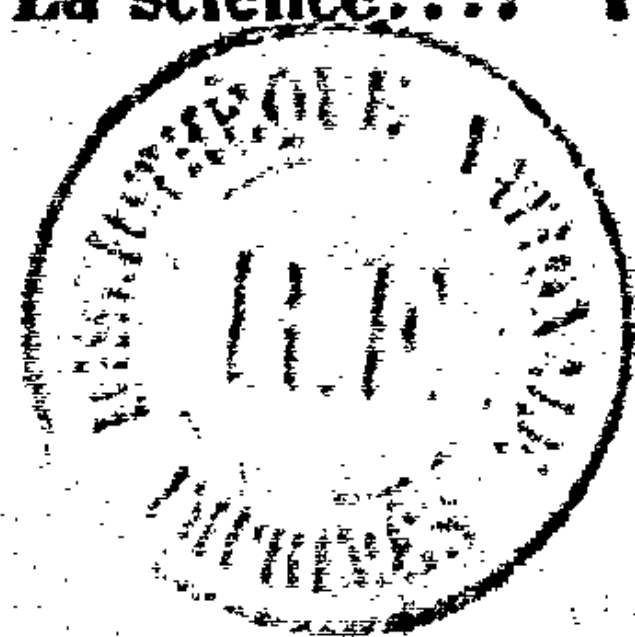
rence religieuse dans les campagnes. — Multiplication des écoles. — Laïcisation du personnel et des programmes. — Nécessité des missions et des prédications laïques. — Urgence d'arracher définitivement les populations aryanes au joug des doctrines sémitiques 130

CHAPITRE IX

Le sémitisme et la politique extérieure. — Nécessité de reconstituer l'Europe. — Solutions diverses. — Agonie de la vieille diplomatie. — État de décomposition de plusieurs empires. — Tendances ethniques. — Slavisme. — Germanisme. — Hellénisme. — Mission de la France en Orient. — Le génie, le passé et l'avenir de la Grèce. — Travaux remarquables de MM. Vittorio Salmini et Konstantinos Triantaphyllis. — Groupement des civilisations helléno-latines contre les doctrines sémitiques. — Bases d'une politique scientifique et vraiment nationale. 143

CHAPITRE X

Les Sémites d'Algérie. — Obstacles à l'expansion nationale de la France. — Répugnance des Français à s'expatrier. — Nécessité d'une étude approfondie des pays à coloniser. — Population indigène de l'Algérie. — Les Berbères ou Kabyles. — Question de l'acclimatement. — Importance de l'élément kabyle aux points de vue ethnologique, politique et colonisateur. — Effervescence du monde sémitique; mouvement général contre la domination des Aryas et contre celle des Tatars. — Danger du sémitisme doctrinal. — La liberté. — La science.... 178



EN COURS DE PUBLICATION

LES
LITTÉRATURES
POPULAIRES

DE
TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

L'ACTIVITÉ des travailleurs contemporains, surexcitée par d'incessantes découvertes, s'exerce avec une ardeur nouvelle dans toutes les branches de la science. Les problèmes si graves et si importants qui concernent l'origine et le développement historique des races humaines attirent en ce moment plus que jamais l'attention générale; et rien de ce qui touche aux mœurs, aux habitudes, aux langages de nos ancêtres, sur toutes les parties du globe, ne saurait nous être indifférent.

Parmi les sources d'information les plus précieuses et les moins explorées encore, peut-être en raison de la difficulté spéciale qu'elles présentent, l'une des plus importantes est certainement constituée par les *Littératures populaires*.

Nous entendons par là tous ces produits spontanés du génie d'un peuple, éclos en dehors de toute culture, de toute recherche artificielle, œuvres naïves des campagnards, des paysans, des soldats : amusements enfantins ; sentences improvisées au milieu des difficultés de l'existence ; chansons écloses aux heures trop rares des joies champêtres et des fêtes de famille.

Recueillir et mettre à la portée des hommes de science ces éléments si curieux d'étude, c'est la tâche difficile et méritoire à laquelle se sont adonnés un grand nombre de spécialistes locaux. Mais leurs efforts demeurent souvent stériles ; bien des notes utiles, bien des manuscrits d'un très-haut intérêt demeurent enfouis dans des cartons ou ne sont publiés que par fragments et à des dates très-espacées, dans d'estimables recueils de province trop peu connus.

Aussi, nous sommes-nous proposé en publiant cette *Collection* :

De faciliter ce travail de recherche, de préparer les éléments d'une étude générale comparative, de présenter au monde savant en quelque sorte un résumé aussi précis, mais aussi complet que possible, de toutes les Littératures populaires. Les contes, les chansons, les proverbes, les pièces de théâtre, les formules superstitieuses, y figureront méthodiquement classés. Les contes et les légendes en formeront la part principale ; ces vieux récits, où les anciennes croyances se cachent sous des narrations enfantines, où les faits historiques démesurément grandis se dissimulent sous l'effort continu des imaginations vivement frappées, où le moindre trait peut livrer la clé de bien des

problèmes ethnographiques ou moraux, préoccuperont surtout nos bienveillants collaborateurs.

La collection, formée de textes en français, ou de traductions exécutées avec une scrupuleuse exactitude, et accompagnées de nombreuses citations textuelles, sera publiée par des savants spécialistes les plus compétents. Nous citerons les noms de MM. Pavet de Courteille, membre de l'Institut, pour les peuplades turques de l'Asie, Barbier de Meynard, membre de l'Institut, pour la Perse moderne, G. Maspero pour l'Égypte ancienne, F. Lenormant pour la Chaldée et l'Assyrie, Julien Vinson pour l'Inde et le pays basque, F. M. Luzel pour la Bretagne armoricaine, Paul Sébillot pour le pays gallot de la Bretagne française, Émile Legrand pour la Grèce moderne, V. Lespy pour le Béarn, J. F. Bladé pour la Gascogne, Consiglieri-Pedroso pour le Portugal, etc.

Chacun de nos volumes se composera de 300 à 350 pages imprimées avec soin en caractères elzéviens, avec fleurons, lettres ornées, etc. Tirage à petit nombre sur papier vergé des Vosges à la cuve, fabriqué spécialement pour cette collection. Rien ne sera négligé pour rendre nos petits volumes dignes de figurer dans les plus belles bibliothèques.

Tous les volumes seront soigneusement cartonnés en toile et non rognés.



VOLUMES PUBLIÉS DANS LA COLLECTION

DES LITTÉRATURES POPULAIRES

Volumes publiés :

- I. — P. SÉBILLOT. *Littérature orale de la Haute-Bretagne*. 1 vol.
de xii et 400 pages..... 7 fr. 50
- II-III. — F.-M. LUTEL. *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne*.
2 vol. de xi, 363 et 379 pages..... 15 fr. »
- IV. — G. MASPERO. *Les contes égyptiens*. 1 vol..... 7 fr. 50
- V. — J. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne*. Tome I : *Poésies religieuses et nuptiales*..... 7 fr. 50

Pour paraître prochainement :

- VI-VII. — J. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne*. Tomes II
et III.
- VIII. — E. LANCEREAU. *L'Hitopadésa*, traduit du sanscrit. 1 vol.
- IX-X. — P. SÉBILLOT. *Traditions et superstitions populaires de la
Haute-Bretagne*. 2 vol.

En préparation :

- F. M. LUTEL. *Contes mythologiques des Bas-Bretons*. 3 vol.
- P. SÉBILLOT. *Gargantua dans les traditions populaires*. 1 vol.
- COSSIGLIERI-PEDROSO. *Contes populaires portugais*. 2 vol.
- J. VIXSON. *Littérature orale du pays basque*. 1 vol.
- E. LEGRAND. *Chansons populaires de la Grèce*. 1 vol.





IMP. GEORGES JACOB - ORLÉANS